JEAN MARKALE

MERLIN L'ENCHANTEUR

ou l'éternelle quête magique

Albin Michel

Albin Michel
▪ *Spiritualités* ▪

Collections dirigées
par Jean Mouttapa et Marc de Smedt

Édition originale :
Éditions Retz, Paris, 1981

Édition de poche revue et corrigée :

22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN : 2-226-05903-2
ISSN : 1147-3762

Avant-propos

Le personnage de Merlin l'Enchanteur est universellement connu. Il a eu la chance d'être popularisé non seulement par des textes littéraires, mais aussi par de nombreuses adaptations pour enfants, par des bandes dessinées, par des dessins animés et par des films où il apparaît aux côtés du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde.

Mais cela ne veut pas dire qu'on connaisse vraiment ce personnage hors série. Le plus souvent, la source de toutes les adaptations a été le texte anglais de Thomas Malory qui, dans *le Morte d'Arthur*, a résumé, parfois de façon géniale, et en puisant d'ailleurs à des sources variées, la grande épopée fantastique des chevaliers arthuriens. En dehors de cette source, le texte de la version dite du *Lancelot en prose* a également beaucoup servi, notamment pour le développement des amours de l'enchanteur avec la fée Viviane. Et l'on ne connaît ni le personnage authentique qui a donné naissance à la légende, et sous le nom duquel nous possédons des poèmes en langue galloise, ni la première forme de la légende, celle de l'Homme Sauvage, de l'Homme des Bois, et qui recèle tous les souvenirs d'une antique mythologie liée au Carnaval, à Gargantua et, en dernier ressort, au druidisme.

D'ailleurs, des confusions se sont opérées autour des différentes adaptations. On a pris Merlin pour un simple sorcier, un simple magicien, alors qu'il s'agit d'une figuration divine. Et surtout, dans le public français, on

croit toujours que Merlin est un personnage folklorique dont le domaine est la forêt de Paimpont-Brocéliande, en Bretagne armoricaine, alors qu'en réalité, il est originaire de la Basse-Écosse. Ayant eu l'occasion d'écrire, pour la Télévision française un texte dramatique sur la Forêt de Brocéliande[1] et ayant moi-même interprété, dans cette évocation, le rôle de Merlin, j'ai été frappé par l'ignorance dans laquelle demeurent nos contemporains quant au rôle exact et à la signification de ce personnage fabuleux, au sens propre du terme, et qui dépasse de loin la silhouette plaisante qu'on nous présente parfois de lui.

En effet, on considère souvent Merlin comme un amuseur, un farceur, qui passe son temps à jouer des tours aux autres et qui, un jour, a été victime de la perfidie féminine, ce qui permet de tirer des conclusions d'ordre moral du genre de celles-ci : « femme est plus rusée que le diable », ou « le plus malin des hommes trouve toujours plus malin que lui ». Il faut dire que dans ces conditions, le personnage de Merlin l'Enchanteur ne se distingue guère de ces magiciens de comédie qu'on voit graviter dans la plupart des dessins animés. Pourtant, Merlin représente bien autre chose, et sans jeu de mots, c'est un personnage terriblement envoûtant pour qui veut le connaître jusqu'en ses plus ultimes retranchements.

C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire de donner de Merlin une image qui, sans être définitive, vise cependant à être la plus complète possible. Pour ce faire, il suffisait de se référer aux textes les plus anciens et les plus caractéristiques qui comportent le récit de ses aventures. A partir de là, il était possible d'aller plus loin en profondeur, et tout en analysant le personnage, de procéder à des recoupements et à des comparaisons qui s'imposaient.

Car Merlin n'est pas un cas isolé dans le grand déferlement des légendes surgies du Moyen Âge. A vrai dire, il n'appartient à aucun temps, à aucune époque, si l'on s'en tient à sa figure légendaire. Si l'on veut par contre serrer l'Histoire de près, on s'apercevra qu'il a vécu au VIe siècle, chez les Bretons du Nord, c'est-à-dire chez des peuples celtes installés sur les Lowlands actuelles, aux alentours de Glasgow, peuples authentiquement bretons

qui luttaient pour conserver leur indépendance en face des envahisseurs saxons. Comment cette histoire réelle, devenue ensuite la proie de la légende, et enrichie par des apports mythologiques de diverses natures, a-t-elle passé la mer, et comment s'est-elle localisée en Bretagne armoricaine, à mi-chemin entre Rennes et Vannes, dans les derniers vestiges de l'immense forêt qui recouvrait autrefois tout le centre de la péninsule armoricaine? C'est pour des raisons très simples : des raisons politiques assez surprenantes, d'abord. Lorsque les Plantagenêt ont dominé la Bretagne et une partie de la France actuelle et qu'ils prétendaient étendre leur empire sur toute l'Europe occidentale, ils ont eu besoin d'un support mythique. Face aux Chansons de Geste, qui étaient les lettres de noblesse des Capétiens, ils ont voulu développer la légende d'un roi Arthur, maître de la Grande et de la Petite Bretagne, glorieux conquérant du continent. Et Merlin n'était-il pas le conseiller du roi Arthur? Et puis, de façon normale, les rapports étant constants entre la Grande-Bretagne et la Bretagne armoricaine, au Moyen Âge comme dans l'Antiquité, et la langue bretonne n'étant qu'une variante de la langue galloise ou de la langue cornique, héritières comme elle du brittonique ancien, les traditions ont voyagé de part et d'autre de la Manche. Il est tout à fait logique de retrouver des thèmes mythologiques ou légendaires identiques ou analogues dans l'une et l'autre régions. C'est l'absence de toute convergence qui serait étonnante.

Il fallait donc remettre Merlin à la fois dans le contexte historique de son existence réelle, et dans le contexte littéraire, culturel et politique de l'élaboration de sa légende. Ainsi se dessinaient les traits principaux du caractère d'un des personnages les plus fameux de la Tradition. Merlin est en effet unique et multiple : il est l'Enchanteur, bien sûr, mais il est aussi le Prophète. Et, ce qu'on sait moins, il est aussi le Fou du Bois, l'Homme Sauvage, le Maître des Animaux, le Sage par excellence, celui qui a réussi à retrouver la pureté des temps mythiques, alors que l'être humain vivait en paix

avec les règnes inférieurs, temps mythiques de l'Âge d'Or ou de l'Éden biblique.

Car le personnage de Merlin prête à de nombreux commentaires. Il nous intéresse non seulement d'un point de vue archéologique ou littéraire, d'un point de vue de *dilettante*, mais encore et surtout d'un point de vue philosophique. Il représente en effet une certaine conception du monde et de la vie. Son comportement peut être le modèle exemplaire de ceux qui cherchent, au XXe siècle, à réconcilier l'Homme et la Nature. En se réfugiant au fond des forêts, ou en acceptant d'aller dans la prison invisible de la fée Viviane, Merlin opère un *grand écart*. Il se démarque de la société de son temps et prétend retrouver la Réalité nouvelle, celle d'une nouvelle alliance. D'où il ressort que Merlin, qui passe pour être fou, est en réalité un Sage. Et puis, il a obtenu la connaissance du langage des animaux, connaissance qui n'est donnée qu'à de rares initiés à notre époque, alors qu'autrefois, c'était chose courante, comme nous l'affirment les contes populaires de la Tradition orale de nos campagnes. Or, quand on connaît le langage des animaux, on peut faire un pacte avec eux. Et, de plus, on est capable de comprendre le langage mystérieux de la Nature, savoir ce que cette Nature attend de nous. Car la Nature nous parle. Mais, dans notre civilisation industrielle, tout entière bâtie sur la logique, sur la science et sur le profit, dans notre civilisation urbaine complètement coupée des racines essentielles qui ont pourtant fait l'humanité, *nous ne savons plus écouter la Nature*. C'est sans doute parce que nous ne comprenons plus son langage.

Merlin connaît ce langage. Écologiste, Merlin ? Sans aucun doute. Il sait que le monde ne peut perdurer que si les rapports entre les êtres et les choses, rapports délicats et reposant sur un équilibre toujours remis en cause, sont intégralement respectés. C'est pourquoi il est bon d'évoquer Merlin et de lui faire dire, en mots très simples, quelles sont les routes qui mènent à l'avenir. Il est prophète, et il peut, en un certain sens, nous montrer quelle doit être notre condition humaine si nous savons nous débarrasser des séquelles de notre orgueil à vouloir

dominer le monde. Magicien, Merlin ? Sans aucun doute, mais un magicien authentique qui enseigne à tous nos contemporains que les voies de la Sagesse sont périlleuses et qu'ils se comportent souvent comme des apprentis-sorciers, pour ne pas dire comme des sorciers de pacotille.

Merlin, c'est aussi l'Esprit. Et qu'on le veuille ou non, l'Esprit, quelle que soit la notion qu'on enferme sous ce terme, domine nos actions et le devenir de l'Histoire. A nous de savoir discerner ce qui est le *Réel*, dissimulé au fond des étangs, ou des forêts.

En passant le soir dans la forêt de Brocéliande, on entend parfois d'étranges résonances dans les arbres. Les sceptiques diront que c'est le vent qui chante dans les branches. D'autres diront que c'est peut-être la voix de Merlin qui nous indique le grand chemin de l'aventure humaine.

LES TEXTES LITTÉRAIRES

(XIIe-XVIe siècles)

Chronologiquement, le texte le plus ancien où apparaît le nom latin de *Merlinus*, correspondant au français Merlin, et au gallois Myrddin, est un curieux ouvrage datant de 1132, la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth, érudit gallois latinisant, qui fut dans la mouvance des ducs de Normandie, puis des Plantagenêt devenus rois d'Angleterre. C'est un ouvrage en vers, assez décousu, où l'on reconnaît une sorte de compilation à partir d'éléments très divers, vraisemblablement empruntés à des traditions orales concernant un barde-prophète qui aurait vécu dans la seconde moitié du VIe siècle, c'est-à-dire cinquante ans après le fameux roi Arthur.

Il n'y a en effet rien d'arthurien dans ce texte. Il concerne seulement ceux qu'on appelle les Bretons du Nord, autrement dit les Bretons qui étaient établis dans le Royaume de Strathclyde, dans l'Écosse actuelle. C'étaient les descendants de ces tribus bretonnes que le gouvernement impérial romain avaient établis dans les zones frontières du nord pour protéger l'île de Bretagne des Pictes, habitants du Nord de l'Écosse, lesquels faisaient de fréquentes incursions sur le territoire impérial et ravageaient tout sur leur passage. Ces tribus bretonnes étaient demeurées beaucoup plus celtisées que celles qui se trouvaient dans le sud et dans l'ouest de l'île et qui s'étaient légèrement romanisées[1]. Après la chute de l'Empire romain, et même après le départ des troupes romaines de l'Île de Bretagne, les Bretons du Nord avaient été l'âme de la receltisation et avaient joué un rôle

considérable dans la prise de conscience nationale bretonne et dans la lutte contre les envahisseurs saxons, angles, frisons, pictes et gaëls. Cela d'ailleurs n'avait pas été sans déchirement interne, et la *Vita Merlini*, comme les traditions vaguement historiques concernant le barde Myrddin, se fait l'écho de guerres inexpiables entre Bretons du parti romain, prêts à perpétuer l'Empire pour leur propre compte, et les Bretons du parti indépendant, prêts à faire alliance avec les Saxons et les Pictes pour éliminer toute influence romaine[2].

Mais dans la mesure où la *Vita Merlini* est une compilation écrite en vers par un érudit, on y trouve à la fois une volonté très nette de simplification logique et une abondance de détails dont l'origine demeure obscure. Sont-ce des traditions orales ? Sont-ce des contes populaires ? Sont-ce des fragments historiques ? On ne sait pas. Certes, la part mythologique reste grande dans cette Vie de Merlin, et ces références n'ont pas, à première vue, de rapports avec la légende telle qu'elle nous a été contée dans les Romans de la Table Ronde.

En effet, Merlin n'a pas ce caractère de magicien et d'enchanteur qu'on lui prête volontiers dans l'épopée arthurienne. C'est à la fois le prophète, le solitaire qui habite les bois et l'enfant bâtard qui connaît les causes premières du monde. Il semble, dans la *Vita Merlini*, beaucoup plus archaïque que dans les versions courtoises qui ont popularisé son image de marque. Il apparaît comme surgi de la nuit des temps, avec un caractère essentiel d'*homme sauvage* restituant la situation primitive, celle de l'aube de l'humanité, quand bêtes et gens se comprenaient, quand régnait celui que les Latins ont appelé Saturne et qui est le roi de l'Âge d'Or, le roi d'un paradis perdu par la faute des hommes eux-mêmes. Voilà pourquoi ce texte de Geoffroy de Monmouth est fondamental, même s'il dérange la vision qu'on a généralement de l'enchanteur Merlin. C'est l'image de Merlin *avant sa transformation*. Le paradoxe veut que ce soit Geoffroy de Monmouth lui-même qui ait, quelques années plus tard, opéré cette métamorphose du personnage.

La Vie de Merlin.

« Merlin le Breton était célèbre dans le monde. Il était roi et prophète. Il tenait sous ses lois le peuple fier des *Demetae* (Dyved, au Pays de Galles) et chantait l'avenir pour les chefs. Il arriva cependant que plusieurs d'entre eux se disputèrent à cause du royaume, et il y eut une guerre impitoyable au cours de laquelle de nombreuses cités furent détruites. Le chef des Vénédotiens (Gwynedd, au nord-ouest du Pays de Galles), Peredur, fit la guerre contre Guennolus (Gwendoleu) qui régnait en Scotie. Merlin vint au combat avec Peredur et aussi Rodarcus (Rydderch Hael), roi de Cumbrie (*Cymru*, c'est-à-dire Pays de Galles), l'un et l'autre cruels. Trois frères du chef... tombèrent et périrent... Merlin, ayant été témoin de cela, abandonna la troupe guerrière, en proie au chagrin et à la douleur. » Alors Merlin s'enfuit dans la forêt de Caledonia (*Kelyddon*, au sud de l'Écosse) et se met à vivre la vie d'une bête sauvage.

Dans la forêt, Merlin chante des lamentations sur son dénuement et sur les rigueurs de l'hiver. Un voyageur le reconnaît et avertit la sœur de Merlin, la jeune Ganieda (Gwendydd) qui est l'épouse du roi Rodarcus. Ganieda envoie un de ses serviteurs jouer de la cithare pour charmer son frère et le ramener à la cour. Le serviteur découvre Merlin au bord d'une fontaine. Il le charme donc par la musique et Merlin se laisse conduire à la cour de Rodarcus. Il est accueilli avec bienveillance. Mais à la vue de tant de monde, sa folie le reprend et il s'enfuit à nouveau dans la forêt. Rodarcus le rejoint et le supplie de revenir. Comme Merlin ne veut rien entendre, le roi le fait enchaîner et ramener de force.

Un jour, la reine Ganieda s'approche de son mari et celui-ci lui enlève une feuille qu'elle a dans les cheveux. Merlin, qui observait la scène, éclate de rire. Le roi lui demande la cause de son rire, mais Merlin refuse de parler. Après de longues discussions, Rodarcus promet de lui rendre la liberté s'il parle. Alors Merlin lui

explique que la feuille était celle d'un arbre sous lequel elle venait de rencontrer son amant. Rodarcus ne sait quoi penser. Ganieda, pour dissiper les soupçons, affirme que son frère est fou, et elle propose d'éprouver son soi-disant don de voyance. On lui présente trois fois de suite le même enfant sous des déguisements différents, et à chaque fois, on demande à Merlin de dire de quelle façon l'enfant mourra. Or Merlin donne trois réponses différentes : « L'enfant mourra en tombant d'un rocher ; il mourra dans un arbre ; il mourra dans un fleuve. » La preuve semble faite que Merlin est fou. Le roi est rassuré et rend sa liberté à Merlin qui se hâte de rejoindre la forêt. Avant de partir, il consent même à ce que sa propre femme Guendoloena (Gwendolyn) se remarie avec qui elle voudra. Mais son consentement est assorti de certaines conditions : le nouvel époux ne devra jamais rencontrer Merlin. Il devra toujours s'écarter de sa route. Et le jour des noces, Merlin devra venir apporter des cadeaux à Guendoloena.

Or, l'enfant dont Merlin a prédit la mort de trois façons différentes tombe sur un rocher dans un précipice, en poursuivant un cerf, se noie dans la rivière et demeure accroché à la branche d'un arbre. Le roi commence à croire que Merlin n'est pas fou et que son épouse lui cache certaines choses. Cependant Merlin apprend, en observant les astres que le roi Conan (Cynan) va succéder au roi Constantin (Cystennin) et que Guendoloena va se remarier. Le lendemain, monté sur un cerf, et poussant devant lui un grand troupeau de cerfs et de daims, il se présente devant la maison où doivent avoir lieu les noces. Il appelle Guendoloena. Elle apparaît à la fenêtre et s'amuse de voir Merlin monté sur un cerf. Mais le fiancé apparaît lui aussi à la fenêtre, transgressant ainsi l'interdit. Merlin arrache un des bois du cerf qu'il monte et le lance contre le fiancé dont il brise le crâne. Puis, toujours monté sur son étrange monture, il regagne la forêt.

Mais, en passant un torrent, Merlin perd l'équilibre et tombe dans l'eau. Les serviteurs de Rodarcus, qui le suivaient, le ramènent à la cour. Ganieda fait garder son frère jour et nuit, mais celui-ci, toujours hanté par son désir de vivre dans la forêt devient mélancolique et perd

le boire et le manger. Or, un jour, devant la porte du palais, il aperçoit un mendiant assis et éclate de rire. Il se met également à rire en voyant un jeune homme acheter une paire de chaussures et des pièces pour les raccommoder. Rodarcus lui demande pourquoi il a ri. Toujours en échange de sa liberté, Merlin consent à lui répondre : le mendiant ignorait qu'il était assis sur l'emplacement d'un trésor et le jeune homme devait mourir quelques instants plus tard. On vérifie les assertions de Merlin, mais celles-ci se révèlent exactes. Merlin reprend les chemin de la forêt.

Cependant Ganieda a obtenu de lui qu'il vive dans un certain confort. Elle lui fait bâtir un groupe de maisons, car elle a elle-même l'intention d'aller passer une partie de son temps près de son frère. Non loin de là, un peu à l'écart, se trouvera la maison de Merlin, avec soixante-dix portes et soixante-dix fenêtres afin de lui permettre l'observation des astres. C'est dans cette maison que Merlin vivra pendant les mois d'hiver. L'été, il s'en ira errer dans les bois en compagnie d'un loup gris[3]. Soixante-dix scribes recueilleront les prophéties qu'il fera sur l'avenir de la Bretagne[4].

Devant sa sœur, Merlin chante les événements futurs. Puis il annonce que Rodarcus est mort et il ordonne à Ganieda d'aller faire l'éloge funèbre de son mari, et ensuite de lui ramener Thelgesinus (le barde Taliesin) qui doit être revenu d'Armorique où il a étudié à l'ermitage de Gildas[5]. Ganieda obéit. Elle revient effectivement avec Thelgesinus et décide de demeurer auprès de son frère. Thelgesinus fait un long rapport de ce qu'il a vu à Merlin, notamment à propos de l'île d'Avalon, appelée ici l'*Insula Pomorum*. « L'Ile des Pommiers, ou des Pommes (mot à mot " des Fruits ") est aussi appelée " Ile Fortunée " parce que toute végétation y est naturelle... On y vit cent années et plus. Neuf sœurs y gouvernent par une douce loi et font connaître cette loi à ceux qui viennent de nos régions vers elles. De ces neuf sœurs, il en est une qui dépasse les autres par sa beauté et sa puissance. Morgen (Morgane) est son nom, et elle enseigne à quoi servent les plantes, comment guérir les maladies. Elle connaît l'art de changer l'aspect d'un visage, de voler à travers

les airs, comme Dédale, à l'aide de plumes... C'est là qu'après la bataille de Camblan (Camlann), nous conduisîmes Arthur blessé, sur le navire Barintho que les flots et les astres du ciel dirigeaient... Elle fit porter le roi dans sa chambre, sur une couche d'or, elle découvrit la blessure de sa main prudente. Elle le veilla longtemps et, enfin elle dit qu'il pourrait retrouver la santé si, avec elle, il restait dans cette île et voulait accepter ses remèdes. »

Merlin et Thelgesinus se lamentent tous deux sur le sort malheureux de la Bretagne depuis la disparition d'Arthur. Thelgesinus suggère d'envoyer un messager en Avalon pour savoir si le roi est guéri et s'il est possible de le ramener. Merlin lui répond que les temps ne sont pas encore venus où le roi Arthur pourra réunifier la Bretagne, l'Irlande et l'Écosse à l'Armorique. On annonce alors à Merlin qu'une source nouvelle vient de jaillir près de là. Merlin goûte cette eau et recouvre immédiatement la raison. Il rend grâce au créateur et demande à Thelgesinus de lui expliquer l'origine de cette eau. Thelgesinus répond par une longue et difficile dissertation. Cependant, la nouvelle de la guérison de Merlin se répand dans le pays. On presse Merlin de reprendre sa place dans la société et d'être de nouveau roi. Il refuse, disant qu'il est trop vieux. Il préfère demeurer dans la forêt. Un jour, un fou furieux se présente à Merlin. Il le reconnaît comme étant un de ses anciens amis du nom de Maeldin. Autrefois, au cours d'une chasse, il avait bu l'eau d'une fontaine empoisonnée par une femme jalouse de Merlin et qui voulait se venger de lui. Mais Merlin n'avait pas bu cette eau. Alors Merlin emmène Maeldin à la fontaine et lui fait boire l'eau merveilleuse. Maeldin recouvre la raison. Maeldin et Taliesin décident de renoncer au monde et de se retirer auprès de Merlin. Ganieda se joint à eux, et elle est alors saisie du délire prophétique. Merlin déclare qu'il ne prophétisera plus jamais, qu'il doit se taire maintenant, puisque c'est sa sœur qui a le don de voyance, un don qui est plus puissant que le sien.

On voit que la *Vita Merlini* n'est en fait pas une biographie du personnage central. On ne connaît pas ses origines. L'auteur se borne à dire qu'il était roi, et l'œuvre ne concerne qu'une partie de sa vie, celle où il devient le « Fou du Bois ». C'est en somme la même image que celle de l'ermite chrétien, mais on notera que contrairement à ce qui se passera dans les Romans de la Table Ronde, le contexte chrétien est très mince dans la *Vita Merlini :* il semblerait au contraire que les éléments païens, c'est-à-dire antérieurs au christianisme, dominent largement, bien que Geoffroy de Monmouth ne les mette pas systématiquement en relief. Et puis, en dépit de confusions géographiques, il apparaît que la retraite de Merlin soit dans la forêt de Kelyddon, chez les Bretons du Nord. C'est assez artificiellement que Geoffroy, en bon Gallois, éparpille les références au Pays de Galles.

Il en est tout autrement dans l'*Historia Regum Britanniae*, l'œuvre majeure de Geoffroy de Monmouth, écrite vers 1135, et qui a assuré sa célébrité. Les manuscrits très nombreux de cette œuvre, ses nombreuses traductions en langue galloise, sous le titre *Brut y Brenhinedd* (*Brut des Rois*, du nom de l'ancêtre mythique des Bretons *Brutus*), cela prouve le succès qu'elle a pu immédaitement avoir. Et il faut dire que grâce à l'adaptation qu'en fit le normand Robert Wace, en 1155, sous le titre de *Roman de Brut*, l'œuvre de Geoffroy envahit le continent européen et fut l'une des causes essentielles de la création des Romans de la Table Ronde. Car l'*Historia* est le premier texte littéraire — et clérical — à présenter de façon cohérente la légende du roi Arthur, et sans retomber dans les erreurs d'appréciation des érudits du début du xxe siècle qui voyaient dans Geoffroy l'unique source de la littérature arthurienne, il faut bien admettre que son rôle a été déterminant dans la formation du cycle épique que l'on nomme parfois « les romans bretons ».

L'*Historia Regum Britanniae* est ambitieuse : c'est vraiment une « Histoire des Rois de Bretagne » depuis les origines jusqu'aux périodes post-arthuriennes correspondant à la victoire définitive des Saxons sur les Bretons. Geoffroy prétend que pour ce faire, il a traduit de la langue

bretonne en latin un manuscrit qui traitait du sujet[6]. On a longtemps cru que cette affirmation n'était qu'un artifice destiné à donner plus de crédit à son texte, mais d'après les dernières recherches, appuyées sur certaines allusions qui se trouvent dans d'autres œuvres du Moyen Âge, en Grande-Bretagne et sur le continent, on est amené à croire que Geoffroy dit la vérité. Tout au moins faudrait-il admettre que Geoffroy n'a pas seulement utilisé *un* manuscrit, mais plusieurs, et de différentes sources, aujourd'hui malheureusement perdus, et qui représentaient les traditions les plus authentiques concernant le passé des Bretons. Le seul problème qui demeure, c'est celui de la part de création personnelle de Geoffroy. Quand il fait remonter les Bretons à un certain Brutus, descendant d'Énée, donc des Troyens, il veut, par cette astuce littéraire, donner des lettres de noblesse à son peuple, le mettre à égalité avec les Romains. Mais est-ce lui qui a eu cette idée ? Est-ce lui qui a eu, le premier, l'audace d'incorporer la légende de Merlin aux aventures du roi Arthur ?

De toute façon, à l'époque, l'*Historia Regum Britanniae* correspondait à un besoin. Il était de mode, un peu partout, d'écrire l'histoire nationale d'un peuple, et si on manquait de documents, on en inventait. Il fallait faire remonter très loin l'Antiquité du peuple en question, il fallait le magnifier. Le Pays de Galles, dernier reste du vaste empire breton insulaire, devait lutter contre les empiètements anglo-normands. C'était un moyen de lutte efficace que de présenter les faits qui prouvaient la spécificité et la valeur du peuple qui l'habitait. N'a-t-on pas fait la même chose en Irlande à la même époque, où le fameux *Lebor Gabala*, ou « Livres des Conquêtes », compilé par des clercs en langue gaélique, se propose d'éclaircir tous les points obscurs du passé des Gaëls ? Et puis, il ne faut pas oublier non plus la politique culturelle des souverains anglo-normands : devant s'opposer sans cesse à la dynastie capétienne, héritière de la grande figure de Charlemagne, figure rehaussée par les Chansons de Geste, ils avaient besoin d'en avoir l'équivalent dans la tradition insulaire pour justifier leur présence et leurs droits, et ils ont tout fait pour qu'on mette en avant la

figure non moins glorieuse du roi Arthur. Henry II Plantagenêt encouragera ainsi la création et la diffusion des romans arthuriens, et ce n'est pas une moindre cause de l'extraordinaire envoûtement qu'a pu exercer le thème arthurien sur l'Europe du XIIe siècle.

C'est dans ce contexte qu'apparaît le Merlin de Geoffroy de Monmouth, dans l'*Historia Regum Britanniae*. Il est déjà bien différent du Merlin de la *Vita*. A vrai dire, on n'a pas l'impression qu'il s'agit du même personnage. Là, ce n'est plus le « Fou du Bois », c'est l'Enfant qui parle, le devin, le magicien, le démiurge même. C'est déjà l'Enchanteur tel qu'il apparaîtra dans les romans français de la Table Ronde. Incorporé au grand ensemble arthurien, Merlin prend une tout autre dimension. Est-ce Geoffroy qui l'a voulu ainsi ? Peu importe : il y a un fait. Le personnage de Merlin l'Enchanteur est maintenant constitué, vivant devant nous, résultat de symbioses diverses, issu de traditions hétéroclites peut-être, mais unique et significatif pour son *aura* mystérieuse.

Histoire des Rois de Bretagne.

Après la mort du roi Constantin le Béni (Cystennin Vendigeit), un chef breton, Vortigern (Gwrtheyrn, c'est-à-dire « Grand Roi », ce qui est évidemment un surnom), a usurpé le pouvoir et est devenu roi alors que les deux héritiers Aurelius Ambrosius (Emrys Gwledig) et Uther Pendragon sont obligés de se réfugier en Armorique. Vortigern a fait alliance avec les Saxons et est devenu le gendre de Hengist, chef saxon. Mais les Saxons deviennent de plus en plus gourmands, et pour échapper à la mort, Vortigern est obligé de leur donner chaque jour davantage de terres. Il échappe à un complot au cours duquel les Saxons font périr de nombreux chefs bretons. Il se réfugie au Pays de Galles, et là, il veut se faire construire une forteresse imprenable.

Il a choisi comme emplacement le Mont Eriri (Snowdon). Or, chaque jour, l'ouvrage fait la veille disparaît

régulièrement dans la terre. Vortigern fait venir ses mages[7] et leur demande ce qu'il faut faire. Les mages lui répondent de chercher un enfant sans père et de mélanger le sang de cet enfant au mortier. Ainsi les fondations seront solides. Vortigern envoie des messagers à la recherche d'un enfant sans père. Ils arrivent à Carmarthen (Kaermerddin), et là, ils sont témoins d'une dispute entre deux enfants dont l'un traite l'autre de bâtard. Ils s'informent : cet enfant, Merlin, est le fils de la fille du roi des *Demetae* (le pays de Dyved, au sud du Pays de Galles), qui est nonne dans un couvent. Ils ramènent l'enfant et sa mère auprès du roi Vortigern.

Le roi, plein d'égards pour la fille du roi des *Demetae*, lui demande des preuves quant à la bâtardise de Merlin. Voici ce qu'elle répond : « Sur ton âme et sur la mienne, seigneur roi, je n'ai point connu d'homme qui ait engendré en moi. Je ne sais qu'une chose : comme j'étais avec mes compagnes, dans ma chambre, pour me reposer, alors souvent m'apparaissait un jeune homme de très bel aspect. Il m'entourait de ses bras et me baisait la bouche. Et au bout de quelques instants, il disparaissait, et je ne voyais plus rien de lui. Souvent aussi, lorsque je me trouvais à l'écart, il venait me parler, mais je ne le voyais jamais. Et quand il m'eut fréquentée longtemps de cette façon, il fit souvent l'amour avec moi, sous l'aspect d'un homme, de telle sorte qu'il me laissa enceinte. » Vortigern fait alors venir un sage et lui demande si une telle chose est possible. Le sage répond : « J'ai lu dans les livres de nos philosophes et dans de nombreuses histoires, que beaucoup d'hommes ont été conçus de la sorte. Ainsi que le soutient Apulée à propos du dieu de Socrate, il y a, entre la terre et la lune, certains esprits que nous appelons des incubes. Ceux-ci participent à la fois de la nature humaine et de la nature angélique, et quand il leur plaît, ils prennent figure humaine et ont des rapports avec des femmes. »

Vortigern fait alors venir l'enfant. On apprend que son nom complet est « Merlinus Ambrosius ». Merlin fait face aux mages et les accuse de mentir. Il révèle qu'à l'emplacement où l'on veut construire la forteresse, il y a un étang souterrain, et que dans cet étang, il y a deux

dragons qui se battent, renversant du même coup les fondations qu'on tente d'installer. Vortigern fait creuser la terre. On trouve les dragons. L'un est blanc, et est d'abord vainqueur. L'autre est rouge, et il oblige le blanc à reculer. Vortigern demande à Merlin de s'expliquer sur tout cela. Merlin se met immédiatement à fondre en larmes. Il tombe dans une transe prophétique et parle ainsi :

« Malheur au Dragon rouge, car il approche de sa fin. Sa caverne sera entièrement occupée par le Dragon blanc, lequel représente les Saxons que tu as fait venir sur cette terre. Quant au Dragon Rouge, il représente les Bretons qui seront asservis par le Dragon blanc : car les montagnes de Bretagne et les vallées seront aplanies, et les torrents dans les vallées charrieront du sang... »

Merlin continue à vaticiner sur ce ton, dans un style assez remarquable, dans une envolée lyrique qui ne manque pas de souffle. Il prédit symboliquement les malheurs de la Bretagne et les tentatives qu'elle fera pour se secouer du joug des envahisseurs. Il prédit aussi qu'un sanglier de Cornouailles viendra lutter efficacement contre les ennemis des Bretons. Cette allusion peut se rapporter à Arthur, mais il y a bien d'autres éléments dans ces pages de délire verbal qui peuvent s'approprier à tel ou tel personnage, à tel ou tel événement. Le tout se termine par une grandiose apocalypse sidérale, et Merlin, s'adressant plus particulièrement à Vortigern lui annonce sa fin tragique et le retour prochain d'Ambrosius et d'Uther Pendragon.

Effectivement, Aurélius Ambrosius débarque dans l'île de Bretagne, venant d'Armorique. Tous les Bretons se rallient à lui. Ambrosius attaque les Saxons et poursuit Vortigern. Celui-ci se réfugie dans une forteresse à laquelle on met le feu. L'usurpateur périt avec toute sa famille[8]. Puis, vainqueur des Saxons, Ambrosius rétablit la paix partout[9]. Il veut faire bâtir un monument à la mémoire des 400 chefs bretons massacrés traîtreusement par les Saxons dans la plaine de Salisbury. Ne sachant comment s'y prendre, il fait chercher Merlin. Ses messagers découvrent Merlin près de la fontaine de Galabes où il a coutume de demeurer.

Lorsque Merlin se trouve devant lui, Ambrosius lui

demande de lui prophétiser l'avenir. Merlin refuse, car, à son avis, ce n'est pas le moment de révéler des choses de cette sorte. Par contre, il donne son avis sur le monument projeté par Ambrosius : « Si tu veux honorer tes morts par une sépulture perpétuelle, envoie des messagers au Cercle des Géants qui se trouve sur la montagne de Cillara en Irlande. Là se trouvent en effet des pierres que personne, de ce temps, ne pourrait assembler, sinon par art ingénieux. Grandes sont ces pierres et elles n'ont point leurs pareilles en vertus. Qu'on les range en cercle dans cet endroit, et elles tiendront perpétuellement. » Le roi s'étonne qu'il faille chercher si loin des pierres alors qu'il y en a tant dans l'île de Bretagne. Merlin ajoute alors : « Ce sont des pierres mystiques et douées de différentes vertus curatives. Autrefois les Géants les ont apportées du fond de l'Afrique et ils les ont placées en Irlande, alors qu'ils l'habitaient. A cause de cela, ils les mettaient dans leurs bains et guérissaient ainsi leurs maladies. Ils les mélangeaient aussi avec des emplâtres d'herbes pour soigner leurs blessures[10]. »

Ambrosius envoie Merlin en Irlande avec une armée conduite par son frère Uther Pendragon. Après avoir vaincu le roi d'Irlande qui s'opposait à ce que les Bretons s'emparassent des pierres, ils essaient de déplacer les blocs sous l'œil quelque peu goguenard de Merlin. Comme les Bretons ne parviennent pas à leurs fins, Merlin finit par utiliser sa magie pour conduire les pierres dans les navires, et de là en Bretagne. Alors, toujours grâce à ses sortilèges, il les met en place à l'endroit voulu[11] et le roi Ambrosius fait célébrer de grandes fêtes pour manquer l'événement.

Cependant, les Saxons recommencent à attaquer et ils reçoivent l'appui de Pascen, l'un des fils de Vortigern. Uther Pendragon se prépare à livrer bataille contre Pascen, aidé par les conseils de Merlin. Mais pendant ce temps, un Saxon a réussi à faire boire à Aurelius Ambrosius un breuvage empoisonné. Ambrosius meurt. Une étoile apparaît alors dans le ciel et Merlin déclare que le roi est mort mais qu'Uther doit combattre ses ennemis car il sera vainqueur. Effectivement, Pascen et les Saxons sont vaincus. Uther fait enterrer son

frère et devient roi. Il reprend la lutte contre les Saxons et leurs alliés.

Or un jour qu'il se trouve dans la forteresse de Tintagel[12], tenue par Gorlois, duc de Cornouailles, Uther Pendragon aperçoit la femme de celle-ci, la belle Ingerna (Eigyr en gallois, Ygerne en français), il en devient follement amoureux. Il a beau essayer d'obtenir les faveurs de la duchesse par tous les moyens, rien n'y fait. Il en est désespéré. Quant à Gorlois qui s'est aperçu de la chose, il se brouille avec Uther et lui fait la guerre. Il enferme sa femme dans la citadelle de Tintagel et se retranche lui-même dans un autre château.

Le roi Uther est de plus en plus dévoré par la passion. Il fait appel aux bons conseils de Merlin. Celui-ci, par magie, transforme l'aspect d'Uther et lui donne la physionomie de Gorlois. Il transforme aussi Ulfin, le compagnon d'Uther en un compagnon du duc, et se change lui-même en un certain Britaelis, homme de Cornouailles. Ainsi, Uther Pendragon peut tranquillement passer la nuit, au château de Tintagel, près de la belle Ingerna qui ne se doute de rien. « Cette nuit-là, elle conçut Arthur, le plus fameux des hommes, qui par la suite, gagna grand renom par sa bravoure. » D'ailleurs tout s'arrange pour Uther, puisque peu de temps après, Gorlois est tué dans un combat. Le roi peut épouser Ingerna qui lui donnera deux enfants, Arthur et Anna. Et Merlin disparaît totalement de la suite du récit.

Le personnage de l'*Enchanteur* Merlin est maintenant lancé, bien que Geoffroy ne nous ait point révélé ce qu'il advenait de son héros. Peut-être, après tout, pensait-il qu'il avait dit assez sur le personnage dans sa *Vita Merlini*. Mais de toute façon, à partir des quelques anecdotes rapportées dans l'*Historia*, les romanciers du XIIe siècle allaient broder une grande fresque sur le personnage, utilisant sans aucun doute des éléments historiques ou légendaires différents de ceux que Geoffroy avait eus à sa disposition.

C'est un certain Robert de Boron qui semble avoir

contribué le plus à l'élargissement de la légende de Merlin. Robert de Boron était un clerc originaire des environs de Montbéliard et a résidé en Grande-Bretagne, aux alentours de l'an 1200. Il a dû fréquenter la cour des Plantagenêt et il s'est inspiré des légendes celtiques pour faire une œuvre qui devait être assez grandiose, mais qui est, malheureusement pour nous, perdue en grande partie. Il ne nous reste que le roman en vers de l'*Histoire du Saint-Graal*, et quelques fragments d'un récit également en vers d'un *Merlin*. Mais on suppose que son *Merlin* a été ensuite adapté en prose, peut-être par lui-même, et incorporé à l'ensemble arthurien connu sous le nom de *Lancelot en prose*. Robert de Boron représente une tradition très nettement influencée par le christianisme, et le saint Graal, pour lui, demeure la pierre angulaire de toute l'épopée des chevaliers de la Table Ronde. Il est possible également que certains textes postérieurs, comme le *Didot-Perceval* et le roman qu'on appelle le *Huth-Merlin*, soient des adaptations plus ou moins fidèles de l'œuvre primitive de Robert de Boron, tout au moins de son *Merlin* et de son *Perceval*. En tout cas, il est impossible de découvrir, entre Geoffroy de Monmouth, en 1135, et son adaptateur français Robert Wace en 1155, d'une part, et Robert de Boron vers 1200, la moindre allusion au personnage de Merlin dans les fameux Romans de la Table Ronde. Ni Chrétien de Troyes, qui a pourtant lancé le thème du Graal, et intégré le personnage de Lancelot du Lac dans le complexe arthurien, ni ses continuateurs pour le *Perceval* n'ont cité le nom de Merlin, ce qui est finalement assez surprenant quand on sait le succès qu'a eu ensuite le personnage.

C'est donc dans le *Lancelot en prose*, cette vaste épopée arthurienne des environs de 1230, que le personnage de Merlin réapparaît. Cette fois-ci, la légende semble être complète. Les éléments divers se sont amalgamés, et il semble y avoir un lien entre l'enfant qui parle, le barde-prophète et le Fou du Bois. C'est évidemment la version de la légende que l'on connaît le mieux et qui a été le plus popularisée par les adaptations modernes, par le cinéma et même par la bande dessinée. Pourtant, dans son appa-

rente netteté, elle pose de nombreux problèmes, qui ne peuvent pas toujours être résolus, et elle met en relief des éléments celtiques très anciens sous un vernis de bon aloi et nécessaire dans une société où le christianisme ne peut être discuté.

Le Lancelot en prose (Histoire de Merlin).

Furieux de voir que Jésus est venu sauver des âmes qui se trouvaient en enfer, Satan décide d'envoyer sur terre un *antéchrist* qui naîtra d'un diable et d'une femme. Il jette son dévolu sur une jeune fille très pure à qui il fait inspirer des rêveries langoureuses. Celle-ci, qui est orpheline, parle de son trouble à son confesseur. Le prêtre lui recommande de ne jamais s'endormir sans laisser de la lumière près de son lit, car « le diable ne vient pas volontiers où il y a de la clarté ». Or, un soir, se rappelant la mort de ses parents, elle se désespère, pleure et oublie d'allumer la lumière. « Le diable fut bien content. Il revêtit sa forme humaine, et, tandis qu'elle dormait, il s'approcha d'elle et la connut charnellement. » Au réveil, la jeune fille s'aperçoit de ce qui lui est arrivé. Elle va trouver son confesseur et celui-ci lui donne l'absolution à condition qu'elle « ne mange qu'une seule fois le vendredi et qu'elle s'abstienne de toute luxure, hors celle qui vient en dormant et dont nul ne peut se garder. Et elle lui promit. Le diable comprit qu'il l'avait perdue et il en fut très courroucé ».

Cependant, on s'aperçoit bientôt que la jeune fille est enceinte. Selon l'usage du temps, elle doit être jugée et condamnée, puisqu'elle ne connaît pas le père de son enfant, à moins qu'elle ne devienne prostituée. Comme elle refuse de se prostituer, on l'enferme dans une tour. Là, elle accouche d'un garçon « plus velu qu'aucun nouveau-né n'a été » et qu'elle fait baptiser sous le nom de son aïeul maternel, c'est-à-dire Merlin. Un jour qu'elle se lamente, l'enfant se met à lui parler et à la consoler. Elle est si effrayée qu'elle crie. On l'emmène devant le juge qui s'apprête à la condamner, lorsque

Merlin se met à parler. Il dit au juge : « Je connais mieux mon père que vous le vôtre. » Le juge demande des explications et fait venir sa propre mère. Celle-ci, troublée par Merlin, finit par avouer que le juge est le fils d'un prêtre. Celui-ci pardonne à sa mère et fait relâcher celle de Merlin qui s'en ira dans un couvent. Mais auparavant, Merlin a expliqué de qui il était le fils : « Sache que je suis le fils d'un Ennemi qui a trompé ma mère. Et sache que ces ennemis ont nom incubes et habitent dans l'air. Dieu a permis que j'eusse leur science infuse et leur mémoire, et je sais comme eux les choses faites et dites et passées. Mais de plus, à cause de la bonté de ma mère, de son repentir et de sa pénitence, Notre Seigneur a permis que je connusse aussi les choses de l'avenir. »

Un peu plus tard, le roi Vortigern fait construire une tour imprenable afin de pouvoir s'y réfugier, le jour où viendra Uther Pendragon, dont il a usurpé le trône. Mais au fur et à mesure qu'on la bâtit, la tour s'écroule. Les clercs et les astronomes de sa cour délibèrent sur le phénomène et déclarent qu'il faut mélanger au mortier « le sang d'un enfant de sept ans, né sans père ». Des messages partent pour chercher cet enfant. Ils découvrent Merlin qui, sachant toutes choses, les suit sans hésiter. En présence de Vortigern, il explique qu'il y a deux dragons sous la tour. Vortigern fait creuser : on voit les deux dragons, rouge et blanc, qui se battent. Le dragon blanc est blessé, mais, de son haleine flamboyante, il brûle le rouge avant de mourir à son tour. Comme le roi lui demande la signification de ce combat, Merlin répond : « Le dragon rouge te représente et le dragon blanc le fils du roi Constant (Uther) à qui tu as volé son héritage. Si les deux dragons ont longuement combattu, c'est parce que tu tiens le royaume depuis longtemps. Si le blanc a brûlé le rouge, c'est qu'Uther Pendragon te fera brûler toi-même. » Effectivement, quelques jours plus tard, Uther débarque en Grande-Bretagne. Les Bretons se rallient à lui et attaquent Vortigern qui est brûlé dans sa forteresse.

Uther Pendragon devenu roi veut connaître Merlin. Il envoie des messagers à sa recherche. Ceux-ci, dans une forêt, rencontrent Merlin sous l'aspect d'un bûcheron

avec une barbe très longue, qui leur dit, soi-disant au nom de Merlin, que celui-ci n'ira pas voir le roi à moins que le roi ne se dérange lui-même pour le voir. Uther vient dans la forêt. Merlin lui apparaît sous l'aspect d'un berger contrefait. Le berger se fait d'abord prier pour conduire le roi jusqu'à Merlin, puis il reprend son aspect de jeune garçon. « Le roi lui fit grande joie et voulut l'emmener à sa cour. Mais il refusa, car il était très sage. Pourtant, il assura le roi qu'il l'aiderait de tout son pouvoir. » Effectivement, Merlin aide Uther à vaincre des « païens très méchants », c'est-à-dire les Saxons, et met en place le fameux monument de Stonehenge dont il a fait venir les pierres d'Irlande.

Un jour que Vortigern tient sa cour à Carduel, en Galles, il tombe amoureux de la belle Ygerne, épouse du duc de Cornouailles, Hoël de Tintagel. La duchesse repousse les avances d'Uther, et le duc, furieux, se retire dans ses terres. Uther vient assiéger Tintagel, soi-disant pour venger l'affront que le duc lui a infligé en quittant brusquement sa cour. Mais comme il est toujours amoureux fou, Merlin, par magie, lui fait passer la nuit auprès d'Ygerne, sous l'aspect d'Hoël, lui-même ayant revêtu l'apparence du chevalier Bretel. Peu après, le duc Hoël est tué. Uther Pendragon épouse la belle Ygerne, mais comme il ne peut révéler à celle-ci ce qui s'est passé, et que Merlin lui a fait jurer de lui octroyer un don, il donne à l'enchanteur l'enfant qui a été conçu la nuit où il était sous l'aspect d'Hoël. Cet enfant, c'est le futur Arthur. Merlin le confie à un sage chevalier, Antor, qui a déjà un fils nommé Kai. Merlin retourne dans sa forêt.

Uther Pendragon meurt seize ans plus tard, deux ans après Ygerne. Les barons, sur le conseil de Merlin, se rassemblent le jour de Noël, pour choisir un nouveau roi. En sortant de la messe, ils aperçoivent une grande pierre taillée portant une enclume de fer où est fichée une épée jusqu'à la garde. Au-dessous, sont écrits ces mots : « Celui qui ôtera cette épée sera le roi choisi par Jésus-Christ. » Les barons essayent en vain de retirer l'épée. Quelques jours plus tard, Arthur et Kai passent seuls près de l'enclume. Arthur retire l'épée dont Kai s'empare. Le vieil Antor comprend la vantardise de Kai

et fait remettre l'épée à sa place par Arthur. Le jour de l'an, devant tous les barons, Arthur retire l'épée qui a nom *Escalibur*, « ce qui veut dire en hébreu *tranche fer et acier* »[13]. En dépit des réticences des barons devant ce jeune homme inconnu, Arthur est couronné roi. Merlin a beau proclamer la vérité, à savoir qu'Arthur est le fils d'Uther, de nombreux barons se révoltent. Heureusement, grâce à la magie de Merlin et à la bravoure d'Arthur, les récalcitrants font amende honorable et s'allient à Arthur devant la menace des Saxons. Merlin fait venir près d'Arthur les rois Ban et Bohort de Petite Bretagne, et engage le roi à venir en aide au roi Léodagan qui est aux prises avec son voisin, le roi Claudas, lequel a fait hommage à Jules César *(sic)*, empereur de Rome. Et Merlin lui-même va dans la forêt de *Romanie.*

A Rome l'empereur Jules César a une épouse très luxurieuse qui garde auprès d'elle douze damoiseaux habillés en filles. C'est à ce moment qu'arrive une jeune fille, Avenable, travestie en garçon, et qui devient le sénéchal de l'empereur. Une nuit celui-ci a un rêve qu'il ne peut expliquer. Le jour suivant, un cerf arrive dans la ville, s'agenouille devant l'empereur et lui dit : « Tu ne trouveras personne qui t'explique ta vision, hormis l'Homme Sauvage. » Et le cerf disparaît. Alors l'empereur promet sa fille à qui découvrira le cerf ou l'Homme sauvage. Le sénéchal, qui se fait appeler Grisandole, a la chance de pouvoir faire venir l'Homme Sauvage. Devant l'empereur et ses barons, il éclate de rire en regardant l'*empérière* et ses fausses demoiselles, ainsi qu'en regardant Grisandole. Puis il explique la vérité. Tout se termine bien et l'empereur épousera Avenable-Grisandole. L'Homme sauvage prend congé, mais avant de partir, il écrit ces mots « en caractères hébreux » : « Sachez que le grand cerf branchu qui fut chassé dans Rome, et que l'Homme Sauvage qui expliqua à l'empereur son rêve, ce fut Merlin, le premier conseiller du roi Arthur de Bretagne. » Cependant, le roi Arthur repousse une coalition de Gaulois, de Romains et d'Allemands. Il tombe amoureux de la fille de Léodagan, la jeune Guénièvre. Sur les conseils de Merlin, il retourne dans l'île de Bretagne pour venir en aide aux

rois rebelles qui sont aux prises avec les Saxons. Puis Merlin s'en va dans la forêt de Brocéliande « qui était la plus agréable du monde, haute, sonore, belle à chasser et pleine de biches, de cerfs et de daims ». Là, au bord d'une fontaine [14], il rencontre la jeune Viviane, fille d'un vavasseur. Il en devient immédiatement amoureux et se présente à elle sous l'aspect d'un jeune damoiseau. Il prétend être un valet errant, cherchant le maître qui lui apprenait son métier. Elle l'interroge sur son métier. Il répond : « Par exemple, soulever un château, fût-il entouré de gens qui lui donnassent l'assaut et plein de gens qui le défendissent. Ou bien marcher sur un étang sans s'y mouiller le pied, faire courir une rivière où l'on n'en a jamais vu... » Très intéressée, Viviane lui promet son amour si Merlin lui explique certains de ses tours. Merlin prend une baguette, et il en frappe la fontaine. Aussitôt, des chevaliers et des dames apparaissent, entrant et sortant d'un magnifique château. La fête dure longtemps. Le soir, Merlin fait disparaître tout ce qu'il a fait surgir, sauf, sur la prière de Viviane, un beau verger qui fut appelé « Repaire de Joie ». Et avant de la quitter, il lui apprend quelques-uns de ses tours.

Merlin retourne à la cour d'Arthur, qui a vaincu les Saxons, et, sous un déguisement, il parle ainsi au roi : « Roi, il t'appartient de créer une nouvelle chevalerie. Dieu a décidé qu'un compagnonnage s'établira autour de toi. » Ce compagnonnage sera symbolisé par une table ronde, « pour signifier que tous ceux qui s'y devront asseoir n'y auront nulle préséance ». Grâce à ce compagnonnage sacré, « il adviendra de grands biens et de grandes merveilles à ce royaume ». Mais, « à la droite de monseigneur le roi, demeurera toujours un siège vide en mémoire de Notre Seigneur Jésus-Christ : personne ne pourra s'y placer sans risquer le sort de Moïse qui fut englouti en terre, hormis le meilleur chevalier du monde qui conquerra le Saint Graal et en connaîtra le sens et la vérité ». Le roi accepte, et aussitôt, au milieu de la salle apparaît une table ronde autour de laquelle se trouvent cent cinquante sièges en bois. Les chevaliers d'Arthur jurent de respecter les règles de leur nouveau compagnon-

nage, et Merlin, ayant ainsi établi la Table Ronde, retourne dans la forêt de Brocéliande.

Il retrouve Viviane qui montre une grande joie. Mais elle lui dit : « Beau doux ami, ne m'enseignerez-vous point quelques nouveaux jeux ? Comment, par exemple, je pourrais faire dormir un homme aussi longtemps que je voudrais sans qu'il s'éveillât ? » Merlin n'est pas dupe. Il lui demande cependant la raison de ce désir. Elle répond que c'est pour endormir son père et afin qu'elle puisse faire entrer Merlin dans sa chambre. Merlin refuse. Pendant sept jours, Viviane réitère sa demande. A la fin, comme ils se trouvent dans le Repaire de Joie, Viviane, qui voit Merlin plus amoureux que jamais, lui demande au moins comment il faut faire pour endormir une dame. Merlin le lui enseigne, « et beaucoup d'autres choses encore ; trois mots par exemple, qu'elle prit par écrit, et qui avaient cette vertu que nul homme ne pouvait la posséder charnellement lorsqu'elle les portait sur elle. Ainsi se munissait-elle contre Merlin lui-même, *car femme est plus rusée que le diable.* Et il ne pouvait s'empêcher de lui céder toujours ».

Merlin quitte tristement Viviane et retourne dans le royaume d'Arthur. Sous l'apparence d'un vieillard, il admoneste Gauvain qui est en train de chasser et il envoie le neveu du roi participer à la guerre contre les ennemis. Une grande bataille s'engage d'ailleurs dans la plaine de Salisbury. Merlin aide les Bretons et intervient dans une querelle qui oppose l'un des neveux du roi à son sénéchal Kai. Puis il assiste au mariage d'Arthur et de Guénièvre, et quitte la cour en compagnie des Rois Ban et Bohort. Ils passent la nuit dans le château d'Agravadain. Ban tombe amoureux de la fille du châtelain. Merlin lance un sortilège qui permet à Ban de coucher avec la fille d'Agravadain, laquelle concevra un fils, le futur Lionel. Et le lendemain, de retour dans ses domaines de Bénoic, le roi Ban concevra de sa femme Hélène un autre fils qui sera Lancelot du Lac. Merlin reste chez Ban pendant huit jours et va rejoindre Viviane en Brocéliande.

Viviane en profite pour apprendre de plus en plus de tours. Et toujours, elle se refuse à Merlin, prenant grand soin de placer les trois mots magiques sous son

oreiller lorsqu'elle s'endort. Un jour, il l'emmène près d'un lac, où se trouve le tombeau de Faunus, l'ami de Diane. Il lui raconte comment, par traîtrise, Diane, pour se débarrasser de Faunus, le fit périr pour être libre d'aimer un nouvel amant. Sur la demande de Viviane, Merlin fait construire pour elle le plus beau château qu'on ait jamais vu. Viviane manifeste sa joie. « Merlin fut si content de la voir heureuse qu'il ne se put tenir de lui apprendre encore plusieurs de ses enchantements. Bref, il lui enseigna tant qu'il fut depuis tenu pour fol, et l'est encore. Car elle mettait tout par écrit, étant bonne clergesse dans les sept arts. » Enfin, elle lui demande : « Comment pourrais-je enserrer un homme sans tour, sans murs et sans fers, de manière qu'il ne puisse jamais s'échapper sans mon consentement ? » Merlin hésite, mais comme Viviane met cette seule condition pour se donner à lui, il lui répond qu'il le lui enseignera à sa prochaine visite. Et il repart pour le royaume d'Arthur.

Merlin apparaît à la cour sous différents aspects. Puis il annonce que le Saint Graal a été transporté en Bretagne, et que bientôt commenceront les aventures qui conduiront un chevalier pur et sans tache jusqu'à la retraite du vase sacré. Arthur va combattre le géant Rion. Grâce à la magie de Merlin, les géants sont terrassés, et Arthur tue leur roi. Peu après, Merlin vient trouver le roi et la reine et leur dit qu'il va les quitter pour toujours. Ils essaient de le retenir, mais rien n'y fait : Merlin prend congé de tous et s'en va.

Comme on le voit pas revenir et que personne n'en a de nouvelles, Arthur demande à ses chevaliers de partir à sa recherche. Un jour, Gauvain, le neveu du roi, passe dans Brocéliande où il lui arrive d'ailleurs quelques mésaventures. Il voit devant lui « une sorte de vapeur translucide » et il entend une voix qui lui parle. Il reconnaît la voix de Merlin et demande à celui-ci d'apparaître. Merlin répond qu'il ne le peut pas, car « le monde n'a pas de tour si forte que la prison d'air » où l'a enfermé son amie. Et il explique à Gauvain ce qui lui est arrivé : « Un jour que j'errais avec mon amie dans la forêt, je m'endormis au pied d'un buisson d'épines, la tête dans son giron. Alors, elle se leva et fit un cercle de

son voile autour du buisson. Et quand je m'éveillai, je me trouvais sur un lit magnifique dans la plus belle et la plus close chambre qui fût jamais. — Hé, Dame, lui dis-je, vous m'avez trompé. Maintenant que deviendrai-je si vous ne restez céans avec moi ? — Beau doux ami, j'y serai souvent et vous me tiendrez dans vos bras, car vous m'aurez désormais prête à votre plaisir. Ainsi, il n'est pas de jour ou de nuit que je n'ai sa compagnie. Et je suis plus fol que jamais, car j'aime plus mon amie Viviane que ma liberté. » Et Gauvain rentre à la cour d'Arthur où il rapporte les nouvelles concernant le sort de Merlin. Le roi ordonne aux clercs de mettre ces récits par écrit.

Voici donc Merlin définitivement dans la forêt. Qu'il ait choisi délibérément sa situation, que cette situation soit due à une folie furieuse ou qu'elle soit le résultat d'une folle passion amoureuse, cela ne change rien au caractère essentiel de Merlin : il est le *Fou du Bois,* à condition qu'on veuille bien considérer que la notion de *folie* recouvre aussi celle de « sagesse mystérieuse inspirée par la divinité ». Car la folie de Merlin est *sacrée.* Il est prophète et magicien. On le voit, à la même époque, c'est-à-dire au début du XIIIe siècle, devenir le héros d'un fabliau moralisant qui se présente sous l'aspect d'un conte populaire.

Le Vilain ânier[15].

Il y avait une fois deux frères qui vivaient pauvrement en vendant du bois qu'ils transportaient sur un âne. Un jour, il fait tellement froid que l'un d'eux ne peut couper son bois. Il se lamente de ne pouvoir nourrir sa famille, et il entend une voix qui surgit des arbres. La voix dit : « Je suis Merlin, un prophète et un devin. J'ai eu pitié de toi, et je vais te traiter de telle amitié que je te rendrai riche pour toujours. » Il fait promettre au paysan de se montrer charitable envers les pauvres, et de revenir tous les ans au même endroit pour lui rendre

compte de ce qu'il a fait. Alors il lui indique la cachette d'un trésor. Le vilain, après avoir appelé son bienfaiteur « messire Merlin », rentre chez lui avec de l'or. En peu de temps, sa situation change : il devient un riche bourgeois possesseur de nombreuses terres. Mais au bout de l'an, il revient voir Merlin, qu'il appelle seulement « sire Merlin », et lui demande davantage : il veut être prévôt de la ville. Merlin le lui accorde. Et il en est ainsi tous les ans. Le paysan atteint un haut degré de puissance, et une année, il revient trouver Merlin, qu'il appelle maintenant « Merlot » en lui signifiant qu'il ne demande plus rien et qu'il se dispensera désormais de revenir parler à son bienfaiteur. Mais Merlin le punit de son ingratitude. Le paysan perd toute sa fortune et redevient aussi pauvre qu'autrefois.

Mais Merlin ne reste pas forcément dans sa forêt. Il est d'ailleurs précisé dans le *Lancelot en prose* qu'il ne peut s'en échapper, sauf avec le consentement de Viviane. Et on voit réapparaître le vieil enchanteur dans d'autres versions de la légende arthurienne, où il participe activement aux événements qui se déroulent dans le royaume d'Arthur. Si, dans le *Lancelot*, Merlin provoque en quelque sorte la Quête du Saint Graal, dans d'autres textes, il y est davantage impliqué. Ainsi dans le *Huth-Merlin*[16], qui semble être une adaptation assez fidèle du *Merlin* primitif de Robert de Boron, l'enchanteur est le témoin ambigu du « Coup Félon », ou « Coup douloureux », par lequel le Roi Pêcheur sera blessé et le Royaume du Graal stérile et maudit en attendant que vienne le Bon Chevalier qui rétablira la situation initiale.

Le Huth-Merlin.

L'histoire raconte, avec une grande abondance de détails, la conception et la naissance de Merlin. Le confesseur de la mère de Merlin est un prêtre du nom de Blaise, et c'est lui qui devient le compagnon de Merlin. Merlin lui demande d'écrire la relation des événements

auxquels il est mêlé, ainsi que l'Histoire du Saint Graal. Mais tout se passe à peu près comme dans la *Vulgate*. Cependant Arthur couche avec la femme du roi Loth d'Orcanie (déjà mère de Gauvain) sans savoir qu'elle est sa demi-sœur (car il ne sait pas lui-même son origine). C'est Merlin qui lui révèle qu'il est le fils d'Uther et qu'il a commis un inceste. Il prédit au roi qu'un enfant naîtra de cet inceste et qui sera le destructeur du royaume (il s'agit de Mordret). Arthur fait réunir tous les enfants qui naissent au moment approximatif de la venue au monde de son fils incestueux (car il ne sait pas encore qu'il s'agit du fils de la reine d'Orcanie) et a l'intention de les faire tuer. Les enfants sont cependant sauvés. Merlin, qui avait déclaré à Arthur qu'il ne pourrait rien contre le destin, fait reconnaître officiellement le roi comme fils d'Uther et procède aux « retrouvailles » d'Arthur et de sa mère Ygerne. Une jeune fille, appartenant à la Dame d'Avalon, c'est-à-dire à Morgane, parvient à la Cour. Elle porte une épée à sa ceinture, et dit que seul un chevalier au cœur pur pourra défaire cette ceinture. Or le chevalier Balin réussit l'épreuve, mais contre l'avis de Merlin, il prétend garder l'épée. Merlin l'avertit que son geste aura des conséquences désastreuses pour tout le monde. Il prédit en effet que Balin, à cause de cette « Épée aux Étranges Renges », portera le « Coup Douloureux » qui mettra trois royaumes en « deuil et misère » pour trente ans, et frappera l'homme le plus saint du monde. Cependant Balin, ayant été obligé de couper la tête de la jeune fille à l'épée, quitte la cour et se trouve aux prises avec divers dangers. On le retrouve avec un chevalier qu'accompagne une demoiselle. En route, un javelot lancé par une main inconnue tue ce chevalier. Un tronçon reste dans la blessure. La demoiselle arrache ce tronçon et l'emporte avec elle. Balin jure qu'il vengera son compagnon. Il rencontre alors un autre chevalier qui lui apprend que le mort ne pourra être vengé que par le tronçon d'arme que porte la demoiselle. En traversant un cimetière, le second chevalier est tué à son tour. A ce moment, Merlin apparaît, sous un déguisement, et avertit Balin que son adversaire est un certain Garlan, frère du roi Pellehan. Mais il recommande instamment à Balin de renoncer à son projet de vengeance.

Cependant Balin se garde bien de suivre les conseils de Merlin. En compagnie de la demoiselle, il arrive à un château où toute jeune fille doit donner son sang pour guérir une dame malade. Balin est séparé de la demoiselle et enfermé dans un cachot. Il parvient à s'enfuir, retrouve la jeune fille et arrive à un autre château où il est fort bien reçu. Il apprend que le fils de seigneur a été blessé par enchantement, et que c'est encore Garlan qui est l'auteur de cette blessure. Balin se fait conduire au château de Pellehan. Il participe à un repas servi par Garlan, et il tue celui-ci avec le tronçon de javelot. Pellehan se lance à la poursuite du meurtrier de son frère. Balin entre dans une chambre magnifique : sur une table, se trouve une lance, pointe en bas, qui semble tenir par miracle dans un bassin d'or. Il saisit la lance et frappe Pellehan. Le château s'effondre. Une voix annonce que la Lance a été touchée par des mains indignes et que « les aventures vont commencer ». Merlin apparaît alors dans la chambre, dégage Balin et lui explique que son hôte et la jeune fille sont ensevelis sous les décombres. Il ajoute que, désormais le royaume où ils se trouvent s'appellera « la Terre Gaste ». Et Balin meurt à son tour sans que Merlin puisse faire quelque chose pour le sauver.

Merlin retourne à la Cour du roi Arthur. Arrive une belle jeune fille, à la tête d'une troupe de chasseurs. C'est la fille d'un roi et elle se nomme Nivieme ou Viviane. Elle est fort bien reçue par le roi, mais Merlin en tombe éperdument amoureux. Il ne la quitte plus. Elle a peur de lui parce que c'est un fils du diable, mais elle profite de la situation pour se faire apprendre les « tours » que connaît Merlin. Elle se montre très bonne élève, mais se refuse toujours à Merlin, sachant bien « qu'il n'en veut qu'à son pucelage ». Un jour, elle décide de revenir chez elle, en Petite Bretagne. Merlin décide de l'accompagner, et Viviane ne sait plus comment s'en débarrasser.

En Petite Bretagne, ils passent dans un pays nommé « En Val », où se trouve le Lac de Diane. Merlin raconte à Viviane la tragique histoire de Diane et de Faunus. Pour répondre au souhait de Viviane, Merlin fait construire un magnifique château qu'il rend invisi-

ble pour tous ceux qui passent au-dehors. Puis ils vont dans le pays du roi Ban de Bénoic. Merlin prédit le destin magnifique du jeune fils de Ban et de la reine Hélène, le futur Lancelot, et Viviane ne se lasse pas de cajoler le bel enfant, ils traversent ensuite la Forêt Périlleuse. Merlin montre à Viviane une grotte magnifique où se trouve le tombeau de deux amants qui vécurent leur amour totalement reclus en cet endroit. A la demande de Viviane, il soulève la pierre tombale, par sa magie, car la dalle ne peut être soulevée par la force humaine. Viviane déclare qu'elle veut dormir avec Merlin dans cette chambre souterraine. Mais quand Merlin est endormi, elle l'ensorcelle de telle sorte qu'il n'a plus de réactions. Elle appelle ses gens et se demande comment faire disparaître le vieil enchanteur. Quelqu'un se propose de le tuer. Elle refuse. Elle fait descendre Merlin dans le tombeau, et comme elle connaît tous les charmes de l'enchanteur, elle referme la dalle de telle sorte que personne ne puisse la soulever à nouveau. Et elle quitte la grotte. Quatre jours plus tard, le roi Baudemagu entre dans la grotte, et comme il entend Merlin se plaindre, il veut soulever la dalle. Alors Merlin lui raconte ce qui est arrivé et lui dit que ses efforts sont inutiles : « Ni toi, ni moi, ni personne ne pouvons soulever cette dalle. Il n'y a que celle qui m'a enfermé ici qui pourrait le faire. » C'est la dernière fois que Merlin s'adresse à un être humain, et le *brait* (cri) de Merlin est entendu à travers tout le royaume et suscite de nombreux prodiges.

Mais c'est dans le texte qu'on connaît actuellement sous le titre de *Didot-Perceval* que Merlin joue un rôle important et original par rapport aux récits précédents. Là, nous sommes en pleine Quête du Saint Graal, et l'Enchanteur n'est nullement prisonnier de Viviane. Il semble que le *Didot-Perceval* soit une adaptation en prose du *Perceval* perdu de Robert de Boron, adaptation peut-être d'ailleurs faite par lui, mais augmentée et interpolée par d'autres auteurs. De toute façon, il s'agit d'une tradition différente de celle utilisée par Chrétien, et de celle de l'auteur inconnu de la *Quête du Saint Graal*.

Le Didot-Perceval.

Avant sa mort, Alain, le père de Perceval, est averti par le Saint-Esprit que son fils deviendra le Roi du Graal. Il conseille à Perceval d'aller à la cour du roi Arthur. C'est ce que fait le jeune homme. Il est armé chevalier par Arthur et participe au renouvellement de la Table Ronde que l'on célèbre sur les conseils de Merlin. Perceval veut essayer de s'asseoir sur le Siège Périlleux. Alors la pierre se fend sous lui, un cri sort de terre et la nuit tombe sur le pays. Une voix s'élève, reproche au roi Arthur d'avoir toléré ce sacrilège. Car maintenant, le roi Bron, c'est-à-dire le Roi-Pêcheur, grand-père de Perceval, vient de tomber en langueur. Le roi Bron ne sera guéri, et la pierre ne sera ressoudée que lorsqu'un des chevaliers assis à cette table aura réussi à parvenir au château du Roi-Pêcheur et posera des questions concernant le Saint Graal. Évidemment, tous les chevaliers partent à la Quête.

Perceval a de nombreuses aventures et rencontre sa sœur qui lui apprend que sa mère est morte. Il rencontre Merlin, sous l'apparence d'un bûcheron, et celui-ci lui rappelle qu'il ne doit pas hésiter à poser des questions au sujet du Graal. Mais lorsque Perceval est enfin dans le château du Roi-Pêcheur, et qu'il assiste au célèbre cortège tant de fois décrit depuis Chrétien de Troyes, il n'ose pas prendre la parole. Quand il se réveille, le lendemain matin, le château est complètement vide. Perceval erre pendant sept ans à travers les forêts. Un jour, grâce à Merlin, toujours sous l'apparence d'un bûcheron, il retrouve le chemin du château du Roi-Pêcheur. Cette fois, il pose les questions attendues et le roi est guéri. Le roi meurt trois jours plus tard après avoir confié la royauté du Graal à Perceval. Au même instant, alors que tous les chevaliers de la Quête sont réunis autour de la Table Ronde, un bruit terrible se fait entendre, et la pierre du Siège Périlleux se ressoude. Merlin, en compagnie de son maître Blaise, se rend au château du Graal. C'est la fin des enchantements, mais

non des ennuis d'Arthur, qui doit aller en expédition sur le continent. Pendant son absence, son neveu Mordret prend le pouvoir. Arthur lutte contre son neveu et le poursuit jusqu'en Irlande. Arthur tue Mordret, mais il est lui-même blessé. Il est emmené dans l'île d'Avalon par sa sœur Morgane afin de s'y guérir et de revenir un jour réunifier la Bretagne. Perceval, toujours roi du Graal, pleure ses amis disparus et passe sa vie à prier pour eux. Quant à Merlin, il se fait construire une habitation dans la forêt, près du château du Graal, en compagnie de Blaise qui écrit les aventures de la Table Ronde et du Graal, et qui est censé être l'auteur du récit. C'est là que Merlin prophétisera tout ce que Dieu lui demandera de révéler.

La boucle semble être bouclée et le *Didot-Perceval* est bien une sorte de point final, non seulement aux aventures des chevaliers de la Table Ronde, mais encore à celles de Merlin. Cependant, autour de ce thème littéraire, les écrivains du Moyen Âge ont brodé, et ils ont souvent intercalé dans leurs récits des épisodes découverts par eux dans une tradition orale ou écrite que nous ne connaissons pas. Ainsi au XVe siècle, vers les années 1470, un chevalier du nom de Sir Thomas Malory, qui n'était pas écrivain, mais qui s'était distingué pendant la Guerre des Deux Roses, entreprit de traduire — ou plutôt d'adapter — en langue anglaise le vaste *Lancelot en Prose*. L'ouvrage fut imprimé en 1485 sous le titre *Le Morte d'arthur*.

En fait, ce n'était ni une traduction ni une adaptation, mais une compilation. Car Malory n'utilise pas seulement le *Lancelot*. Probablement très bien renseigné et très au courant de la légende arthurienne, il puise un peu partout où il peut trouver des détails intéressants et des anecdotes qui ne se trouvent pas dans sa source principale. C'est ainsi qu'il incorpore délibérément Tristan parmi les chevaliers arthuriens, alors que la légende de Tristan, en dépit de quelques épisodes postérieurs, est totalement étrangère au cycle de la Table Ronde. Il est vrai que Chrétien de Troyes avait agi de même en y intégrant

Lancelot du Lac et Geoffroy de Monmouth en y faisant entrer Merlin. Et puis, Malory connaît la tradition de Robert de Boron qu'il utilise abondamment pour préciser certains points obscurs, notamment à propos de l'épée magique d'Arthur. Enfin, grâce à des sources insulaires, il donne une conclusion inattendue à l'histoire de Merlin. Cette œuvre, dense et touffue, riche en épisodes variés et en rebondissements extraordinaires, où s'entremêlent les personnages les plus divers, est un élément important de notre connaissance de la légende arthurienne et de celle de Merlin. Constamment rééditée en Angleterre, où elle est un classique, elle forme la base essentielle qu'ont eue à leur disposition les Anglo-Saxons pour connaître les aventures du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde.

Le Morte d'Arthur.

L'histoire commence au moment où Uther Pendragon tombe amoureux de la belle Ygraine (Ygerne), femme du duc de Cornouailles. Merlin promet d'aider Uther à condition que celui-ci lui octroie un don. Quand le roi a juré, Merlin lui dit : « Tu engendreras un fils cette nuit, quand tu seras couché avec Ygraine. Cet enfant devra m'être confié, dès sa naissance pour que je m'en occupe. » Tout se passe comme dans les autres versions. L'enfant Arthur est remis à Merlin qui le confie à un certain Ector (Antor), lequel a déjà un fils du nom de Kai. Deux ans plus tard, Uther tombe gravement malade. Les ennemis en profitent pour attaquer. Merlin fait porter le roi dans une litière sur le lieu du combat. Les Bretons sont vainqueurs, mais Uther est de plus en plus malade. Alors Merlin fait venir les nobles autour d'Uther et dit à celui-ci que son fils sera roi dans quatre jours.

Uther Pendragon meurt. De nombreux barons veulent être rois. Merlin demande à l'archevêque de Canterbury de réunir tous les barons dans la grande église de Londres, le jour de Noël. Lorsque les barons sortent de l'église, ils aperçoivent la fameuse épée. Et

tout se passe comme dans les autres versions, à cette différence que personne ne sait qu'Arthur est le fils d'Uther. Arthur finit par avoir raison des récalcitrants et lutte, en compagnie des rois Bors et Ban contre divers ennemis. Grâce à Merlin, la guerre s'achève en victoire pour les Bretons.

« Alors Merlin laissa Arthur et les deux rois, et il s'en alla trouver son maître Bleise qui habitait dans le Northumberland. Ainsi il partit et rejoignit son maître qui fut tout heureux de le voir. Merlin lui raconta comment Arthur et les deux rois avaient agi pendant la grande bataille, et comment celle-ci s'était terminée. Il dit le nom de chaque chevalier digne d'éloges. C'est ainsi que Bleise écrivit le récit de la bataille, mot pour mot, selon ce que lui disait Merlin. Après quoi, il partit... » Le roi Arthur est au château de Bedegraine, dans la forêt de Sherwood. Merlin vient le trouver, mais déguisé : « Il était vêtu de peaux de moutons noirs, avec une grande paire de chaussures, un arc, des flèches, une perruque rousse, et il portait des oies sauvages dans sa main. C'était le matin de la Chandeleur. »

Merlin réclame un don au roi. Le roi accepte. Alors Merlin dit : « Tu ferais mieux de me donner un don qui n'est pas dans ta main plutôt que de perdre de grandes richesses. Car, sache-le bien, là où a eu lieu la grande bataille, un grand trésor est caché dans la terre. » Arthur s'étonne de ce que lui raconte le rustre. Mais ses chevaliers reconnaissent Merlin et tout le monde éclate de rire. Un jour, le roi, qui est seul, n'est pas reconnu par le chevalier Pellinor. Celui-ci s'empare de son cheval. Voici Arthur bien embarrassé, Merlin le rejoint alors sous l'aspect d'un vieillard et lui apprend qu'il est le fils du roi Uther Pendragon, ce qu'Arthur ne savait pas. Bien entendu, le roi ne veut pas le croire. Merlin s'en va et revient bientôt sous l'aspect d'un jeune garçon. Il lui raconte la même chose. A la fin, il se fait reconnaître, et Arthur commence à le croire. Mais comme Merlin lui a annoncé qu'il périrait dans une bataille, cela le chagrine. Merlin lui répond : « Ce n'est pas extraordinaire, car c'est la volonté de Dieu que ton corps soit châtié pour tes mauvaises actions. Mais moi, je suis en droit d'être chagriné, car je dois mourir d'une

mort honteuse, tandis que toi, tu auras une mort glorieuse. »

Un peu plus tard, Merlin sauve Arthur qui se bat avec Pellinor en jetant un charme sur ce dernier. Pellinor s'endort. Et tous deux s'en vont. Alors se place un épisode essentiel, qui ne se trouve que dans la version de Malory.

« Arthur dit : — Mais, je n'ai pas d'épée... — Aucune importance, dit Merlin, il y a ici une épée qui sera la tienne. Ils arrivèrent à un lac dont l'eau était belle et large. Au milieu de ce lac, Arthur aperçut un bras vêtu d'une étoffe de soie très fine et très blanche. La main qui sortait de la manche tenait une belle épée. — Là, dit Merlin, voici l'épée dont je te parlais. Ils virent alors une demoiselle qui allait sur le lac. — Quelle est cette demoiselle ? demanda Arthur. — C'est la Dame du Lac, dit Merlin, dans ce lac est un rocher, et dans ce rocher, il y a un endroit comme il n'y en a pas d'autre sur la terre, ni de plus riche ; mais cette demoiselle viendra vers toi, parle-lui bellement de sorte qu'elle te donne l'épée. La demoiselle alla vers Arthur et le salua. Il répondit à son salut. — Demoiselle, dit Arthur, quelle est donc cette épée qu'un bras tient hors de l'eau ? je voudrais bien qu'elle fût mienne, car je n'en ai pas. — Sire roi Arthur, dit la demoiselle, cette épée est à moi, et si tu m'accordes un don quand je le voudrai, elle est à toi. — Par ma foi, dit Arthur, je t'accorderai le don que tu me demanderas. — Bien, dit la demoiselle, prends cette barque et rame toi-même jusqu'à l'épée, prends-la, ainsi que le fourreau, et je te demanderai un don quand je le jugerai bon. Arthur et Merlin attachèrent leurs chevaux à un arbre et s'en allèrent dans le bateau. Ils arrivèrent près de l'épée que la main tenait. Arthur la saisit par la poignée et la retira. Alors la main et le bras disparurent sous les eaux. »

Un peu plus tard, Merlin demande à Arthur : « Qu'est-ce que tu aimes le mieux, l'épée, ou le fourreau ? — J'aime mieux l'épée, dit Arthur. — Alors, tu n'es pas un sage, dit Merlin, car le fourreau vaut bien dix épées : tant que tu le porteras sur toi, ce fourreau, tu ne perdras jamais de sang si par malheur tu es blessé. »

Un jour qu'Arthur est dans son château, une demoi-

selle vient le trouver. Elle porte une épée ceinte comme si elle était un homme. Elle réclame un chevalier brave et sans vilenie qui puisse retirer l'épée du fourreau. Arthur essaie, mais ne réussit pas l'épreuve. D'autres barons essaient eux aussi, mais ils n'ont guère plus de chance. Alors, un chevalier pauvre, du nom de Balin, parvient à retirer l'épée du fourreau. Comme il prétend garder l'épée, la demoiselle lui dit qu'il a tort, car il tuera avec cette épée le meilleur de ses amis, et l'épée elle-même sera la cause de sa propre destruction. Quelques jours plus tard, la Dame du Lac arrive et demande à Arthur le don qu'il lui a promis : « La tête de Balin, ou la tête de la jeune fille qui a apporté l'épée. » Arthur refuse. Balin, mis au courant de ce qui se passe, coupe la tête de la Dame du Lac. Arthur, furieux le chasse. Il s'enfuit, mais pourchassé par le chevalier Lanceor, il le tue. Il rencontre son frère Balan, et tous deux vont à la cour du roi Mark. Là, Merlin les rejoint sous un déguisement et prophétise que les deux meilleurs chevaliers du monde seront Lancelot et Tristan. Il déclare aussi à Balin qu'il blessera le plus authentique des chevaliers et le plus respectable des hommes, et que, par ce coup douloureux, trois royaumes seront dans une grande pauvreté, misère et détresse pendant douze ans. Effectivement, Balin tue Garlon, frère de Pellam le Roi-Pêcheur. Celui-ci le poursuit à l'intérieur du château. Balin se saisit de la lance merveilleuse et blesse Pellam. Le château s'effondre. Balin est enseveli sous les décombres. Merlin le délivre. Alors Balin erre de nouveau, et ayant rencontré son frère sans le reconnaître, tous deux s'entre-tuent. Merlin les ensevelit tous les deux dans une même tombe et met à l'abri la précieuse épée de Balin. Cependant Merlin est tombé follement amoureux de Nimue, l'une des Dames du Lac. « Merlin ne lui laissait aucun repos : il voulait toujours être auprès d'elle. Elle fit d'abord bonne figure à Merlin, jusqu'à ce qu'elle eût appris de lui toutes sortes de choses qu'elle désirait savoir. Et Merlin en était épris si sottement qu'il ne pouvait pas se passer de la voir. Et, un jour, Merlin prend congé du roi et de la reine, disant qu'il les quittait pour toujours. » Comme la demoiselle du Lac était partie, il la suivit partout où elle allait. En

d'autres temps, il aurait obtenu ses faveurs par ses subtils sortilèges, mais elle lui avait fait jurer qu'il n'accomplirait aucun enchantement sur elle. Il avait juré. Ainsi, elle et Merlin allèrent par la mer jusqu'au royaume de Benwick, là où le roi Ban régnait et menait grande guerre contre le roi Claudas.

Merlin parle longuement au roi Ban et à la reine Élaine. Il peut apercevoir l'enfant qui sera plus tard Lancelot du Lac, et il prophétise les prouesses de celui qui sera le meilleur chevalier du monde. « Puis bientôt, la Dame et Merlin partirent. Tout le long du chemin, Merlin lui montra des merveilles. Ils arrivèrent en Cornouailles. Et toujours, Merlin couchait près de la Dame pour obtenir son pucelage, mais il n'y arrivait point. Et la Dame supportait cela de moins en moins. Elle aurait bien voulu se débarrasser de lui, car elle le craignait du fait qu'il était fils du diable...

« Or, une fois, il arriva que Merlin lui montra un rocher qui était une grande merveille. En effet, on pouvait, par enchantement, se glisser sous la grosse pierre. Alors, Nimue, par des paroles subtiles, engagea Merlin à aller sous la pierre pour lui montrer la merveille. Il le fit, mais elle, elle fit si bien qu'il ne revint jamais dehors malgré tous ses sortilèges. Ensuite, elle partit, et elle abandonna Merlin. »

Voici une fin bien tragique et bien « honteuse » pour Merlin, le sage enchanteur victime de son amour insensé pour une femme qui le craint et le méprise après avoir obtenu de lui ses secrets. Il y a quand même une nette différence entre cette Nimue, égoïste et intéressée, et la Viviane des romans français, égoïste peut-être, curieuse de connaître sans doute, mais qui se rachète par son amour exclusif qui l'entraîne à enfermer Merlin pour se le réserver. Si Nimue est une femme froide, Viviane est une amoureuse. Thomas Malory est le seul à rapporter cette conclusion des amours de Merlin et de la Dame du Lac. D'où provient cette version ? Est-ce une invention de Malory ? Est-ce une des versions de la légende qui circulait à l'époque en Grande-Bretagne ? On ne le saura

jamais. Ce qu'il faut remarquer, tout de même, c'est l'esprit nettement antiféministe qui anime l'œuvre de Malory. Nous ne sommes certes plus à l'époque courtoise où la Dame représentait à la fois la Souveraineté et la Perfection matérielle, spirituelle et morale. On a l'impression, en lisant *le Morte d'Arthur* que toutes les femmes, surtout les fées, sont d'abominables garces : en effet, Nimue n'est pas la seule à se conduire de la sorte. Morgane, la sœur d'Arthur, et qui est donnée comme l'épouse d'Uryen et la mère d'Yvain (le Chevalier au Lion de Chrétien de Troyes), tente plusieurs fois de tuer son frère afin de s'emparer du pouvoir. Elle a un amant du nom d'Accolon, et pour lui, elle tente également de tuer son mari. Et Arthur doit se débattre au milieu des pires difficultés à cause d'une fausse Guénièvre qui cherche à diminuer sa puissance. Les Femmes, qui dans les premiers romans arthuriens, étaient, d'après le modèle celtique, des initiatrices, sont devenues des castratrices. C'est un signe des temps.

Pourtant, Merlin continue de hanter les imaginations, surtout en Grande-Bretagne. Il est récupéré à la fois par les Anglais (ils en font un prophète anglais) et par les Gallois qui le considèrent comme le symbole de leur résistance au pouvoir anglo-saxon. Et les prophéties qui lui sont attribuées sont étudiées et abondamment commentées. C'est dans cet esprit qu'un certain Elis Gruffud, qu'on sait avoir été un des participants du Camp du Drap d'Or à Calais, en 1520, a écrit un curieux texte en gallois, Merlin le Sauvage *(Myrddin Wyllt)*, où il remet en scène le prophète de la *Vita Merlini* en compagnie de sa sœur Gwendydd[17]. Ce texte, peu connu, mérite d'être étudié, car il donne l'état d'esprit dans lequel les intellectuels gallois du XVIe siècle considéraient les héros de leur légende nationale.

Merlin le Sauvage.

Dans le pays de Nanconwy, un homme du nom de Morvryn a deux enfants, une fille, Gwendydd, et un

garçon Myrddin. Ce dernier est instable d'esprit : il a des périodes de folie complète et des périodes où la raison lui revient. Quand il est raisonnable, il déclame des prophéties, mais seulement en présence de sa sœur Gwendydd. Il ne vit pas dans une maison, mais il hante les bois et loge dans des grottes ou des huttes de feuillage qu'il construit lui-même. C'est Gwendydd qui vient le ravitailler en nourriture et en boisson. Un jour, Gwendydd, qui vient d'avoir plusieurs songes, veut se les faire expliquer par Myrddin. Elle commence par placer de la nourriture et de la boisson près de la hutte où se trouve Myrddin. Celui-ci mange et boit et fait des commentaires sur les aliments qu'il vient d'absorber. De plus, il se livre à une violente diatribe contre le vin et l'hydromel qui sont nuisibles et qui privent le sage de sa raison. Il n'y a guère que le lait et l'eau qui trouvent grâce aux yeux de Myrddin, et on a l'impression d'entendre un discours au cours d'une réunion de ligue anti-alcoolique. Alors Gwendydd lui demande d'interpréter ses rêves. Comme ce sont tous des symboles des malheurs de la Bretagne envahie par les Saxons, nous retrouvons ici tous les thèmes favoris des Prophéties traitées par Geoffroy. L'un des songes est d'ailleurs caractéristique : il s'agit d'un champ contenant des tas de cailloux. Des gens prennent des pierres sur les petits tas pour les placer sur les gros tas. Myrddin interprète le songe comme la constatation que les pauvres et les petits roturiers (les petits tas) sont dépouillés au profit des nobles et des bourgeois (les gros tas). Dans un autre songe, des hommes, avec des haches, coupent un magnifique bosquet d'aulnes. Mais des aulnes coupés naissent des ifs. Myrddin interprète les bûcherons comme étant les envahisseurs, le bosquet d'aulnes l'île de Bretagne, les ifs la nouvelle génération qui redonnera sa puissance au pays. Et finalement, ces prophéties sont des chants d'espoir pour une Bretagne nouvelle et libre.

Au Pays de Galles, la récupération du thème de Merlin ne pouvait être que politique. En France, cette récupération se fait dans un état d'esprit très différent. Il ne faut

pas oublier que le XVIe siècle n'a jamais renié les vieilles traditions du terroir. Rabelais en est un exemple frappant, lui qui a émaillé son œuvre de multiples anecdotes ou réflexions empruntées à tout ce qu'il avait entendu raconter dans ses voyages à travers la France, notamment en Touraine et dans le Poitou. Et l'on sait que Gargantua est un personnage folklorique, l'image d'un ancien dieu-géant celtique, de même que Pantagruel est un diable traditionnel du théâtre populaire médiéval. L'écrivain n'a fait que reprendre des personnages et des thèmes fort anciens pour les remettre au goût du jour et exprimer ses propres idées sur le monde et la vie.

Précisément, ce qui a décidé Rabelais à écrire son *Pantagruel,* c'est l'édition, en 1532, d'un ouvrage anonyme sur le géant Gargantua. Cet ouvrage présente la plus ancienne version littéraire de la légende, et curieusement, elle est étroitement rattachée au thème de Merlin. Car de même que dans certains romans arthuriens du XIIe et du XIIIe siècle, Merlin participe à la Quête du Graal, du moins d'une certaine manière, il participe dans cette petite épopée à la fois aux aventures de Gargantua, dont il est en fait le véritable créateur, et aux aventures du roi Arthur.

Le vrai Gargantua[18].

« Au temps du roi Arthur, il était un grand philosophe nommé Merlin, lequel était expert en l'art de nigromancie plus que nul homme du monde, lequel ne cessa jamais de secourir l'état de noblesse, dont il mérita par ses faits d'être appelé prince des nigromanciens. Ledit Merlin fit de grandes merveilles, lesquelles sont fortes à croire à ceux qui ne les ont vues. Merlin était du grand conseil du roi Arthur, et toutes les demandes qu'il faisait en la cour dudit roi lui étaient octroyées, fût-ce pour lui ou pour les autres. Il garantit le roi et plusieurs de ses barons et gentilshommes de grands périls et dangers... » Or, un jour, Merlin dit au roi : « Très cher et magnanime prince, veuillez savoir que vous aurez beaucoup d'affaires contre vos ennemis. C'est à quoi,

s'il vous plaît, je veux remédier, puisque je suis à votre service et toujours n'y pourrai être parce que je serai trompé et détenu par femmes. Mais soyez certain que tant que je serai de libre volonté, je vous garderai de la main de vos ennemis. »

Alors, Merlin qui « savait toutes choses, c'est à savoir le temps passé par ses arts, et le temps à venir par le vouloir de Dieu », prend congé du roi. Il s'en va sur une haute montagne. « Il porta une ampoule du sang de Lancelot, qu'il avait recueilli de ses plaies après qu'il eut tournoyé contre un chevalier ; en outre porta la rognure des ongles de la belle Guénièvre, épouse du roi Arthur. » Merlin fait fabriquer une enclume d'acier grosse comme une tour, et trois énormes marteaux. Puis « il fit apporter les ossements d'une baleine mâle, et les arrosa du sang de ladite ampoule et les mit sur l'enclume. Et rapidement furent réduits lesdits ossements et mis en poudre. Et alors, par la chaleur du soleil, de l'enclume et des marteaux, fut engendré le père de Gargantua. Après, Merlin fit apporter les os d'une baleine femelle et mêla les susdits aux ongles de la reine ». Ainsi est formée la mère de Gargantua. Enfin, Merlin forme une énorme jument à partir d'une carcasse qu'il a trouvée sur la montagne.

Merlin éveille les deux géants et les envoie chercher la jument. Grandgousier et Gargamelle [19] obéissent, mais comme ils sont nus, ils se sentent saisis de désir et s'accouplent. Quand ils reviennent, Merlin leur dit : « Vous avez engendré un fils qui fera grands faits d'armes et donnera secours au roi Arthur contre ses ennemis. » Il déclare alors qu'il va les quitter et leur recommande d'amener leur fils, quand il aura sept ans, à la cour du roi Arthur, en Grande-Bretagne. C'est ainsi que Gargamelle accouche d'un fils, et Grandgousier le nomme Gargantua, « lequel est un verbe grec, qui vaut autant à dire que *tu as un beau fils* ».

Quand Gargantua a sept ans, ses parents l'emmènent donc vers la Grande-Bretagne. Ils passent par la Beauce, où la jument abat tous les arbres de la forêt qui s'y trouvait, et par le Mont Saint-Michel. En fait, Grandgousier et Gargamelle avaient apporté chacun un gros rocher : c'est l'origine du Mont et de Tombelaine. Mais

Grandgousier et Gargamelle meurent des suites d'une purgation. Gargantua ne sait que faire. Merlin survient, enterre les parents et demande à Gargantua d'aller chercher la jument. Mais, en voyant la mer, la bête prend peur et s'enfuit. Alors Merlin fait venir un nuage qui les emporte tous deux en Grande-Bretagne. Il annonce au roi Arthur qu'il lui amène un personnage assez puissant pour « mettre à mort tous les ennemis s'ils sont ensemble en une armée ». Arthur et ses compagnons vont au-devant de Gargantua que Merlin a laissé sur le rivage. Arthur demande à Gargantua s'il veut bien combattre pour lui. Gargantua accepte et demande qu'on lui fabrique une massue de fer de soixante pieds de long. La masse est fabriquée selon les instructions de Merlin. Puis tout le monde se dirige vers le camp des ennemis, les Gos et les Magos, qui combattent en lançant des pierres de taille. Gargantua les abat tous. Après des fêtes et des réjouissances, Arthur charge Gargantua de diriger une armée contre les Hollandais. Merlin le fait partir avec deux mille hommes dans un nuage magique. La bataille est terrible, mais bien entendu Gargantua est vainqueur. Il fait retourner son armée vers le rivage où l'attend Merlin qui, par les mêmes procédés, fait retourner tout le monde en Grande-Bretagne.

Ainsi donc, par la fantaisie d'un auteur du XVIe siècle, le thème de Merlin est rattaché au thème de Gargantua. Ce n'est au fond qu'un retour aux sources puisque Merlin et Gargantua appartiennent tous deux à la mythologie celtique. Mais ensuite, l'enchanteur-prophète va s'endormir d'un long sommeil. C'est à croire que Viviane l'a définitivement enfermé dans la forêt de Brocéliande. Car les temps ne sont plus à la magie celtique. Si, au XIXe siècle, on ressort comme une sorte de fantôme poussiéreux le visage de Merlin dans des études historiques ou littéraires, ce n'est que pour mieux l'ensevelir dans sa tombe de verdure. Il est devenu vraiment l'*Enchanteur pourrissant* d'Apollinaire.

Même la tradition orale populaire va perdre sa trace, et

son nom. Hersart de la Villemarqué, dans son *Barzaz-Breiz*, aura beau présenter des fragments poétiques concernant Merlin et qu'il prétend avoir entendu chanter par des paysans, on s'apercevra bien vite que c'est un faux. Et si le nom de Merlin est prononcé parfois dans un conte populaire, c'est tout à fait par hasard, parce que le nom de Merlin veut encore dire quelque chose. Les habitants de Brocéliande, c'est-à-dire de la Forêt de Paimpont, en Bretagne, ne connaissent Merlin que par ce qu'en racontent les touristes, et si on montre son tombeau, au milieu de cette forêt, c'est parce qu'un jour, un érudit l'a décidé de sa propre autorité. Mais c'est bien là le charme de Merlin : faire oublier qu'il existe alors qu'il est présent en chacun de nous.

LES SOURCES

La genèse de toute figure légendaire est nécessairement complexe, tant les éléments les plus divers peuvent interférer sur un schéma primitif. Mais curieusement, ce schéma primitif subsiste en dépit de toutes les transformations, de tous les camouflages et de tous les apports hétérogènes, à tel point qu'il est toujours reconnaissable pour peu qu'on prenne la peine de soumettre un récit à l'analyse la plus rigoureuse. Et ce schéma primitif est généralement d'essence historique. Il n'est pas inutile de rappeler que la Guerre de Troie, présentée comme une conséquence du rapt d'Hélène par Pâris, recouvre en réalité une rivalité économique entre les Grecs d'Europe (les Achéens) et les Grecs d'Asie (les Troyens) : quant à Hélène, si elle est le symbole de la beauté, de l'amour et même de la sensualité, elle est bien davantage celui de la prospérité économique, apanage des Achéens, surpassée par les Troyens et reconquise ensuite de haute lutte par les Achéens. Dans le domaine celtique, il en est de même : l'histoire légendaire de Taliesin, jeté dans un sac de peau à sa naissance et recueilli par Elffin, fils du roi Gwyddno, selon un scénario hérité de l'histoire de Moïse, recouvre une réalité tangible : Taliesin, tout enfant, avait été capturé par des pirates irlandais, et s'étant échappé sur une frêle embarcation, il avait été effectivement recueilli par le fils d'un roi.

Dans ces conditions, et sans préjuger des significations psychologiques ou métaphysiques qui peuvent en être tirées, toutes les légendes recouvrent une réalité histori-

que. On a retrouvé en Cornouailles, non loin de la forteresse de Tintagel, le pilier funéraire d'un certain Tristan, dit ici « fils de Cunoworus », lequel Cunoworus (Konomor) n'est autre que le surnom du roi Mark. On sait qu'Arthur a réellement existé, mais qu'il n'était pas roi : ce n'était qu'un simple *dux bellorum* (chef de guerres) au service des rois bretons qu'il protégeait, avec sa troupe de cavaliers, contre les envahisseurs saxons[1]. Alors, pourquoi Merlin ne serait-il pas lui aussi un personnage historique ?

Merlin devant l'histoire

La seule référence historique qu'on ait à propos de Merlin est liée à une bataille répertoriée chez les Historiens et les Annalistes, celle d'Arderyd (aujourd'hui Arthuret), près du Golfe de Solway, à une dizaine de *miles* au nord de Carlisle, c'est-à-dire à la frontière de l'Écosse et de l'Angleterre, en l'année 573 disent les uns, en 533 disent les autres, de toute façon au VIe siècle. Cela demeure très vague. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la vie de Merlin semble s'être déroulée en grande partie autour de la frontière actuelle de l'Angleterre et de l'Écosse, dans la région où, à l'époque, vivaient ceux que les Gallois appellent *Gwyr y Gogled*, les « Hommes du Nord » (mot à mot « Hommes de la Gauche », les Celtes regardant toujours vers l'est et faisant l'orientation sur cette base) et que nous préférons nommer les Bretons du Nord, ou les Bretons du royaume de Strathclyde.

D'ailleurs toute la littérature poétique ancienne retrouvée dans les manuscrits gallois a trait à cette région, que ce soient les poèmes attribués à Merlin, ceux attribués à Taliesin (du moins les plus anciens, ceux que l'on croit authentiques), ceux attribués à Llywarch-Hen, et ceux qui sont sûrement d'Aneurin. C'est l'importance que devaient avoir ces Bretons du Nord. Ils étaient les descendants de ces tribus bretonnes que le pouvoir central romain avait installées près des frontières avec les Pictes afin de protéger le territoire contre les invasions de ces redoutables montagnards dont nous savons d'ailleurs peu de chose. A la dislocation de l'Empire romain, ces

Bretons du Nord représentaient une force considérable. Demeurés plus proches de leur civilisation celtique originelle, ils contribuèrent grandement à la receltisation de la Bretagne romaine. Et surtout, grâce à leurs traditions guerrières, ils résistèrent très longtemps, non seulement aux assauts des Saxons, nouveaux conquérants de l'île, mais encore aux raids incessants des Pictes et des Scots, c'est-à-dire des Gaëls venus d'Irlande pour s'établir en Écosse, à laquelle ils donnèrent d'ailleurs leur nom générique *(Scots)*, leur langue (le gaélique) et leur religion (le christianisme). En cette seconde moitié du VIe siècle, les régions situées entre le Pays de Galles et les montagnes d'Écosse étaient partagées entre différents peuples. Tout au nord se trouvaient les Pictes, royaume très puissant semble-t-il, mais dont nous ne connaissons pas les affaires intérieures. Le nom des Pictes recouvre sans aucun doute des populations d'origines diverses parmi lesquelles on peut distinguer, d'après le témoignage du prêtre saxon Bède, auteur d'une *Histoire ecclésiastique*, les Pictes du Nord et ceux du Sud. La celticité des Pictes du Nord est assez douteuse. Étaient-ce des Scandinaves ? ce n'est pas impossible. Mais le nom indigène des Pictes (car le mot *Picte* est une forme latinisée) est intéressant : *Cruthni*, et il est celtique, appartenant à la branche gaélique. Ce nom de *Cruthni* paraît avoir donné naissance à *Britanni* en passant par *Pretani*. Ainsi le nom de la Bretagne serait d'origine picte, ce qui est très vraisemblable quand on pense que *Bretagne* se dit *Prydein* en gallois[1]. Les Pictes ont vécu longtemps en dehors des mutations qui se produisaient dans l'île de Bretagne. Ils n'ont jamais fait partie de l'Empire romain et sont demeurés païens très longtemps. Seuls, les Pictes du sud avaient été touchés, au début du Ve siècle, par le christianisme prêché par saint Ninian. La christianisation de l'ensemble du pays des Pictes se fit grâce aux Irlandais et à la diffusion de l'évangile par le canal du monastère d'Iona, fondé par saint Columcill. Et finalement, les Pictes ne furent jamais soumis, ni par les Bretons, ni par les Romains, ni par les Anglo-Saxons, mais seulement par les Gaëls d'Irlande.

Précisément, ces Gaëls ont fondé sur la côte occidentale

de l'Écosse un royaume dès la fin du ve siècle, le royaume de Dal Riata, par suite d'une migration d'Irlandais sous la direction de Fergus mac Erca. Le royaume s'agrandit sous l'influence de saint Columcill après la fondation du monastère d'Iona, dans la seconde moitié du VIe siècle, et on assista à la création d'un nouveau royaume, celui d'Argyll. C'est par là que l'Écosse tout entière allait devenir gaélique. Mais elle n'en constituait pas moins un danger pour les Bretons du Nord.

Ils étaient divisés en plusieurs petits royaumes; les deux principaux étaient celui de Gododdin, sur l'emplacement des territoires de l'ancienne tribu des *Votadini* dont il gardait le nom, sur la façade orientale, et celui d'Arcluyd, aujourd'hui Strathclyde, à l'ouest, dans la région de Glasgow, avec une forteresse célèbre, *Dunbarton* (littéralement : forteresse des Bretons). Il y avait aussi plus au sud, le Rheged, autour de Carlisle et la Cumbrie, à l'ouest, qui rejoignait le Pays de Galles. Mais peu à peu, les Saxons gagnaient du terrain par le sud et ils finirent par couper les royaumes bretons du Nord du Pays de Galles, constituant avec la Mercie et la Bernicie, le royaume anglien du nord de l'Humber (Northumbrie, devenue Northumberland).

C'est donc dans cet environnement qu'eut lieu la bataille d'Arderyd. Mais ce ne fut pas une bataille contre les étrangers. Il semble au contraire que les différents royaumes bretons du nord aient été incapables de s'entendre et qu'au contraire ils se soient fait la guerre continuellement, contribuant ainsi à s'affaiblir jusqu'à devenir la proie des envahisseurs saxons. S'ils s'étaient entendus, il est probable que se serait créé là un royaume aussi durable que l'Écosse, et que la langue bretonne aurait davantage persisté dans le nord-ouest de l'Angleterre, autant qu'elle l'a fait au Pays de Galles.

Ce sont les manuscrits gallois, héritiers de la tradition des Bretons du Nord, qui nous donnent des renseignements sur la bataille d'Arderyd. Elle s'est déroulée en 573, d'après les *Annales de Cambrie*, entre un roi breton, Gwenddoleu, et une coalition d'autres rois dont ses cousins Gwrgi et Peredur. Gwenddoleu fut tué au cours

de cette bataille, et Merlin qui assistait au combat, et y ayant obtenu un *torque* d'or en signe de sa vaillance, vit le ciel tomber sur lui, devint fou et s'enfuit dans une forêt. D'après le contexte, Merlin semble l'ami de Gwenddoleu, mais on ne sait pas aux côtés de qui il combattait. D'autre part, sa légende, d'après la *Vita Merlini*, en fait le beau-frère du roi Rydderch de Strathclyde, qui est contemporain, mais qui ne semble pas avoir participé à la bataille d'Arderyd. Quoi qu'il en soit, Gwenddoleu est attesté comme prince des Bretons du Nord, et on le retrouve dans le nom d'une forteresse romaine, non loin d'Arthuret précisément, à Carwinley, lequel mot provient de Kaer Gwenddoleu (la forteresse de Gwenddoleu).

On a dit que la bataille d'Arderyd avait été livrée entre des Bretons chrétiens et des Bretons païens. Merlin aurait été du camp des païens. En fait, cette hypothèse ne tient que par la réputation de prophète et de magicien liée à Merlin. Mais les poèmes qui lui sont attribués n'ont pas le caractère païen qu'ils devraient avoir dans ce cas. Il est plus vraisemblable de voir dans cette bataille d'Arderyd une des multiples péripéties qui ont conduit les Bretons de l'île de Bretagne à devenir des proies faciles pour les envahisseurs étrangers à force de se diviser dans des querelles sans fin.

Un exemple est caractéristique : d'après l'*Historia Brittonum*, nous savons qu'à l'époque de Merlin, Uryen, roi de Rheged et son fils Owein (l'Yvain des romans de la Table Ronde) engagèrent une offensive contre les Angles de Bernicie, en compagnie de Rydderch Hen, roi de Strathclyde, et des chefs Gwallawc et Morcant. C'était vers les années 590. La coalition allait être victorieuse quand Morcant trahit Uryen et le tua, par jalousie, parce qu'il était, entre eux tous, le plus grand chef de guerre. Nous possédons à ce sujet de très beaux chants de mort attribués à Taliesin, et qui ont toutes les chances d'être authentiques, du moins dans leur fonds, et aussi d'autres poèmes attribués à un certain Llywarch-Hen, cousin d'Uryen, mais qui, eux, sont nettement postérieurs. A peu près à la même époque, les Bretons de Manaw Gododdin, sous la direction de Mynyddawg, roi de Kaer

Eddin (Edinburgh), entreprirent une expédition vers le sud dans le but de reconquérir les territoires occupés par les Anglo-Saxons. La bataille eut lieu à Cattraeth, probablement Catterick, et se solda par un échec sanglant, sans doute par suite de dissensions internes dans l'armée bretonne. Cette expédition forme le sujet d'un des plus anciens textes de la littérature galloise, le poème du *Gododdin,* dû au barde Aneurin, l'un des rares rescapés du massacre.

Au fond, ces communautés bretonnes du nord avaient trop la mentalité celtique d'autrefois pour pouvoir s'unir. Les sociétés celtiques sont des sociétés de type horizontal où il ne peut y avoir d'autorité suprême. Chaque groupe se gouverne en une sorte d'autarcie, ce qui constitue d'une part une preuve de liberté et d'indépendance, de refus du centralisme, mais d'autre part une faiblesse face aux autres sociétés organisées selon d'autres méthodes. Bien sûr, le royaume de Strathclyde était puissant : il disposait de toute la vallée de la Clyde, région riche et bien ouverte sur la mer. Le royaume de Gododdin, sur la façade orientale, allait du Mur d'Antonin au mur d'Hadrien et représentait également une position importante. La Cumbrie, plutôt tournée vers l'ouest, faisait le lien avec le Pays de Galles. Mais ces royaumes n'étaient en réalité que des confédérations de tribus vivant repliées sur elles-mêmes, avec leurs petits rois toujours prêts à prendre les armes pour élargir leur influence ou repousser les prétentions des autres. Ces petits rois étaient entourés de guerriers qui constituaient un *teulu* (troupe guerrière). En temps de paix, ils vivaient tous ensemble, partageant le festin du soir en écoutant de la musique et des chants retraçant les hauts faits des héros de leur tribu. En temps de guerre, ils marchaient comme un seul homme, sous la conduite du *penteulu* (le chef de la troupe guerrière). Ils en revenaient vainqueurs, ou ne revenaient pas du tout. En somme, c'était une vie d'aventures. Et à cette vie, participaient les bardes domestiques, c'est-à-dire les poètes chargés de chanter les louanges du chef, de célébrer la mémoire des héros disparus, d'encourager les guerriers au combat.

Il n'y avait donc pas d'état, seulement des rapports

inter-individuels reposant sur une sorte de serment de fidélité. Si ces tribus avaient accepté la domination romaine, si elles avaient fidèlement servi l'Empire romain, si elles avaient, pendant un certain temps, essayé l'organisation municipale à la mode romaine, elles n'avaient pas oublié le mode de vie qui était le leur avant la conquête. Et dès que l'empire s'était disloqué, elles avaient retrouvé leur passé intact. Même dans le sud de l'île, en particulier dans la vallée de la Severn, qui était la plus romanisée de toutes les régions, et qui était le centre spirituel et politique de la Bretagne, les choses s'étaient passées de cette façon.

C'est donc un étrange environnement que celui de Merlin. Il est difficile de le comprendre si l'on ne fait pas abstraction du décor particulier des romans de la Table Ronde. Ceux-ci, rédigés au XIIe et au XIIIe siècle, portent la marque d'une société courtoise et raffinée, bâtie sur le système féodal. Le roi Arthur des romans français est davantage un roi capétien (ou un roi Plantagenêt) qu'un chef de tribu bretonne. Merlin est davantage un sage et un habile illusionniste qu'un barde domestique, au service exclusif d'un homme dont il est chargé de chanter les louanges. Pourtant, la réalité est là : si l'on veut replacer Merlin dans le contexte historique qui a présidé à la naissance de sa légende, il faut réviser complètement son jugement et abandonner les images un peu trop lénifiantes auxquelles on est habitué. Merlin n'est pas un romantique. C'est au fond un Barbare, avec tout ce que cela comporte d'originalité et de puissance.

Cela dit, nous pouvons poser comme premier élément d'une recherche proprement historique sur Merlin qu'il a assisté à la bataille d'Arderyd en 533 ou en 573, qu'il y est devenu fou, et qu'il s'est enfui dans une forêt. A partir de là, toute la légende du personnage peut s'expliquer.

Si le personnage a existé, on peut cependant douter que son nom soit authentique. En effet, la *Vie de Saint Kentigern,* évangélisateur du royaume de Strathclyde, puis fondateur du monastère de Saint-Asaph au Pays de Galles, vie écrite probablement au XIe siècle par le moine Jocelyn, nous donne des détails surprenants sur un certain Lailo-

ken, lequel vivait au milieu de la forêt dans un état de folie extrême, et passait son temps à prophétiser. La coïncidence est trop nette pour qu'on puisse la rejeter. D'ailleurs la tradition des rapports de Kentigern et de Lailoken est bien assurée[2]. Il ne peut s'agir que du même personnage, d'autant plus que certains poèmes gallois font mention d'un certain Llallawc ou Llallogan surnommé Vyrdin. Cela ne prouve évidemment rien, mais on a proposé une ingénieuse explication à ce changement de nom[3].

Rappelons d'abord que Merlinus (Merlin) est la forme latine du gallois Myrddin[4]. *Llallogan* est sans conteste la forme galloise de Lailoken, si on suppose un intermédiaire Lailocen. Le surnom de Vyrdin accolé à Llallogan montre l'identité des deux personnages. Mais ce surnom proviendrait d'une mauvaise analyse du nom de la ville de Carmarthen (Caerfyrddin), autrefois Kaermyrddin. On aurait compris Ville (Kaer) de Merlin (Myrddin) alors que le nom de la ville provient en réalité de *Castrum* (Kaer) *Moridunum*, le second terme signifiant « forteresse maritime » et ayant été renforcé par *caer*. Il est évident que cette mauvaise analyse ne peut être imputée qu'à un clerc médiéval désireux de faire des rapprochements éponymiques, peut-être même à Geoffroy de Monmouth, ou tout au moins un de ses prédécesseurs. Il faut dire que dans l'*Historia Regum Britanniae*, c'est à Carmarthen que les envoyés du roi Vortigern découvrent précisément le jeune Merlinus Ambrosius. Alors, qu'en est-il exactement ?

L'hypothèse ainsi présentée n'a rien d'impossible, d'autant plus qu'on a pu voir bien d'autres cas de ce genre. Mais ce qui est gênant, ce n'est pas de découvrir que Merlin ne s'appelait pas Merlin, c'est de mettre en doute systématiquement la *Vita Merlini* et la tradition de Geoffroy, ainsi que les *Annales de Cambrie*, qui utilisent le nom de Merlin, et croire absolument ce que rapporte la *Vie de Saint Kentigern*. Qui a tort et qui a raison ? C'est peut-être le nom de Myrddin-Merlin qui est le plus ancien, et qui a ensuite été changé en Llallogan-Laïloken, pour une raison ou pour une autre. Après tout, dans de nombreux contes populaires, on retrouve des héros typi-

ques des anciennes épopées, mais nommés différemment. Le nom ne fait rien à l'affaire, c'est le personnage qui compte, et en l'absence de document vraiment probant, il vaut mieux se référer à l'existence d'un certain Myrddin-Merlin.

Et puis, au fond, qu'est-ce que cela changerait ? Nous avons ainsi la certitude de la présence, dans la seconde moitié du VIe siècle, d'un personnage du nom de Merlin, ou du nom de Lailoken, dans le royaume de Strathclyde, sous le roi Rydderch (Rodarcus), puis sous le roi Melred, personnage qui était contemporain de saint Kentigern. Nous avons aussi la certitude que ce personnage a participé, en 533, ou plus probablement en 573, à la bataille d'Arderyd, bataille livrée entre divers chefs bretons, qu'il y a acquis un *torque* d'or, symbole de triomphe et de bravoure, qu'il est devenu soudainement fou et qu'il s'est réfugié au cœur d'une forêt pour y vivre en solitaire et pour y prophétiser. Était-il barde, c'est-à-dire poète ? Sûrement, et dans ce cas, il ne pouvait être que le barde domestique de Gwenddoleu, comme Taliesin, son contemporain, l'était d'Uryen Rheged, ou Aneurin du roi de Gododdin. S'il n'avait point été barde, il n'y aurait point de poèmes attribués à Myrddin. Et ces poèmes existent, même s'ils sont apocryphes dans la forme sous laquelle ils nous sont parvenus.

Les poèmes attribués à Merlin

En dehors des prophéties en latin qui circulèrent un peu partout en France et en Grande-Bretagne au cours du Moyen Âge, les poèmes en langue galloise attribués à Myrddin-Merlin sont au nombre de sept. L'un d'eux ne se trouve que dans le recueil tardif (fin du XVIIIe siècle) connu sous le titre de *Myvirian Archaelogy of Wales*, sorte de corpus de tout ce qu'on avait pu collecter à l'époque en fait de manuscrits gallois : c'est le poème *Gorddodau*, c'est-à-dire les *Fouissements*. Les autres sont copiés dans d'anciens manuscrits. C'est ainsi que le *Dialogue entre Merlin et Taliesin*, *les Bouleaux*, *les Pommiers*, le *Chant des Pourceaux*, le *chant d'Yscolan*, se trouvent dans le *Livre Noir de Carmarthen* (collection Peniarth, nº 1), le plus ancien de tous les manuscrits en langue galloise, datant de la fin du XIIe siècle, et que le *Dialogue entre Merlin et sa sœur Gwendydd* apparaît dans le *Livre Rouge de Hergest*, précieux manuscrit du XIVe siècle (Jesus College Manuscript nº 1), qui contient l'ensemble des *Mabinogion* gallois et dans lequel on peut remarquer quelques strophes du poème des *Fouissements*.

Ces manuscrits sont donc en moyen-gallois, c'est-à-dire dans une langue qui est celle de la date de la transcription. Mais, très souvent, on a l'impression de se trouver en face de textes dont la langue a été rénovée, et cette impression est justifiée du fait que certains vers sont incompréhensibles, et que d'autres ont conservé des archaïsmes [1] qui ne s'expliquent pas autrement que par une copie maladroite d'un original perdu en vieux gallois. Il va sans dire qu'il

est presque impossible de donner une date précise à la composition de ces poèmes. Certains d'entre eux ont été interpolés à partir d'un texte primitif plus sobre, et l'on s'en aperçoit par des allusions contemporaines, par exemple à la pénétration anglo-normande en Galles au moment des Plantagenêt, et d'autres ont été inventés pour les besoins de la cause d'après la *Vita Merlini* et les *Prophéties* répandues par Geoffroy.

Il faut dire que les poèmes contenus dans ces manuscrits[2] sont tous originaires du pays des Bretons du Nord dont ils portent la marque et l'état d'esprit. Mais aucun des poèmes originaux ne nous a été transmis. Il est probable que l'écriture, selon l'usage celtique, n'était pas conseillée : les poèmes bardiques étaient répétés par la voie orale. Et lorsque, après les avancées anglo-saxonnes, les Bretons du Nord ont dû se replier d'une part autour de Dumbarton jusqu'au XIe siècle, et d'autre part vers le Pays de Galles, ils ont apporté avec eux leur tradition orale. Lorsque Rhodri Mawr (Rhodri le Grand) opéra un redressement spectaculaire des Bretons du Pays de Galles au IXe siècle, il eut à cœur de conserver le patrimoine culturel de ses ancêtres, et cela d'autant plus qu'il descendait lui-même d'une famille de Bretons du Nord, la lignée de Cunedda de Gododdin, et encouragea la mise par écrit de tous les poèmes et récits qui étaient encore colportés par les bardes, de génération en génération. C'est à cela que nous devons d'avoir quelques fragments des grands monuments littéraires de l'époque héroïque bretonne.

Ainsi, compte tenu des interpolations diverses et des altérations survenues par suite des copies successives, nous pouvons juger de l'état d'esprit qui pouvait être celui du Merlin historique. Il n'est évidemment pas question de son amour pour Viviane, ou pour Nimue, il n'est pas question du roi Arthur (une cinquantaine d'années s'est écoulée depuis les événements arthuriens), mais il est question de Gwendydd, sa sœur, avec laquelle il entretient des rapports privilégiés qui se prêtent à des commentaires approfondis. Il est également question des rois de ce temps-là, de Rydderch, de Gwenndoleu, de Peredur, de

Morcant, et aussi d'un roi de Gwynedd (Nord-Galles) qu'il fait participer à la bataille d'Arderyd, contre toute vraisemblance d'ailleurs.

Et puis, dans un de ses poèmes, le curieux *Dialogue entre Myrddin et Taliesin*, il fait intervenir ce personnage fantastique, à la fois historique et légendaire, puisqu'il était barde domestique d'Uryen de Rheged et que la tradition en a fait une sorte de prophète né deux fois et doué de toutes les connaissances druidiques. Le sujet du poème est la bataille d'Arderydd. Les deux poètes semblent commenter chacun les faits héroïques dont ils ont été les témoins. Il faut d'ailleurs noter que Gwenddoleu est absent de cet hymne guerrier. Et le texte se termine ainsi :

« Sept fois vingt généreux guerriers s'en sont allés vers les ombres.
Dans la forêt de Kelyddon, ils ont trouvé la mort.
Puisque moi, Myrddin, je suis le premier après Taliesin,
permets que ma prophétie nous soit commune. »

Le poème est donc signé par Merlin. On notera que, selon les bonnes règles de la courtoisie, il se déclare « le premier après Taliesin ». Mais cela peut être aussi une allusion au fait que Taliesin est considéré, dans la tradition galloise, comme le *Pennbardd* (chef barde) par excellence, et qu'il est souvent dit *pennbeirdd* (chef des bardes) dans les textes du Moyen Âge. Au reste, l'*Historia Brittonum* le cite en compagnie d'Aneurin, de Talhearn Tatagwen et de Cian, autres bardes célèbres de l'époque de Maelgwn Gwynedd et d'Uryen Rheged. On sait que Geoffroy, dans la *Vita Merlini,* fait venir Taliesin à l'ermitage de Merlin. Les rapports entre les deux hommes n'ont rien d'extraordinaire puisqu'ils étaient contemporains, et de plus confrères. Et nous verrons par la suite comment la légende de Taliesin a pénétré celle de Merlin.

Le poème des *Bouleaux* est plus naturiste dans le sens où le poète, se trouvant seul dans la forêt, s'adresse aux

arbres et aux animaux pour prophétiser les malheurs de la Bretagne. Ici, Merlin est dans son image traditionnelle d'homme des bois. Mais le ton général est celui des prophéties répandues par Geoffroy, avec des allusions historiques tellement précises que la fabrication du poème, à une époque relativement récente, est certaine :

« Béni soit le bouleau de la vallée de la Gwy
dont les branches retombent l'une sur l'autre.
Il sera là quand aura lieu la bataille d'Arderyd,
quand les troupeaux beugleront près du gué de Mochwy,
quand jailliront les lances et les cris à Dyganwg,
quand Edwin[3] portera sa domination sur Môn[4],
quand des jeunes gens pâles et agiles,
vêtus de rouge, viendront au-devant des troupes... »

Le poème des Pommiers, qui est très long, contient des éléments très divers : il semble qu'il contienne un canevas sur la folie de Merlin, sur les circonstances dans lesquelles il vit sa vie de solitaire au milieu de la forêt. A partir de là, de nombreuses interpolations ont été faites pour justifier l'état d'extase prophétique de Merlin à l'aide d'allusions aux événements qui se dérouleront dans les siècles à venir. Mais le ton général du poème est naturiste, le poète s'adressant là aussi aux arbres et aux animaux de la forêt, intégré qu'il est dans un univers en dehors du temps et de l'espace, cet univers paradisiaque que tentent de réactualiser les chamans dans leurs transes.

« Doux pommier aux branches charmantes,
toi qui élèves de toutes parts tes bourgeons vigoureux,
je prédirai en présence du maître de Marcho
que, dans la vallée de Machway (?), un mercredi, il y aura du sang
et de la joie pour les hommes de Lloegr[5] dont les larmes seront rouges. »

Et Merlin se tourne vers un animal familier qui vit dans la forêt, un marcassin qui lui tient compagnie. Il a besoin de parler à un être vivant :

« Écoute, petit pourceau : le jeudi, il viendra
de la joie pour les Kymry[6] et leurs puissantes troupes
qui défendront Kymmynawd à grands coups de glaive.
Ils feront un grand massacre de Saxons avec leurs lances de frêne.
Ils utiliseront leurs têtes pour jouer aux boules.
Je prédis la vérité, sans la déguiser :
je prédis qu'un enfant grandira, qui se cache aujourd'hui dans le sud. »

Mais le poète n'oublie pas que les Saxons ne sont pas les seuls ennemis à redouter. La prophétie semble passer en revue toutes les invasions de l'île de Bretagne :

« Doux pommier, arbre aux reflets jaunes,
toi qui croîs sur la colline, au-dessus de la lande,
je prédirai une guerre en Bretagne
pour défendre nos marches contre les hommes d'Ywerddon[7].
Sept navires viendront par la grande eau,
et sept cents hommes par la mer pour nous combattre.
De ceux-là, aucun ne retournera chez lui,
sauf sept, les mains vides après la défaite. »

Et brusquement, le poème en revient à la situation de Merlin. Il se lamente de son sort :

« Doux pommier au riche feuillage,
j'ai combattu à ton pied pour plaire à une fille,
le bouclier sur l'épaule et le glaive sur la cuisse.
J'ai dormi seul dans la forêt de Kelyddon.
Écoute, petit pourceau, pourquoi penses-tu à dormir ?
Prête l'oreille au doux chant des oiseaux.
A travers la mer, des rois viendront lundi
et les Kymry seront bénis.
Doux pommier qui croîs dans la clairière,

les seigneurs de la cour de Rydderch ne te voient pas
bien qu'ils foulent le sol à tes pieds.
A leurs yeux, les visages des héros sont terribles.
Gwendydd ne m'aime plus et ne vient plus me voir.
Je suis odieux à Gwassawg, l'un des fidèles de Rydderch,
car j'ai tué son fils et sa fille.
Puisse la mort impitoyable venir à moi...
Après Gwenddoleu, aucun prince ne m'honore.
Je n'ai ni joie, ni visite de femme.
A la bataille d'Arderyd, j'ai obtenu un *torque* d'or,
et maintenant je suis méprisé par celle qui est blanche comme un cygne. »

Cette partie du poème est tout à fait intéressante. D'abord, on n'y découvre point de prophétie, si ce n'est une vague allusion à des rois qui viendront, et donc elle a plus de chances d'être authentique, du moins pouvons-nous le supposer. Ensuite, elle contient des éléments qui peuvent éclairer la légende complète et surtout sa conclusion dans les romans français.

En effet, il est question d'une fille pour laquelle Merlin aurait combattu. Il ne s'agit pas d'Arderyd, ni d'une autre guerre, car, en tant que barde domestique, Merlin devait obligatoirement accompagner le chef au combat. De plus, il est spécifié que ce combat a eu lieu sous l'arbre. Est-ce une allusion à un épisode perdu de la vie ou de la légende de Merlin, celui-ci se battant pour l'amour d'une fille ? Peut-être, mais alors, quelle fille ? Ce ne peut être que Gwendydd qui est nommée plus loin et à qui il reproche de ne plus venir le voir. De même, « celle qui est blanche comme un cygne » ne peut désigner que Gwendydd. Alors, on peut en déduire que les rapports entre Merlin et sa sœur Gwendydd sont plus qu'ambigus. Ils sont nets. C'est un cas d'inceste fraternel dont nous reparlerons. Car le rôle de Ganieda dans la *Vita Merlini*, où elle est préférée à sa propre épouse par Merlin, les soins attentifs que la tradition galloise prête à Gwendydd envers son frère, le caractère complexe de la Viviane des romans français, qui est aussi la Dame du Lac, tout cela entre dans le cadre d'une sorte de hiérogame. Mais compte tenu de la morale

chrétienne qui est celle de l'environnement dans lequel s'exprime la légende, cet aspect incestueux est voilé. C'est sans doute pour cela que le personnage de Gwendydd disparaît des versions courtoises françaises au profit de Viviane, qui n'a aucun lien de parenté avec le héros.

Dans le *Chant des Pourceaux*, l'aspect bucolique et naturiste est encore plus marqué que dans les poèmes précédents. A part une petite prophétie qui semble intercalée dans un texte primitif, l'essentiel du poème est une déploration de Merlin sur son sort :

« Écoute, petit pourceau : j'ai peine à dormir
tant mes chagrins m'agitent.
Pendant quatre et dix ans, j'ai tant souffert
que maintenant mon aspect est lamentable.
Qu'importe à Rydderch, en fête cette nuit,
que j'aie passé la nuit dernière sans dormir,
la neige au-dessus du genou
et des aiguilles de glace dans les cheveux, triste sort...
Écoute, petit pourceau : la montagne n'est-elle pas verte ?
Mon manteau est mince. Pour moi, plus de repos.
Pâle est mon visage. Gwendydd ne vient plus me voir.
Quand les hommes de Brynych mèneront leurs armées sur ces rivages,
les Kymry seront vainqueurs et le jour sera glorieux.
Écoute, petit pourceau : ce n'est pas mon dessein
d'entendre les oiseaux d'eau qui mènent grand tapage.
Mes cheveux sont rares, mon vêtement n'est pas chaud,
le vallon est mon grenier, mais je n'ai pas de blé.
Peu satisfaisante est ma récolte de l'été.
Depuis la bataille d'Arderyd, plus rien ne me touche,
même si le ciel tombait et la mer débordait. »

Le sentiment qui domine dans ce chant est celui de l'abandon. Merlin se plaint de sa solitude et du mépris dans lequel il s'est enlisé de la part de ses contemporains. Le ton général rappelle celui des poèmes attribués à Llywarch Hen, notamment ceux où le soi-disant poète se

plaint de sa vieillesse[8]. Cela semble un lieu commun de la poésie galloise. Mais à y réfléchir, la situation est la même. Llywarch le Vieux, après la mort de son protecteur Kyndylan, s'est retiré dans une forêt. Et là, il passe son temps à gémir et à se lamenter sur les tristes événements dont il a été le témoin. Et toujours, dans cette plainte mélancolique et combien romantique, l'ombre des batailles surgit de la contemplation de la nature.

Mais il faut bien reconnaître que là encore, il n'y a aucune contradiction avec l'*enserrement* de Merlin par Viviane. Gwendydd semble avoir délaissé son frère. Seul au milieu de la forêt, et ne pouvant en sortir, il gémit comme quelqu'un qui n'aurait pas volontairement choisi de vivre dans cette solitude. On dirait que quelque chose l'empêche de partir et de regagner la société des hommes. Cet empêchement, est-ce un « enchantement » ou une malédiction ? Un autre des poèmes attribués à Merlin nous ferait pencher pour cette seconde opinion. Il s'agit du chant d'*Yscolan*. Mais le problème posé par ce poème est insoluble :

« Noir est ton cheval, noire ta cape,
noire ta face, noir toi-même,
oui, tout noir. Est-ce toi, Yscolan ?

Je suis Yscolan le savant[9].
Légère est ma raison couverte de nuages.
Est-ce donc irrémédiable d'avoir offensé le maître ?
J'ai brûlé une église, tué les vaches d'une école,
jeté le Livre dans les flots.
Ma pénitence est bien lourde... »

Donc, d'après ce texte, un certain Yscolan ou Scolan a commis de lourdes fautes pour lesquelles il est puni. Parmi ces fautes, il a jeté un *livre* dans les flots. On a rapproché cette histoire de ce qui est réellement arrivé à saint Columcill (Colomba), lequel avait « emprunté » un missel de grande valeur, et qui fut exilé d'Irlande, non pour cela mais pour des raisons politiques. C'est d'ailleurs grâce à cela qu'il s'établit dans l'île d'Iona, sur la côte

écossaise et qu'il y fonda le célèbre monastère, haut-lieu de la chrétienté celtique. Ainsi, le mystérieux Scolan pourrait être Columcill, « la Colombe de l'Église », que les continentaux préfèrent appeler Colomba pour le distinguer de saint Colomban, fondateur de Luxeuil et de Bobbio. Cela paraît difficile à croire.

De plus, il existe en Bretagne armoricaine un chant populaire sur un certain Yann Skolan, et Hersart de La Villemarqué, dans son *Barzaz-Breiz*, n'a pas manqué de lui faire une place en l'augmentant de fragments d'autres chants qui n'ont rien à voir avec le sujet. Mais, même si La Villemarqué doit être tenu comme suspect, et si ses chants miraculeusement retrouvés sont des faux, le chant sur Yann Skolan existe bel et bien, et on en a recueilli au cours du XIXe siècle différentes versions dans plusieurs endroits.

Il est donc possible que le poème sur Yscolan appartienne à une tradition bretonne insulaire et armoricaine. Mais sur quel fait historique est-il construit si tant est qu'il y en ait un ? Or, si le thème développé dans ce poème attribué à Merlin est identique dans les deux principales régions du domaine brittonique, *il existe également dans le domaine gaélique :* il se réfère en effet étroitement à un événement daté de 837, à savoir la bataille de Moïra, en Irlande, au cours de laquelle le roi de Dal n'Araide, un certain Suibhné (Sweeney) devint fou et s'enfuit dans les bois. Or, d'après le récit irlandais qui nous transmet son histoire, Suibhné, ayant appris que saint Ronan voulait construire une église dans son pays, *avait jeté le psautier du saint dans un lac.* Une loutre avait rapporté le précieux livre, mais Ronan avait maudit Suibhné, ce qui explique qu'il ait perdu la raison au moment du combat. Il est difficile de dire si l'anecdote de Suibhné est historique, car sa légende offre trop de ressemblance avec la *Vita Merlini.* Mais on est en droit de se demander si la légende de Suibhné n'est pas devenue celle de Merlin, ou si au contraire, et c'est plus vraisemblable, à cause de l'antériorité du personnage historique de Merlin, ce n'est pas la légende de Merlin qui aurait provoqué celle de Suibhné. De toute façon, trop de coïncidences existent pour que

cela soit du pur hasard. Et le problème posé par le chant d'Yscolan reste entier.

Le *Dialogue entre Merlin et Gwendydd* est lui aussi assez curieux. Il semble n'avoir aucun élément authentique, mais il est révélateur de l'état d'esprit de ceux qui propageaient la légende de Merlin. Merlin et sa sœur évoquent les êtres chers disparus et se lamentent sur le sort des êtres humains. On comprend que Merlin est mourant et que sa sœur l'assiste dans ses derniers moments. Merlin, en vieil « enchanteur pourrissant », est assez violent. Sa sœur lui dit :

« Mon frère unique, ne te fâche pas contre moi.
Depuis la bataille d'Arderyd, je suis malade.
Je ne cherche qu'à savoir
et je te recommande à Dieu.

Moi aussi, je te recommande
au roi de toutes les créatures,
blanche Gwendydd, asile de poésie... »

Alors Gwendydd demande à son frère de recevoir la communion avant de mourir. Merlin refuse :

« Je ne recevrai pas la communion
de moines excommuniés
dont les manteaux descendent jusqu'aux hanches.
Veuille Dieu me la donner lui-même.

Je recommanderai mon frère
sans reproche dans la Cité haute.
Puisse Dieu prendre soin de Myrddin.

Je recommanderai ma sœur
sans reproche dans la Cité haute.
Puisse Dieu prendre soin de Gwendydd. »

Ce poème dénote une certaine dose d'anticléricalisme, ou tout au moins une position marginale dans laquelle on veut enfermer Merlin. Après tout, il a vécu toute sa vie en

dehors de la société et de ses lois. Il est revenu à la nature, retrouvant par là même le comportement et la pensée des anciens druides, eux qui communiaient avec la nature et qui refusèrent toujours de bâtir des temples, prétendant que la Divinité n'était accessible qu'au milieu des forêts, dans le *nemeton*, ou dans des endroits déserts, à l'abri des tumultes. Il est certain qu'on a voulu faire de Merlin non pas un païen (il réclame la communion de Dieu lui-même), mais une sorte d'hérétique, issu de la synthèse du christianisme et de la vieille religion des Celtes. C'était l'état d'esprit des néo-bardes des XIIe et XIIIe siècles qui ont développé la légende de Taliesin et lui ont attribué des poèmes métaphysiques où perce un syncrétisme assez étonnant. Et ils se sont servi de Merlin comme ils s'étaient servi de la non moins étrange figure de Taliesin.

Du reste, les « antiquaires » des XIIe et XIIIe siècles n'ont pas désarmé de si tôt. Ils ont produit un poème « posthume » de Merlin, les fameux *Fouissements*. Là, les prophéties s'enchaînent les unes aux autres, et comme Merlin est censé parler de son tombeau, le délire verbal ne connaît pas de limites. Il y a cependant, dans ce poème, des strophes intéressantes :

« A l'homme qui parle de son tombeau,
on a dit qu'avant sept années
mourra le cheval d'Eurdein, l'Homme du Nord.

J'ai bu du vin dans un brillant hanap
avec les chefs de la guerre cruelle.
Mon nom est Myrddin, fils de Morvryn.

J'ai bu du vin dans une coupe
avec les chefs de la guerre dévorante.
Myrddin est mon nom glorieux... »

L'aspect guerrier de Merlin est ainsi mis en valeur, ce qui nous rappelle que dans les romans arthuriens, Merlin est toujours le conseiller militaire d'Arthur. C'est lui qui dicte au roi la conduite à tenir, et Arthur s'y conforme aveuglément. De plus, il est curieux de constater que

Merlin, dans ce poème d'outre-tombe, dévoile le nom de son père : c'est un certain Morvryn, que nous avons déjà remarqué dans le texte de *Merlin le Sauvage*. Il y a là une grande différence avec les textes courtois français et Geoffroy de Monmouth qui font de Merlin un « enfant sans père » ou qui le disent fils du diable.

Merlin est donc entré dans la littérature non seulement par sa légende, mais également par les poèmes qui lui sont attribués. Un ancien texte gallois, datant du xe siècle, en tout cas avant les incursions des Vikings, connu sous le nom d'*Armes Prydein* (les Prophéties de Bretagne), et contenu dans le Livre de Taliesin, fait mention de Merlin. Le poème est attribué à Taliesin, mais tout se passe comme si l'auteur présumé passait la parole à Myrddin. On en était arrivé, *dès le xe siècle*, à placer dans la bouche de Merlin des prophéties que l'on voulait à tout prix faire passer pour authentiques. C'est dire l'importance qu'a dû revêtir le personnage de Myrddin-Merlin dans les traditions orales des Bretons du Nord et ensuite des Gallois.

Enfin, pour être complet, il faut signaler, non pas un poème, mais le simple résumé d'une légende sur Merlin telle qu'elle a été en quelque sorte codifiée par une des *Triades de l'Île de Bretagne*. On sait que ces fameuses *Triades*, composées à des époques très variées, jusqu'au xvie siècle, en langue galloise, prétendent résumer en trois exemples précis les principaux événements, les principales traditions et les principales croyances des Bretons insulaires. Or, l'une de ces Triades dit ceci : « Trois disparitions complètes de l'île de Bretagne... celle de Myrrdin, le barde d'Emrys Gwledig, et de ses neuf *cylveirdd* qui se dirigèrent par mer vers *Ty Gwydrin*. On n'entendit jamais dire où ils étaient allés[10]. » Ce texte, dans sa concision, se fait l'écho d'une tradition selon laquelle Merlin aurait disparu au cours d'une expédition maritime. Il n'y a aucune autre mention de cette histoire nulle part ailleurs.

Que faut-il en penser ? La légende perdue de Merlin disparaissant alors qu'il cherchait la Maison de Verre n'est en rien contradictoire avec l'enserrement de l'enchanteur

dans la forêt de Brocéliande. Il y a un rapport évident entre cette Maison et le Château d'air invisible où Viviane enferme son amant. Et par cette anecdote ajoutée au reste de sa légende, nous comprenons que Merlin est vraiment un personnage mythologique dont la signification dépasse de bien loin la dimension de son existence réelle historique.

Cette notoriété de Merlin, nous la retrouvons tout autour du Pays de Galles, pendant tout le Moyen Âge. Nombreuses furent les adaptations des « Prophéties » en langue latine, en langue galloise, en langue anglaise. Quant à la littérature continentale, elle s'en est largement inspirée. On peut dire que Merlin a été probablement le plus prolixe de tous les poètes du Moyen Âge, car le nombre de poèmes ou de vaticinations qui lui furent attribués défie tout essai de nomenclature. Et il n'est pas rare, même à l'heure actuelle, de découvrir dans un manuscrit peu connu ou oublié quelque page signée du barde-enchanteur[11].

Le nom de Myrddin est dans toutes les bouches. Qu'il résulte d'une mauvaise lecture de Kermerddin, peu importe. Que le nom originel ait été Lailoken-Llallogan, on ne semble pas en avoir tenu compte. Une des *Triades de l'Île de Bretagne*, ces condensés fort représentatifs de l'état d'esprit des classes cultivées du Pays de Galles, au Moyen Âge, va même jusqu'à affirmer que l'île de Bretagne portait autrefois le nom de Merlin : « Le premier nom que porta cette île avant qu'on ne l'occupât et qu'on ne l'habitât, fut celui de *Clas Myrddin*. Après qu'elle eut été occupée et habitée, elle s'appela *Ynys Mel*[12]. Après sa conquête par Prydein ab Aedd Mawr, on l'appela l'île de Prydein[13]. » Bien entendu, tout cela ne repose que sur l'imagination des « antiquaires » qui cherchaient à assurer par tous les moyens une origine quasi-divine, ou quasi-merveilleuse au peuple breton. Il fallait des héros éponymes, et on en trouvait. La ville de Kaermerddin étant très ancienne, elle devait être liée à un événement ancien. Et on inventa cette histoire du *clas Myrddin*, *clas* (du latin *classis*) signifiant « communauté, sanctuaire », puis

« tribu, pays ». La Bretagne était donc réellement, à l'origine, le Pays de la Communauté de Merlin, d'où l'importance que pouvait revêtir le personnage du barde-prophète.

Un tel succès a fait que le personnage s'est facilement dédoublé, ou même multiplié. Une autre des *Triades de l'Île de Bretagne* nous révèle ceci : « Trois principaux bardes de l'île de Bretagne, MERDDIN EMRYS, MERDDIN fils de MORVRYN, Taliesin chef des bardes[14]. » Il y aurait donc deux Merlin, l'un qui serait le *Merlinus Ambrosius* (Merddin Emrys) de l'*Historia Regum Britanniae*, et un autre, le poète fou de la forêt de Kelyddon, considéré comme étant le fils de Morvryn. Cela semble évidemment logique, puisque le Merlin de Geoffroy de Monmouth est un enfant sans père. Cela prouve en tout cas la complexité du personnage et les différents apports dont l'image finale a bénéficié. Il est même dit dans un passage des *Iolo Manuscripts*, cette collection de textes et de traditions faite par l'érudit Iolo Morganawc à la fin du XVIIIe siècle[15], que Myrddin était fils d'un certain Morydd, et arrière-petit-fils de Coel Godebawg, et qu'il était moine au monastère fondé par saint Illtud. Le moine, l'ermite et le poète font bon ménage : et ce sont tous des inspirés, donc des prophètes. Après tout, lorsque Merlin décide de vivre retiré dans la forêt, n'acceptant que la compagnie de sa sœur, il ne fait pas autre chose que ce que faisaient les grands saints du Christianisme celtique en Irlande, en Grande-Bretagne ou en Bretagne armoricaine.

Les textes parallèles

La plus ancienne référence au personnage qui deviendra Merlin l'Enchanteur se trouve dans l'*Historia Britonnum*, petite compilation historique attribuée à un certain Nennius, mais dont ce personnage ne fut qu'un remanieur tardif. Ce texte, dans ses parties essentielles, paraît très ancien, et on peut lui faire relativement confiance. Il fut probablement écrit vers 630 par un des fils d'Uryen Rheged, sans doute Rhun, lequel était donc le frère d'Owein, le héros immortalisé par Chrétien de Troyes dans son *Chevalier au Lion* sous le nom d'Yvain. En tout cas, les manuscrits de l'*Historia Britonnum* sont assez nombreux, et le plus ancien, bien qu'il ne soit pas le plus complet, dit Manuscrit de Chartres, provenait de Bretagne et datait du IXᵉ siècle.

C'est en tout cas une tradition des Bretons du Nord. Il s'agit du roi Vortigern qui veut faire construire une tour imprenable afin de s'y protéger contre ses ennemis. La tour s'effondre chaque fois qu'on essaie de la bâtir. Alors Vortigern demande conseil à ses « mages ». Ceux-ci lui déclarent qu'il faut mélanger le sang d'un enfant né sans père au mortier utilisé dans les fondations. Vortigern fait chercher l'enfant qui conviendra. Les messagers, ayant découvert un enfant qui n'a pas de père, présentent celui-ci à Vortigern. La scène est censée se passer en Gwynedd, c'est-à-dire dans le nord-ouest du Pays de Galles, sur les flancs du Mont Eryri, c'est-à-dire le Snowdon, à un endroit que la tradition locale connaît sous le nom de Dinas Emrys (Forteresse d'Ambroise). Le roi demande à

l'enfant pourquoi la tour s'écroule. Il répond que c'est à cause des deux dragons qui se battent dans la caverne souterraine. On creuse, on découvre effectivement les dragons qui luttent sauvagement. Et l'enfant interprète le combat.

« Et ensuite notre peuple se lèvera et rejettera courageusement la nation des Angles de l'autre côté de la mer. Toi, cependant, quitte cette citadelle, parce qu'ici, tu ne pourras rien construire. Parcours de nombreuses provinces afin de trouver une forteresse qui puisse te protéger. Moi, je resterai ici. » Le roi dit à l'enfant : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Je m'appelle Ambrosius », c'est-à-dire, à ce qu'il semblait, *Embreis Guletic* (*Emrys Gwledig*, autrement dit « Ambroise le Chef »). Et le roi dit : « De quelle race es-tu ? » Il répondit : « Mon père unique est de la race des consuls romains. » Et le roi lui donna la citadelle avec toutes les régions de la côte nord de la Bretagne.

Ce passage de l'*Historia Britonnum* ne manque pas de laisser songeur. Qu'y a-t-il d'historique là-dedans ? Sans doute la rencontre de Vortigern avec un enfant — ou un jeune homme — quelque peu devin, ou faisant semblant de l'être. Cet enfant déclare être un patricien romain : il est donc d'une famille bretonne romanisée et prétend ainsi continuer la tradition impériale. Il n'y a en principe aucun rapport entre cet enfant et Merlin, sinon le nom d'Ambrosius. Alors, pourquoi Geoffroy de Monmouth, reprenant ce passage, a-t-il délibérément franchi le pas et fait d'Ambrosius Merlin l'Enchanteur ? De toute façon, il y a des incohérences dans ce passage de l'*Historia Britonnum :* on ne s'explique guère comment un enfant sans père pourrait affirmer que *son père unique* est de la race des consuls romains. Et on n'explique pas davantage pourquoi l'enfant désire rester à cet endroit, et pourquoi le roi lui donne le lieu et les régions des côtes septentrionales de la Bretagne. Il faudrait peut-être voir là un rapport avec le fait que, dans la *Vita Merlini*, le barde fou est décrit comme un roi lui-même. D'autre part, d'après le contexte, les messagers avaient découvert l'enfant « in

regione quae vocatur Gleguissing », c'est-à-dire dans le Glewissing, petite contrée du sud-est du Pays de Galles, entre le Teivi et l'Usk, dans un endroit assez éloigné de Kaermerddin, qui est dans le Dyved, et où se place la rencontre, selon Geoffroy. Autant de problèmes qui risquent de demeurer longtemps sans réponse, à moins qu'on ne partage l'opinion de Ferdinand Lot qui, à ce propos, déclarait que le rédacteur de l'*Historia Britonnum* primitive avait défiguré un conte populaire d'origine irlandaise sous l'empire d'une préoccupation d'étymologie locale, à savoir le nom donné aux ruines de la forteresse de Dinas Emrys. Mais là encore, on peut se demander pourquoi serait-ce un conte irlandais qui aurait été ainsi adapté et déformé.

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est qu'un mythe de l'enfant sans père, et qui a le don de prophétie, est lié au personnage du roi Vortigern et à celui d'Ambrosius Aurelianus. Dans le texte de l'*Historia Britonnum*, cet enfant est Ambrosius lui-même. Dans l'*Historia Regum Britanniae*, ce sera Merlin, le *barde d'Ambrosius*, c'est-à-dire pour reprendre la formulation de la tradition en langue galloise, *Myrddin Emrys*.

Au reste, le problème d'un possible rapprochement avec l'Irlande n'est pas à rejeter, bien au contraire. Car c'est en Irlande, ou plutôt dans les traditions des Irlandais établis sur la côte occidentale de l'Écosse, que nous allons retrouver le récit absolument parallèle à celui que nous donne Geoffroy de Monmouth dans sa *Vita Merlini*. Et il ne faut pas oublier que les Irlandais (= les Scots), établis dans ce qui est maintenant le comté d'Argyll, étaient les voisins des Bretons du Nord, particulièrement de ceux qui formaient le royaume de Strathclyde, où est censé vivre Merlin dans la forêt de Kelyddon. Ce récit, c'est celui de la légende de Suibhné (Sweeney), un roi devenu fou à la suite d'une bataille et qui se réfugia dans les bois. Ce ne peut être une coïncidence. Et de plus, la légende est articulée, là aussi, autour d'une bataille historique, celle de Moïra en 837.

La Folie de Suibhné.

Suibhné, fils de Colman, est roi de Dal n'Araide (ou Dalriada, actuels comtés d'Antrim et de Down en Ulster et actuel comté d'Argyll en Écosse). Un jour, il apprend que saint Ronan, sans son autorisation, est en train de construire une église sur son territoire. Dans un accès de fureur, il s'empare du psautier de saint Ronan et va le jeter dans un lac. Puis il rejoint une troupe guerrière pour participer à une bataille. Cependant, le saint a été prévenu du geste de Suibhné. Il va vers le lac où le psautier a été jeté : une loutre ramène le livre à Ronan, ce qui n'empêche pas le saint de maudire Suibhné. Il essaye d'arrêter la bataille à laquelle participe Suibhné, mais les combattants ne veulent pas entendre ses paroles de paix, et Suibhné, de plus en plus furieux contre Ronan, tue d'un coup de javelot l'un des clercs qui accompagnaient le saint. Enfin, il saisit un autre javelot et le lance contre Ronan lui-même. Mais le javelot ne brise que la clochette que le saint portait toujours sur lui. Alors Ronan jette une malédiction solennelle sur le roi. Il lui annonce aussi qu'il volera dans les airs comme le javelot qui a fait périr son clerc et qu'il mourra d'un coup de la même arme. Effectivement, Suibhné s'envole dans les airs, à la stupéfaction de tous. Il est pris d'une terreur panique : il voit le ciel s'ouvrir au-dessus de sa tête, il lâche ses armes, et il s'enfuit comme un oiseau, touchant à peine le sol. Suibhné arrive à Glenn Bolcain, en Irlande. Comme sa folie s'est un peu apaisée, il s'établit dans cette vallée agréable et verdoyante. Puis il erre à travers l'Irlande pendant sept ans et rencontre son frère de lait Loingsechan, qui le cherche et veut lui venir en aide. Suibhné l'entend venir, et comme il a un certain don de visionnaire, il se met à décrire, dans des vers d'une intense poésie, sa vie d'homme des bois. Il apprend que sa femme partage la couche d'un des prétendants au royaume. Il demande que celle-ci vienne le voir. Elle rejoint Suibhné, et le roi fou lui chante des poèmes sur

leur vie passée, poèmes qui, par leur mélancolie et leur intensité, sont parmi les plus beaux de la littérature irlandaise ancienne. Il se plaint aussi de la vie errante qu'il mène, mais il laisse sa femme vivre avec celui qu'elle a choisi.

Suibhné s'en va alors à Ros Ercain et établit sa résidence dans un if. Malgré les invitations de son beau-fils, il refuse de revenir prendre sa place dans le royaume. Son beau-fils réussit cependant un jour à le guérir de sa folie, et Suibhné reprend son rang de roi. Or, un jour, quelqu'un fait devant lui une allusion à sa vie passée et à sa maladie. La folie le reprend : il grimpe sur un arbre et se met à évoquer la vie dans la forêt ainsi que les arbres et les biches d'Irlande. Puis il s'enfuit dans la forêt et se remet à vivre en homme des bois. Il a cependant la nostalgie de la société. Il tente de revenir, mais saint Ronan prie Dieu qu'il ne lui soit pas pardonné sur cette terre : Suibhné, qui se préparait à rentrer chez lui est victime d'une vision maléfique. Il aperçoit des corps sans têtes et des têtes sans troncs qui convergent dans sa direction. Il est repris par une terreur panique et s'enfuit. Finalement, il arrive à l'ermitage de saint Moling. Celui-ci l'accueille avec bonté. La cuisinière du monastère lui prépare une cuve pleine de lait grâce à laquelle il pourra se réconforter. Mais l'époux de la cuisinière, qui est le porcher du monastère, est jaloux des intentions de sa femme envers le vagabond. Au moment où Suibhné est en train de boire le lait, il le tue d'un coup de javelot, justifiant ainsi la prédiction de Ronan.

Cette légende de *Suibhné Gellt* (Sweeney le Fou) est évidemment essentielle pour essayer de comprendre la légende de Merlin, tout au moins la partie de la légende qui concerne la vie de Merlin en tant que « Fou du Bois ». Il reste à savoir ce qu'il en est de la valeur du récit irlandais par rapport aux différents récits d'origine bretonne. Il fut un temps où la mode était de rechercher la source et l'origine de toutes les traditions celtiques en Irlande, et cela parce que l'Irlande, qui ne fut jamais

occupée par les Romains, a conservé très tard ses caractères spécifiquement celtiques, et aussi parce que les documents en langue gaélique sont nombreux et généralement anciens. A l'heure actuelle, on est plus prudent. S'il est vrai que certaines légendes, comme celle de Tristan, ont un archétype irlandais indiscutable, la légende de Suibhné paraît bien être une imitation de celle de Merlin pour une raison bien simple : la date de référence pour Suibhné est 837, date de la bataille de Moira, livrée par les troupes du roi suprême d'Irlande, sur le territoire irlandais lui-même, contre des troupes du royaume de Dal n'Araide écossais venues pour essayer de conquérir l'ensemble de l'île. Or la date de référence pour la légende de Merlin est 573, date de la bataille d'Arderyd. Même en tenant compte du fait que la légende de Merlin a été rédigée tardivement (au XIIe siècle par Geoffroy dans la *Vita Merlini*), il est impossible de prouver que le thème de Suibhné s'était développé avant en Irlande, puisque le manuscrit qui nous transmet le récit est postérieur. On peut seulement admettre qu'il y a eu des influences dans les deux sens, influences facilitées par le voisinage des Bretons de Strathclyde et des Gaëls de Dal n'Araide. Mais il n'empêche qu'il y a de sérieuses analogies entre la *Folie de Suibhné* et la *Vita Merlini*. Il s'agit du même thème, celui du roi qui, saisi de folie au cours d'une bataille, devient « homme des bois », prophète et poète.

Car il semble bien que la légende de Merlin l'Enchanteur, telle que nous la connaissons actuellement, soit en fait composée de deux thèmes très différents à l'origine, et correspondant à deux personnages distincts. L'un est le « Fou du Bois », l'autre est l'Enfant prophète et magicien. Cela correspondrait à la distinction que fait la Triade 101 à propos de Myrddin, fils de Morvryn, qui serait le « Fou du Bois », dont Geoffroy nous conte l'histoire dans la *Vita Merlini*, et de Myrddin Emrys, l'enfant prophète, dont le même Geoffroy nous conte l'histoire, mais cette fois dans l'*Historia Regum Britanniae*. Et ce n'est pas Geoffroy qui a opéré la fusion, ce sont ses successeurs, probablement Robert de Boron et ses remanieurs. En tout cas, dans la *Folie de Suibhné*, le héros n'est pas un « enchanteur ». Il

en est de même dans la tradition cléricale concernant le fameux Lailoken, le Llallogan qui serait le Merlin primitif.

Le personnage de Lailoken apparaît dans la *Vie de Saint Kentigern*, due au moine Jocelyn, qui était un moine de Furness (comté de Lancaster) d'origine incertaine, mais bretonne d'après son nom. Le texte est du XII[e] siècle, mais il présente assez fidèlement certains événements concernant les Bretons du Nord au VI[e] siècle, notamment les démêlés de Kentigern avec les rois de Strathclyde. Il avait en effet, vers les années 650, fondé un évêché sur l'emplacement actuel de Glasgow. Le roi de Strathclyde l'encouragea, mais son successeur, le Morcant des généalogies saxonnes, le vexa et le maltraita tant et si bien que Kentigern dut se réfugier auprès de saint David à Ménévie. C'est après cela que Kentigern fonda dans le nord du Pays de Galles le monastère de Llanelwy, aujourd'hui Saint-Asaph. C'est alors qu'un certain Rydderch régna sur le Strathclyde et rappela Kentigern qui revint s'établir dans les environs de Glasgow. C'est à cette époque que Kentigern aurait été en contact avec un pauvre fou errant du nom de Lailoken. Et cette *Vie de Saint Kentigern* est complétée par d'autres documents. Parmi ceux-ci, deux sont fondamentaux : ils datent du XII[e] siècle et ont été écrits en latin dans le pays des Bretons du Nord. Ils nous rattachent étroitement à la Vie de Merlin vue par Geoffroy de Monmouth.

Lailoken et le roi Meldred.

Un homme du nom de Lailoken est prisonnier du roi Meldred dans son château de Dunmeller. Le roi voulait que Lailoken lui apprît quelque chose de nouveau. Lailoken reste trois jours sans boire ni manger. Le troisième jour, il voit la reine avec une feuille d'arbre dans les cheveux. Le roi ôte la feuille de la chevelure de sa femme et Lailoken éclate de rire. Le roi lui demande pourquoi il a ri. Lailoken ne veut rien dire. Alors le roi lui promet la liberté s'il consent à répondre. Lailoken

dit : « Du venin résulte la suavité, et du miel résulte l'amertume. Mais aucun des deux n'est vrai bien que tous les deux le soient. L'iniquité a fait du bien au lieu du mal, et la justice a fait le contraire ; mais aucun des deux n'est vrai bien que les deux le soient. » le roi ne comprend guère ces énigmes. Il insiste. Lailoken dit : « Si je parle clairement, tu en éprouveras du chagrin, et moi une affliction mortelle. » Le roi le supplie de lui expliquer. Alors Lailoken lui demande : « Celui qui comble d'honneurs son ennemi et qui envoie son ami au supplice, que mérite-t-il ? — Le même traitement, répond le roi. — Donc, poursuit Lailoken, ton épouse a mérité une couronne et toi tu as mérité la mort, mais aucun des deux n'est vrai bien que les deux le soient. » Le roi n'est guère satisfait de cette seconde réponse. Lailoken ne consent à s'expliquer que si le roi promet, non seulement de le libérer, mais encore, quand il sera mort, de l'enterrer à l'est de la ville, près du tertre où la Pansal se jette dans la Tweed. Il raconte alors au roi que sa femme l'a trompé avec un amant et que la feuille l'a trahie. Puis il s'enfuit. La reine cherche à rassurer le roi en disant que Lailoken est fou, et elle donne comme argument que Lailoken a prédit qu'il mourrait de trois façons différentes. Or, un jour, on apprend que Lailoken est mort comme il l'avait prédit [1].

Lailoken et Kentigern.

Au temps de Kentirgern, un homme sauvage, à demi fou, nommé Lailoken, se présente au saint ermite. Le saint apprend que Kentigern expie dans le dénuement et la solitude les fautes qu'il a commises : on le tient en effet pour responsable du sang versé pendant une bataille livrée entre la rivière Lidel et la rivière Corwannock. Dans le tumulte, il avait vu le ciel s'ouvrir au milieu d'un immense fracas et il avait entendu une voix lui dire qu'il serait châtié et qu'il vivrait parmi les bêtes des bois jusqu'à sa mort. Puis Lailoken disparaît dans les bois. Par la suite, il se tient sur une roche [2] dominant le torrent de Mellodonor (Molendinar) près de Glasgow. Il y pousse des cris et vaticine, mais personne ne tient

compte de ses propos obscurs. Cependant, un jour, Lailoken va trouver saint Kentigern et lui demande la communion, prétendant qu'il mourra le jour même de coups de pierres et de bâtons. Kentigern l'interroge davantage : Lailoken répond qu'il mourra percé d'une broche de bois. Kentigern poussa plus avant son interrogatoire : Lailoken lui dit qu'il mourra noyé par l'eau. Le saint considère que que ce sont des paroles incohérentes, mais à la prière de ses clercs, il donne l'absolution et la communion au malheureux vagabond. Or, le même jour, Lailoken est poursuivi par les pâtres du roi Meldred, frappé de coups de pierres et de bâtons. Il tombe sur les rives abruptes du Traved (comté de Peeble), et meurt dans l'eau, transpercé par un pieu aigu que des pêcheurs avaient placé là[3].

Il est évident que Geoffroy de Monmouth connaissait parfaitement la tradition concernant Lailoken. Des détails comme celui de la feuille qui trahit la reine infidèle et celui de la triple mort sont reproduits intégralement dans la *Vita Merlini*. Il ne peut donc y avoir de doute quant à l'identification de Lailoken et du Merlin de la *Vita Merlini* et des poèmes gallois attribués à Myrddin. De plus, le rapport est certain entre Lailoken et Suibhné. Le héros est un Homme des Bois, un Fou du Bois. Il est saisi de la fureur prophétique, il parle par énigmes, et surtout il a été frappé de folie au cours d'une bataille dont il est tenu, dans une certaine mesure, pour responsable. Enfin, la localisation est très nette : il s'agit ici du territoire de Strathclyde, en plein cœur du royaume le plus puissant et le plus durable des Bretons du Nord.

Mais cela concerne en fait Myrddin ab Morvryn, Merlin homme des bois. Le second Merlin, celui de l'*Historia Regum Britanniae*, donc Myrddin Emrys, est d'essence différente et se réfère au thème de l'enfant qui parle et qui est doué de certains pouvoirs. Or ce thème, nous le retrouvons à propos d'un personnage également historique, contemporain de Merlin, et souvent associé à lui, ne serait-ce que dans la *Vita Merlini* et dans un poème

attribué à Myrddin. Il s'agit de Taliesin, haute figure de l'histoire et de la mythologie des Celtes, personnage ambigu et dont le mystère n'est pas facile à découvrir. La légende de Taliesin semble s'être développée en même temps que celle de Merlin, c'est-à-dire vers le XIIe siècle, époque où l'on a composé, sous son nom, les énigmatiques poèmes qui remplissent le *Livre de Taliesin*. Il semble qu'il soit devenu, à ce moment-là, le symbole de la tradition druidique perdue et qu'on s'efforçait, déjà, de retrouver d'après les bribes de tradition orale qui pouvaient subsister. Et cette légende est transcrite en partie dans un manuscrit tardif[4] mais qui fait état d'une formulation datant à peu près du XIIe siècle.

Histoire de Taliesin.

Une certaine Keridwen a demandé à Gwyon Bach de surveiller la cuisson d'un chaudron dont le contenu est destiné à son fils : il s'agit d'un breuvage magique de sagesse, de connaissance et d'inspiration. Trois gouttes du liquide sont absorbées par Gwyon qui obtient instantanément la connaissance parfaite du passé et de l'avenir. Mais Keridwen furieuse poursuit Gwyon. Celui-ci s'enfuit, se métamorphosant en différents animaux. Keridwen le poursuit en se métamorphosant également. A la fin, Gwyon est sous la forme d'un grain de blé et Keridwen sous forme d'une poule : elle avale le grain de blé. Mais elle devient enceinte. Elle accouche d'un garçon, juste avant le premier mai, le place dans un sac de peau et le jette dans la mer. Le sac est recueilli par Elffin, fils du roi Gwyddno, jeune homme à qui rien ne réussit. Il découvre l'enfant et le nomme Taliesin. L'enfant se met à parler, le console, lui dit qui il est, et promet à Elffin que tout lui réussira. Elffin emmène Taliesin chez Gwyddno qui s'émerveille : « Tu es donc capable de parler bien que tu sois si petit ? — je suis plus capable de parler, répondit Taliesin, que toi de me questionner. — Alors, je veux entendre ce que tu dis, conclut Gwyddno. » Et Taliesin chante des chants étranges et prophétiques. Par la suite, il aide Elffin et

devient son barde « domestique », manifestant aussi des pouvoirs magiques incontestables.

Les rapports sont certains entre cette histoire fantastique et l'enfance de Merlin telle qu'elle est racontée par Geoffroy ou par Robert de Boron. La conception de l'enfant n'est pas naturelle. Si Merlin a été conçu d'un diable et d'une jeune fille pieuse, Taliesin *se conçoit lui-même* dans le corps de Keridwen, cette image de la Déesse-Mère, initiatrice et dispensatrice. De toute façon, Taliesin et Merlin ont un point commun : ce sont des enfants sans père. L'accent est mis sur la naissance irrégulière de celui qui est promis à une haute destinée. Cela n'est pas nouveau : l'ombre de Moïse, les ombres de Rémus et de Romulus rôdent par-dessus Merlin et Taliesin, et l'ombre du Christ aussi. Car en définitive, le fait d'être conçu du Saint-Esprit n'est guère différent de ce qui se passe pour ces personnages hors du commun. Et le thème de la fécondation par voie bucale, si fréquent dans le domaine celtique, est exactement le même que celui de la Vierge qui enfante : il correspond à d'antiques croyances, du temps où la Femme était l'objet d'une grande vénération et d'une grande terreur parce qu'on n'expliquait pas très bien pourquoi elle seule avait la possibilité de donner la vie.

Un deuxième point commun entre Merlin et Taliesin est le fait que ce sont des enfants très tôt doués de la parole et de connaissance. Dans le *Merlin* de Robert de Boron, l'enfant console immédiatement sa mère qui se désole, comme le fait Taliesin pour Elffin. Et tous deux étonnent les juges et les rois par leurs paroles empreintes de sagesse et de mystère. Merlin démystifie les mages, c'est-à-dire les druides, de Vortigern. Taliesin va bafouer les bardes du roi Maelgwn Gwynedd en les ridiculisant parce qu'ils ne savent rien de ce qu'ils devraient savoir. Enfin, curieusement, Merlin et Taliesin appartiennent historiquement à la seconde moitié du VI[e] siècle, mais on les rajeunit dans leur légende pour les rendre contemporains d'Arthur.

Eux, qui sont des Bretons du Nord, on les donne pour compagnons d'un homme qui est marqué par le sud du Pays de Galles et par le Cornwall.

Il existe un poème où Taliesin est en rapport direct avec Arthur, c'est le fameux poème 30 du *Livre de Taliesin*, qu'on intitule *Preiddieu Annwfn*, c'est-à-dire « les Dépouilles de l'Abîme (ou de l'Autre Monde) » ; il s'agit d'un texte fort obscur à cause des références et des allusions qui s'y trouvent, et que nous ne comprenons pas, faute de contexte. Il doit être un reste bien altéré d'un ancien épisode de la légende arthurienne aujourd'hui perdu et qu'il est difficile de reconstituer. Une seule mention de l'expédition d'Arthur qui est le sujet de ce poème est faite dans le récit gallois de *Kulhwch et Olwen*, mais on n'apprend rien de plus. Peut-être faut-il alors se tourner vers la seconde branche du *Mabinogi* gallois où l'on voit le héros Brân Vendigeit partir lui aussi dans une expédition semblable, en compagnie du même Taliesin ? Arthur aurait donc remplacé le personnage plus ancien de Brân. Et pour faire bonne mesure, il est nécessaire de se reporter à un poème irlandais dont le héros est Cûchulainn, et qui présente une histoire analogue d'expédition vers l'Autre Monde, à la recherche d'un chaudron merveilleux. Et qui sait si ce chaudron celtique n'est pas l'archétype du Graal chrétien ?

Les Dépouilles de l'Abîme.

Un certain Gwair est prisonnier, par suite de la vengeance de Pwyll et de Pryderi dans la mystérieuse cité de Kaer Sidhi. Arthur et ses compagnons organisent une expédition pour le délivrer. Cette cité, c'est aussi Kaer Perdryvan, la « ville aux quatre enceintes ». Il s'y trouve un chaudron « qui ne bout pas la nourriture des lâches », et qui est chauffé par l'haleine de neuf filles. Il semble y avoir d'étranges cortèges dans cette cité que le poète décrit comme inaccessible et qui porte différents noms. Mais, finalement, « quand

nous allâmes avec Arthur, en ses nobles entreprises, sauf sept, personne ne revint ».

A ce compte, Taliesin compagnon d'Arthur dans ses expéditions, barde et confident d'Arthur, prophète et magicien, peut être considéré comme identique à Merlin qui joue le même rôle près du roi. Les deux légendes ont dû se développer parallèlement chez les Bretons du Nord, être complétées par les Gallois, lesquels ont établi des interférences entre elles, interférences dont ont profité les auteurs des romans de la Table Ronde. De toute façon, dans *Kulhwch et Olwen*, version galloise et archaïque de la légende arthurienne, même si Merlin n'apparaît pas, le roi est entouré de personnage dont les pouvoirs magiques ou surnaturels sont évidents. On peut retenir notamment les particularités de Kaï, celui qui, dans les romans français, sera le frère de lait et le sénéchal d'Arthur, personnage fanfaron et grostesque : « Kaï avait cette vigueur caractéristique qu'il pouvait respirer neuf nuits et neuf jours sous l'eau. Il restait neuf nuits et neuf jours sans dormir. Un coup d'épée de Kaï, aucun médecin ne pouvait le guérir. C'était un homme précieux que Kaï : quand il plaisait à Kaï, il devenait aussi grand que l'arbre le plus élevé de la forêt. Autre privilège : quand la pluie tombait le plus dru, tout ce qu'il tenait à la main était sec au-dessus et au-dessous, à la distance d'une palme, si grande était sa chaleur naturelle. Elle servait même à ses compagnons pour faire du feu, quand ils étaient éprouvés par le froid. » Son autre fidèle compagnon Bedwyr, le Béduier des romans français, est manchot, mais « sa lance produisait une blessure en entrant, mais neuf en se retirant ». Il a un interprète, Gwrhyr Gawlstawt Leithoedd, qui « savait toutes les langues », même celles des animaux. Il peut aussi changer de forme et apparaître sous l'aspect d'un oiseau. Quant à son autre compagnon, Menw, quand on se trouve face aux ennemis, il peut « jeter sur eux charme et enchantement de façon à ce qu'ils ne fussent vus de personne, tout en voyant tout le monde ». Il peut également jeter un charme sur les bêtes sauvages pour les

rendre inoffensives. Voilà qui va bien avec l'aspect « homme sauvage » de Merlin, et aussi avec les procédés utilisés par l'enchanteur pour permettre à Uther Pendragon, puis à Arthur de triompher de leurs ennemis.

Mais la tradition galloise comporte un autre personnage, souvent associé avec Taliesin, et qui pourrait bien être un parallèle de Merlin dans son aspect d'enchanteur-magicien : il s'agit de Gwyddyon, fils de la déesse Dôn, neveu du roi Math, maître ès magie, et frère incestueux de la déesse Arianrod. Ici, nous sommes en pleine mythologie celtique, car il ne semble pas qu'il y ait un personnage historique au départ, bien que les références à l'histoire de Gwynedd, au nord-ouest du Pays de Galles, soient nombreuses. En fait, Gwyddyon est le héros d'une vaste saga de Gwynedd, saga fortement influencée d'ailleurs par la tradition gaélique d'Irlande qui avait pénétré en Gwynedd à la suite des incursions fréquentes des Irlandais. On trouve le personnage de Gwyddyon très souvent cité dans les poèmes attribués à Taliesin, et il est le héros de la quatrième branche du *Mabinogi.*

Histoire de Gwyddyon.

Gwyddyon, fils de Dôn, est le neveu de Math, roi de Gwynedd, qui détient une baguette magique donnant la toute-puissance, et il a appris la magie de son oncle. Son frère Gilvaethwy est amoureux de la jeune Goewin, mais celle-ci doit rester vierge, car elle a une fonction très importante. En effet, en temps de paix, Math ne peut vivre que les pieds dans le giron d'une vierge. Or, cette vierge, c'est Goewin. Gwyddyon veut aider son frère. Il doit, pour cela, créer une situation de guerre, car alors, Math pourra quitter Goewin et aller combattre. Il excite d'abord la convoitise de son oncle en lui parlant des cochons merveilleux que possède Pryderi, roi de Dyved, et il propose d'aller en Gwynedd, sous un déguisement, se faire donner des cochons. Ainsi est fait. Gwyddyon offre à Pryderi de lui échanger ses cochons

contre des animaux encore plus merveilleux. Et, la nuit, il se met au travail : « Il eut recours à ses artifices et commença à montrer sa puissance magique. Il fit paraître douze étalons, douze chiens de chasse noirs ayant chacun le poitrail blanc, avec leurs douze colliers et leurs douze laisses que tout le monde eût pris pour de l'or ; les brides étaient en rapport avec les selles. » Le lendemain matin, il offre tout cela à Pryderi, avec en plus douze boucliers d'or qui ne sont que des champignons transformés. Pryderi accepte les présents de Gwyddyon et les échange contre les fameux cochons que Gwyddyon se hâte de ramener en Gwynedd.

Bien entendu, le lendemain, le charme s'étant évanoui, Pryderi comprend qu'il a été joué. Il apprend qu'il s'agit de Gwyddyon et prépare une expédition guerrière contre le Gwynedd. Math rassemble son armée. La bataille est terrible et se termine par la mort de Pryderi. Mais pendant ce temps-là, Gilvaethwy a pu coucher avec Goewin. Math, quand il revient, est mis au courant de tout et décide de châtier ses deux neveux. Il les transforme en cerf et en biche pour une année, en sanglier et truie pour une seconde année, et en loup et louve pour une troisième année. Enfin, jugeant que la punition a été accomplie, il leur redonne leur forme humaine et se réconcilie avec eux.

Mais le problème de la jeune vierge dans le giron de laquelle Math doit poser ses pieds se pose à nouveau. Gwyddyon propose sa sœur Arianrod. Math la fait passer par-dessus sa baguette et Arianrod s'enfuit en abandonnant deux enfants nouveau-nés. L'un d'eux se jette dans la mer. Gwyddyon s'empare de l'autre et l'élève. Un jour, en compagnie du petit garçon, Gwyddyon va rendre visite à sa sœur Arianrod. Elle lui demande qui est le garçon. Il répond : « Cet enfant, c'est ton fils. » Arianrod, furieuse, refuse de le reconnaître et reproche à son frère de l'outrager. Elle lui demande cependant : « Quel est le nom de *ton* fils ? » Comme Gwyddyon répond qu'il n'en a pas encore, Arianrod dit : « Je jure qu'il aura cette destinée qu'il n'aura pas de nom avant d'en avoir reçu un de moi. » C'est dire qu'elle maudit l'enfant, en ayant bien l'intention de ne jamais lui donner de nom. Mais un jour,

déguisé en cordonnier, Gwyddyon vient avec l'enfant devant la forteresse d'Arianrod. Celle-ci le regarde travailler. Et tout à coup l'enfant lance une pierre sur un oiseau qu'il atteint. Arianrod rit et dit : « C'est d'une main bien sûre que le petit l'a atteint. » Alors Gwyddyon range ses affaires et dit à Arianrod qu'elle vient de nommer son propre fils : désormais il s'appellera comme elle l'a dit *Lleu Llaw Gyffes*.

Mais Arianrod, toujours aussi furieuse, déclare qu'il n'aura pas d'armes à moins qu'elle-même ne lui en donne. Gwyddyon revient avec Lleu une autre fois, sous un déguisement. Par magie, il suscite des ennemis prêts à attaquer la forteresse. Comme on manque de combattants, Arianrod arme le garçon. Alors Gwyddyon fait cesser l'enchantement. Ainsi Arianrod est encore jouée, mais elle déclare que l'enfant n'aura pas de femme de la race des hommes. C'est pourquoi Gwyddyon, en compagnie de Math, s'arrange pour créer une femme des fleurs : « Ils réunirent alors les fleurs du chêne, celles du genêt et de la reine-des-prés, et par leurs charmes, ils en formèrent la pucelle le plus belle et la plus parfaite du monde. » Et ils la nomment Blodeuwedd, c'est-à-dire « Née des Fleurs ». Ils font ensuite épouser Lleu à Blodeuwedd.

Cependant Blodeuwedd s'ennuie avec Lleu. Elle prend un amant et lui fait tuer Lleu, lequel s'envole sous forme d'oiseau. Gwyddyon recherche son fils pendant longtemps, retrouve l'oiseau et lui rend sa forme humaine. Puis il se venge de l'amant et poursuit Blodeuwedd. Il rejoint la jeune femme, mais comme il ne peut détruire sa propre création, il se contente de la transformer en hibou, l'obligeant ainsi à mener une vie nocturne[5].

Il n'est pas impossible que les histoires de Gwyddyon aient influencé la composition du personnage définitif de l'enchanteur Merlin. De toute façon, l'inceste particulièrement net entre Gwyddyon et sa sœur Arianrod est à mettre en parallèle avec l'attitude ambiguë de Merlin avec sa sœur Ganieda, ou si l'on préfère, de Myrddin avec

Gwendydd. Et, comme Merlin, Gwyddyon est capable de provoquer des apparitions. Il est aussi un maître de l'illusion, provocateur, protecteur. De plus, il joue le même rôle de louche entremetteur que Merlin au profit d'Uther Pendragon, pour son frère Gilvaethwy. Il y a là des éléments qui ne sont peut-être pas probants, mais qui indiquent cependant une certaine parenté entre les deux légendes. Enfin, il y a le rôle joué par Gwyddyon dans une bataille mythologique relatée par le *Livre de Taliesin*, le fameux « Combat des Arbres » *(Cad Goddeu)*. Il y est dit clairement que, pendant une bataille, les Bretons allaient avoir le dessous. Alors Gwyddyon opéra une véritable résurrection des Bretons en les transformant en arbres. C'est ainsi qu'ils furent vainqueurs[6]. Ce pouvoir de magie végétale prêté à Gwyddyon est très important, car non seulement le thème de la forêt qui marche est typiquement celtique, mais le nom de Gwyddyon lui-même se réfère à l'arbre. En effet, ce nom contient *Gwydd*, ou *Wydd*, ce qui signifie *bois* (breton *gwezen* ou *koad* et *koed* venant du gaulois *vidu*). Il est quand même assez remarquable que le nom d'un personnage mythologique se rapportant à Merlin soit un dérivé du mot « bois » quand on sait que Merlin est l'Homme des Bois, le « Fou du Bois ».

Il y a d'ailleurs bien des exemples dans les contes populaires européens où le héros apprend des choses surprenantes alors qu'il se trouve au milieu d'un bois ou, le plus souvent juché sur un arbre. Il semble bien que dans la tradition orale, transmise depuis des siècles, de génération en génération, la science et la connaissance soient liées à l'Arbre. C'est bien à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal qu'Adam et Ève cueillirent la pomme qui devait être fatale à l'humanité. Car la Connaissance est réservée à certains, et non aux « vulgaires ». La Connaissance est secrète, et ceux qui la détiennent la gardent jalousement dans un réseau d'interdits et de châtiments exemplaires, indices très nets d'un *pouvoir* qui prétend toujours écarter la foule du *savoir* parce que c'est le *savoir* qui donne le *pouvoir*. Et si quelqu'un s'empare de cette connaissance, c'est parce qu'il est fou, comme

Merlin, ou qu'il s'est trouvé par hasard au bon endroit, le moment venu.

Un exemple caractéristique se trouve dans un conte percheron recueilli à la fin du XIXe siècle aux environs de Rémalard (Orne), le conte de *l'Aveugle-Né*. Le héros, abandonné par son guide au milieu d'une forêt, se réfugie en tâtonnant sur la fourche d'un arbre. Et là, il entend trois animaux réunis au pied de l'arbre et qui parlent entre eux. Il apprend ainsi le moyen de se guérir de sa cécité (par les feuilles du chêne où il se trouve, précisément), le moyen de guérir la fille du roi et le moyen de rendre la fécondité à une campagne aride en creusant un puits[7]. Le fait que ce personnage soit aveugle en fait un voyant de l'Autre Monde : il peut ainsi comprendre le langage des animaux, reconstituant pour lui les temps primitifs, l'Âge d'Or, où la chose était possible. Et surtout, il acquiert, grâce à cette connaissance, le pouvoir représenté par la princesse, et la fécondité représentée par le puits.

Et c'est encore dans la tradition populaire orale qu'on découvre les dernières traces du « sage » Merlin, jeune enfant qui parle. Ici, les légendes de Merlin et de Taliesin se croisent, et dans un contexte chrétien purement hagiographique et volontiers édifiant. Il s'agit d'un récit recueilli à la fin du XIXe siècle en Bretagne armoricaine, et qui, dans sa simplicité, sa naïveté même, nous ramène très loin en arrière, au fond de la mythologie celtique.

Les deux naissances de Konérin.

Konérin est adolescent. Un jour qu'il se rend à l'école, il rencontre des « gens méchants » qui lui disent qu'ils le cherchent, depuis longtemps, pour le tuer. Il a beau protester qu'il ne leur a rien fait, il doit choisir entre être poignardé ou être brûlé vif. Il choisit le feu. Les « gens méchants » le saisissent et le font brûler sur un tas de fagots. Or, un peu plus tard, deux mendiants passent près du tas de cendres et aperçoivent parmi celles-ci une pomme qui n'est pas cuite. L'un d'eux propose de la manger, l'autre rétorque que si cette pomme n'a pas

brûlé, c'est que Dieu l'a voulu ainsi et qu'il faut qu'elle reste intacte. Ils emportent la pomme et passent devant la chaumière où une femme est en train de filer. L'un des mendiants lui parle et apprend qu'elle a une fille qui n'est pas mariée. Il lui demande si elle est toujours vierge. La femme se récrie bien haut, et elle affirme que sa fille est vierge. Alors le mendiant lui donne la pomme, lui disant qu'il faudra la donner à manger à sa fille lorsqu'elle se plaindra d'avoir mal au ventre, car la jeune fille est menacée d'une grave maladie. Et les mendiants s'en vont. Effectivement, le soir, la fille se plaint d'avoir mal au ventre. Sa mère lui fait manger la pomme. Et bientôt, la fille est enceinte, ce qui cause un grand scandale. Cependant, le recteur de la paroisse semble comprendre la situation. Quand la jeune fille a accouché d'un garçon, sans souffrir les douleurs de l'enfantement, il vient lui-même chercher l'enfant pour le conduire à l'église sur les fonts baptismaux. Et quand il demande des volontaires pour être parrain et marraine, l'enfant se met à parler : « Je n'ai pas besoin de parrain ni de marraine. Saint Konérin j'étais auparavant, saint Konérin je suis maintenant[8]. »

Car ici, le thème de la fécondation par voie buccale est très nettement développé. La seconde naissance irrégulière de Konérin, comme celle de Taliesin, lui donne une force et une sagesse qu'il n'avait pas autrefois. Dans le contexte chrétien, il est un « saint ». Dans un contexte païen, il serait le « druide », le « barde », en tout cas la sagesse faite homme. Ce qui lui permet de défier l'ordre établi, la morale qui est celle du milieu où il apparaît. En fait, c'est un enfant qui *dérange*, non seulement parce qu'il existe, mais aussi parce qu'il parle. Et l'on sait que celui qui dérange le plus, dans la civilisation chrétienne, c'est le *Diable*, c'est-à-dire celui qui « se jette en travers ». Il n'y a donc pas loin entre le diable et le saint. C'est pourquoi Merlin est le fils d'un diable et d'une « sainte » femme.

Cette situation de Konérin se retrouve de façon analogue dans un autre conte populaire armoricain. Cette fois, il ne s'agit pas d'une seconde naissance, mais de la

première. Mais là encore, étant donné que le « père », ou plutôt le « géniteur » est un être fantastique, l'enfant va hériter de pouvoirs surhumains, comme Merlin lui-même.

La Pomme rouge.

Un veuf, qui avait une fille, avait épousé une femme qui avait également une fille. La première est belle, la seconde très laide. La fille belle, passant dans une lande, complète une chanson des korrigans. Ceux-ci lui donnent toutes sortes de bénédictions et la rendent encore plus belle qu'avant. Ce que voyant, la belle-mère décide d'envoyer sa propre fille, laquelle revient encore plus laide parce qu'elle n'a pas pu finir la chanson des korrigans. La belle-mère décide de se venger. Elle donne à sa belle-fille plusieurs pommes à manger, et parmi celles-ci une pomme rouge qu'elle a obtenue par magie. La fille mange la pomme rouge et se retrouve enceinte. Le père furieux chasse sa fille. Dans les bois, elle donne le jour à un fils qui a « trente-sept couleurs ». Et comme la malheureuse se lamente, le nouveau-né se met à lui parler, la console, va au château demander de la nourriture, et, par son habileté, parvient à faire épouser à sa mère un beau prince. Après quoi, le jour du mariage, il se changea en pomme rouge sur la table et dit : « Maintenant, je vais aller sur l'arbre du haut duquel je suis venu[9]. »

En fait, dans ce conte recueilli à Port-Louis (Morbihan), nous trouvons absolument l'histoire de la naissance de Merlin. Or, jamais le nom de l'enchanteur n'est prononcé dans un conte qui est vraiment d'origine populaire. Cela ne veut pas dire que l'image du personnage de Merlin soit absente de cette tradition transmise de génération en génération. Cela en est une preuve. Les Korrigans ou les sorcières remplacent le diable. Et dans ce cas, la bonté et la beauté de la mère, symbole de sa virginité, de sa pureté, défendent l'enfant contre les

puissances malfaisantes et démoniaques qui l'animent et en font un justicier, profondément bon et ré-équilibrateur du monde : c'est le démiurge Merlin dans ses fonctions apaisantes et positives. Une fois de plus, le diable a été joué.

Une autre version de ce conte a également été recueillie à Port-Louis, mais cette fois, il s'agit d'une jeune fille qui s'est moquée de la petite taille des korrigans. Ceux-ci se vengent en lui faisant manger des noix dont une la rend enceinte alors que son mari est absent depuis de longs mois. Heureusement, tout s'arrange, et le jeune enfant rétablit la vérité et retourne sur l'arbre duquel il provient, sous forme de noix[10]. Tout se passe comme si la tradition populaire était hantée par l'histoire de l'enfant sans père voué aux grandes destinées et capable de connaître les secrets du monde. Tout se passe donc comme si, dans la sagesse populaire, on avait besoin du personnage de Merlin, sous quelque nom qu'il puisse apparaître, sous quelque circonstance qu'il puisse traverser.

Et c'est vers l'Irlande que nous nous tournerons une fois de plus pour terminer cette brève incursion dans les textes parallèles à l'histoire de Merlin. Ici aussi, nous avons un personnage historique à la base, Mongân, fils de Fiachna, mort en 615, et qui était roi de Dal n'Araide, comme Suibhné. Ce n'est sûrement pas un hasard si le territoire de Dal n'Araide, voisin de celui des Bretons de Strathclyde, a servi de décor au thème double de Merlin, celui du roi fou et celui de l'enfant-mage, ou enfant-prophète.

Histoire de Mongân.

Un jour que le roi Fiachna est parti en Écosse pour porter secours à son allié Aedan mac Garbrain, celui qui avait permis à saint Columcill de s'établir à Iona, sa femme, qu'il avait laissée dans la forteresse de Moylinny, voit venir à elle un homme très beau et d'aspect royal. Cet homme lui dit que Fiachna sera tué dans une

bataille le lendemain à moins qu'elle ne consente à s'unir à lui pour donner naissance à un fils qui sera promis à de hautes destinées. La femme accepte « pour sauver la vie de son mari ». On apprend alors que cet homme étrange n'est autre que Mananann mac Lir, l'un des chefs des Tuatha Dé Danann, ces dieux de l'ancien temps qui vivent dans les tertres d'Irlande et dans les îles de l'océan. Quand Fiachna revient vainqueur et sauf de son expédition, sa femme lui raconte tout et il semble prendre très bien la chose. Ainsi naît Mongân. Quand Mongân a trois jours, Mananann vient le chercher et l'emmène dans la « Terre de Promesse ». Et c'est ainsi qu'élevé et éduqué dans un pays féerique, Mongân a une certaine part de la sagesse des Tuatha Dé Danann, c'est-à-dire de la sagesse druidique : il peut notamment changer son aspect comme il le désire. Une fois revenu en Irlande et ayant pris la succession de Fiachna, il épouse la belle Dub-Lacha. Mais à la suite d'une promesse de don obligatoire, il est obligé de donner sa femme au roi de Leinster. Dub-Lacha essaie de gagner du temps et se fait octroyer un délai d'un an avant de partager la couche du roi de Leinster, mais celui-ci la retient prisonnière. Un jour, Mongân prend l'aspect du moine Tibraide et donne l'aspect d'un clerc à son intendant Mac an Daimh dont l'épouse a dû suivre Dub-Lacha, et tous deux s'introduisent dans le château du roi de Leinster sous prétexte de confesser Dub-Lacha. Bien entendu Mongân en profite pour satisfaire son désir pour son épouse, au nez et à la barbe du roi de Leinster, tandis que les guetteurs sont plutôt perplexes : ils voient en effet Tibraide et son clerc à l'intérieur du château, et un deuxième Tibraide à l'extérieur, le vrai celui-là. Mais à la fin Mongân ne peut plus tarder davantage. Il va trouver une horrible vieille femme, la transforme en belle jeune fille et s'en va avec elle au château du roi de Leinster, la présentant comme sa nouvelle conquête. Le roi de Leinster semble fort attiré par celle qu'il croit si belle. Mongân lui propose l'échange avec Dub-Lacha. Le roi accepte et Mongân se hâte de partir en compagnie de sa femme. On imagine la déconvenue du roi de Leinster lorsque, le charme étant dissipé, le lendemain matin, il trouve dans son lit l'horrible vieille femme [11].

On ne peut qu'être étonné du parallélisme qu'offrent toutes ces diverses légendes, galloises, irlandaises, bretonnes ou tout simplement continentales. Mais celle de Mongân a le mérite d'opérer la fusion entre le personnage du magicien doué du don de prophétie et le personnage de l'enfant dont la naissance irrégulière est due à l'intervention d'une puissance démoniaque, au bon sens du terme, c'est-à-dire dans son sens étymologique. L'incube qui est le géniteur de Merlin n'est pas tellement différent du dieu celtique Mananann, et si les circonstances de la « scène primitive » ne sont pas strictement identiques, la femme est toujours de bonne foi, et le résultat est le même : l'enfant est un être exceptionnel, doué de pouvoirs surnaturels. Alors, Lailoken, Suibhné, Konérin, Mongân, ce ne sont que des noms valables dans un certain contexte pour un certain public. Ce sont les multiples visages d'un même personnage mythologique, à la fois prophète, magicien, enfant surdoué, anormal jusqu'à la folie, sage comme Taliesin, féroce comme Gwyddyon, redresseur de torts comme le petit garçon de *la Pomme Rouge*, ou encore saint comme l'a été Salaün ar Foll, ce pauvre hère qui, au XVe siècle, a vécu du côté de Lesneven, au milieu des bois, répétant sans cesse dans son extase « *Itron Varia* » (Madame Marie, c'est-à-dire Sainte Marie), et en l'honneur de qui on a bâti la magnifique chapelle du Folgoët, dans le Finistère : et ce personnage, c'est notre Merlin l'Enchanteur.

LE COUPLE DIVIN

Il faut donc admettre que le personnage de Merlin l'Enchanteur est issu d'une série de symbioses plus ou moins compliquées, attirant des caractéristiques de certains héros ou de certains dieux du panthéon celtique ainsi que des éléments plus historiques où se détache la figure d'un roi devenu fou, abandonnant la société et se réfugiant dans les bois. Et au centre de tout cela, c'est le personnage de Merlin-Lailoken qui domine, avec pour contexte géographique le territoire des Bretons du Nord situé entre la Solway et la Clyde, et pour repère chronologique la seconde moitié du VIe siècle.

Mais toutes ces constatations posent des problèmes, car nous sommes en présence d'une figure mythologique. Et comment dire si c'est le personnage historique qui est devenu mythologique ou si c'est une figure hautement divine qui a été historicisée avant d'être récupérée par la fable ? Le processus qui consiste à faire des dieux des personnages historiques est bien connu, c'est ce qu'on appelle l'évhémérisation, et il a été largement mis en pratique au cours des siècles pour des raisons parfois très diverses, but religieux, but politique, ou tout simplement tendance plus ou moins inconsciente d'*auréoler* des personnages hors du commun. A ce compte, Merlin l'Enchanteur ne serait que la sublimation, l'*apothéose*, au sens strict du terme, d'un pauvre fou rendu célèbre par ses vaticinations.

En fait, tout cela est plus complexe et il faut se méfier de ne donner qu'une seule réponse à des problèmes qui

mettent en œuvre à la fois la mémoire et la sensibilité des peuples. On sait par exemple que la légende de Tristan et Yseult est bâtie sur un mythe très ancien dont on retrouve la formulation archétypale très tôt en Irlande[1]. Or le roi Mark de Cornouailles est un roi historique, souverain du double royaume de Domnonée, c'est-à-dire de Cornwall-Devon en Grande-Bretagne et du nord de la péninsule armoricaine, plus connu sur le continent sous son *cognomen* de Konomor (Cunoworos). D'autre part, il est prouvé que le nom de Tristan (*Drostan*, puis *Drystan* en gallois) est d'origine picte, et que son pays, le Loonois, n'est autre que le Lothian, c'est-à-dire une région située sur les anciens domaines des Bretons du Nord, au sud d'Edinburgh, dans le pays des *Votadini* (Gododdin). Et on a retrouvé le pilier funéraire de Tristan, dit « fils » de Cunoworos, non loin de Tintagel, où se déroule une partie de la légende. Alors, de quoi s'agit-il ? D'un fait divers mettant en scène la rivalité d'un père et d'un fils, et qui serait devenu une véritable épopée, puisant des détails dans les sources mythologiques ? On en a vu d'autres exemples de cette sorte, puisque après tout, la fameuse Guerre de Troie n'est autre qu'une bataille sans merci entre Grecs d'Asie et Grecs d'Europe pour la suprématie économique sur la mer Égée, le tout étant « camouflé » sous le rapt de la belle Hélène par le beau Pâris. Et on sait aussi que dans l'histoire romaine, apparaissent bien souvent des personnages qui n'ont jamais eu d'existence réelle et qui ne sont que les historicisations des grandes divinités indo-européennes, tels, dans Tite-Live, le fameux Horatius Coclès (qui n'est autre que Wotan) ou Mucius Scaevola (qui n'est autre que Tyrr).

Il semble bien que l'on ne puisse déterminer de façon précise quel est le point de départ exact d'une légende. Il peut aussi bien s'agir du Mythe lui-même, immuable et immanent, et s'actualisant dans un événement vécu, que des événements réels transmis de génération en génération et se chargeant à chaque fois des résidus mythologiques de l'inconscient. Et, en analysant les légendes en profondeur, on s'aperçoit que jamais une légende n'est bâtie sans un fait historique certain, mais que ce fait rentre soit dans

une structure mythique pré-existante, soit dans un cadre propice à susciter l'évocation analogique de certains thèmes mythologiques. C'est ce qui est arrivé pour la légende armoricaine de la ville d'Is. Le point de départ réel semble être les catastrophes qui ont lieu à la fin de l'Âge du Bronze par suite d'un brusque changement de climat (allant du froid sec au doux humide), catastrophes qui se sont manifestées surtout par l'invasion d'anciens établissements humains près des lacs et de la mer par les eaux redevenues soudainement plus abondantes. Le thème se retrouve tout autour de la Baltique, le long de la mer du Nord et dans les îles Britanniques. Et il s'est localisé, de façon plus spécifique, à la pointe de la Bretagne armoricaine. Mais, chemin faisant, il s'est chargé d'éléments divers, mythologiques, psychologiques, sociologiques, philosophiques, religieux, qui en ont orienté le sens selon les formulations et qui en ont fait véritablement « le mythe celtique de l'origine ». Et l'on pourrait également s'étendre sur le cas de Vercingétorix : il n'est pas apparu par hasard comme chef suprême des Gaulois devant les Romains, car il avait été élevé dans l'optique très particulière du mythe du *Roi du Monde*, et il n'a fait qu'actualiser, incarner un mythe pré-existant dans un cadre déterminé par les circonstances extérieures.

C'est pourquoi il importe d'être très prudent quant à l'appréciation des origines d'une figure mythologique bien définie. Dans le cas de Merlin l'Enchanteur, nous avons l'image d'un personnage haut en couleurs, doué de certains pouvoirs et s'en servant comme il l'entend, doué du don de prophétie, homme des bois, mais aussi clerc parfaitement raffiné, dont la naissance, quelque peu mystérieuse, la conception quelque peu ambiguë, la vie quelque peu paradoxale, la disparition quelque peu incompréhensible, nous ouvrent toutes grandes les portes d'un domaine féerique, pour ne pas dire divin. C'est peut-être un homme réel rangé au rang des dieux. C'est peut-être un dieu passé au rang de héros historique. C'est peut-être un être exemplaire, incarnant un mythe immanent qui n'attendait que d'être réactualisé.

C'est d'abord le nom qui devrait nous retenir. Il semble

qu'au départ de toute cette histoire, ce soit Lailoken-Llallogan qui a été le nom réel du personnage, mais c'est le nom de Merlin qui a prévalu, et il faut non seulement l'accepter, mais essayer de l'expliquer.

Le nom de Merlin apparaît pour la première fois dans la *Vita Merlini*, sous la forme latine *Merlinus*. Toutes les versions galloises (qui sont toutes postérieures à Geoffroy de Monmouth) donnent pour équivalent *Merddin* ou *Myrddin* (le Y gallois se prononçant EU, et le DD se prononçant comme un Z, d'où le breton *Merzinn*). Si Merlin est réellement un Breton du Nord, la logique voudrait donc que le nom originel fût *Myrddin* et que *Merlinus* n'en soit que la transcription latinisée, chose normale dans un texte rédigé en latin. C'est du reste l'opinion couramment et communément admise, le Z à l'intérieur d'un nom n'étant pas facile à prononcer pour un latinisant, un Français ou même un Anglais. Et comme Geoffroy de Monmouth était un clerc formé dans les écoles normandes, bien qu'il fût gallois, cet adoucissement du Z en L ne semble pas incongru sous sa plume. Il reste donc à s'interroger sur le sens que peut avoir le mot *Myrddin*. Phonétiquement, il ne peut guère provenir que de *Mori-Dunum* (forteresse maritime), second et troisième termes du nom de la ville de Caerfyrddin (Caermarthen) où les envoyés de Vortigern ont précisément découvert le jeune enfant sans père. Comme le texte de Geoffroy ajoute — et c'est peut-être une interpolation — après le nom *Merlinus* « *qui et Ambrosius dicebatur* (qui était également dit Ambroise) », il s'agirait même d'un *cognomen*. Merlin serait donc un certain *Emrys Myrddin*, c'est-à-dire « Ambroise de Caermarthen » ou plus exactement « Ambroise de la Forteresse Marine ». Cela semblerait même corroboré par l'*Historia Britonnum*, laquelle ne donne pas le nom de Merlin au jeune héros de l'épisode, mais ceux d'*Aurelius Ambrosius*. Ainsi pourrait-on expliquer l'absence de ce nom de Merlinus dans un texte du IXe siècle où le surnom du héros ne lui avait pas encore été attribué ou était encore trop peu connu. Et de fait, rien ne s'oppose à cette interprétation, à plus forte raison si Merlin était réellement originaire de Caerfyrddin et s'était

mis au service de Gwenddoleu, seigneur du Nord. Mais cela, nous n'en savons rien.

De plus, cette hypothèse aurait le mérite de proposer une explication non moins logique à la substitution du nom de Myrddin à celui de Lailoken-Llallogan. Dans la tradition bretonne, le nom complet de notre personnage serait donc Llallogan Myrddin, et dans la tradition latine Lailoken Merlin. Pourquoi pas ?

Le malheur, c'est que le nom de *Merlinus* n'apparaît dans aucun manuscrit antérieur à celui de la *Vita Merlini* de Geoffroy, c'est-à-dire 1132, *pas plus que le nom de Myrddin*. Nous n'avons donc aucune preuve de l'antériorité du nom de Myrddin sur celui de Merlin. Et qui pourrait nier que ce n'est pas le contraire qui s'est produit : le nom de *Merlinus*, vu l'éclatant succès de Geoffroy, serait alors passé en gallois sous une forme celtisée et se serait alors substitué à celui de Llallogan. Il n'est pas plus absurde d'admettre cette hypothèse que l'autre.

Mais alors que signifie le nom de Merlin ? Il est possible de le rapprocher du mot anglais du XIIe siècle *merilun* qui a donné précisément *merlin* en anglais moderne et qui signifie « émerillon », variété de faucon très connue à cette époque où la chasse permettait à tous les nobles de vivre. Après tout, le neveu d'Arthur, Gauvain, porte en gallois le nom de *Gwalchmai*, c'est-à-dire « Faucon de Mai », et le nom d'Arthur lui-même se réfère à l'ours[2]. Pourquoi Merlin ne serait-il pas l'*Émerillon*, surnom qu'auraient pu lui donner certains conteurs en le décrivant au milieu des bois en train de chasser pour se nourrir[3] ?

Mais l'obstacle majeur qui demeure quant à cette hypothèse est que la légende de Merlin, comme celle du roi Arthur, ne concerne, tout au moins au XIIe siècle, que des Celtophones et des Francophones. N'oublions pas que la langue de l'élite intellectuelle, en Grande-Bretagne, était le français, imposé par la dynastie anglo-normande et encore ravivé par les Plantagenêt qui étaient des Angevins. Que viendrait faire un terme anglo-saxon dans une histoire franco-bretonne ? La seule solution possible reste

alors de faire de Merlin un adjectif dérivé du mot français *merle*. Et non seulement ce n'est pas absurde, mais cela a toutes les chances d'être la meilleure réponse au problème du nom de Merlin : l'enchanteur-poète est un persifleur, une sorte d'impertinent, gouailleur qui passe son temps à jouer des tours et à chanter. Quelle plus belle épithète pourrait-on lui trouver que celle qui découle du nom du merle ?

Ce n'est pas renier l'origine celtique de Merlin en affirmant cette possibilité. Il ne s'agit que du nom. Nous savons bien que ce n'est pas le nom originel, puisqu'il s'agit probablement de Lailoken-Llallogan. C'est simplement montrer qu'au XIIe siècle, par le canal de Geoffroy de Monmouth très vraisemblablement, le personnage du barde-prophète, enchanteur de surcroît, et surtout *homme des bois*, a été revêtu d'un nom français qui exprime sa familiarité avec la forêt et avec le monde animal. Et quand on sait le rôle des animaux en général, des oiseaux en particulier, dans les pratiques et les croyances du druidisme, on ne peut qu'être enclin à accepter comme certaine l'hypothèse du nom de Merlin dérivant du français *merle*.

De toute façon, les traditions mythologiques ou religieuses font grand cas des surnoms et des épithètes en tous genres : Vénus n'est-elle pas « la Belle », Pluton n'est-il pas « le Riche », Belenos n'est-il pas « le Brillant », Brân le Béni n'est-il pas « le Corbeau » ? Pourquoi Merlin ne serait-il pas « le Merle » ? Car, tel qu'il nous est présenté dans les romans arthuriens, Merlin dépasse de loin sa condition historique humaine. A la limite, il est un demi-dieu, ou un dieu incarné pour influer sur le destin des hommes. Et en ce sens, il est le Démiurge, l'organisateur d'un monde qu'il n'a pas créé mais qu'il contribue, par ses conseils aussi bien que par ses pouvoirs magiques, à équilibrer pour la satisfaction de tous. N'est-ce pas lui l'initiateur de cette fameuse Table Ronde « qui tourne comme le monde » ? N'est-ce pas lui qui fixe le destin des uns et des autres, se jouant des règles établies, de la morale ou de la routine, lançant les chevaliers dans des aventures qu'ils ne comprennent pas mais qui sont toutes

ordonnées à une fin, quelque obscure qu'elle soit dans la perspective d'un univers où le temps n'existe plus ? On dirait qu'il est, selon la définition du poète qu'en a donnée Vigny dans son *Chatterton,* il lit dans les étoiles le chemin indiqué par Dieu. C'est pour cela qu'il est devin. Il est l'Hermès Trismégiste de la tradition ésotérique. Il est le dieu qui voit et qui parle, l'*Aius Locutus* des Romains. Mais ce n'est pas dans un temple bâti en pleine ville qu'il exerce son ministère, c'est en plein cœur des forêts celtiques.

Et cela est une différence fondamentale. La civilisation celtique n'a jamais été urbaine. Elle a toujours été rurale ou forestière. D'abord pastorale, la société celtique a lentement évolué vers un système agricole, plus tôt en Gaule où le voisinage méditerranéen favorisait l'évolution, plus tardivement en Irlande, à l'extrême occident connu de l'époque. C'est à travers ce système à peine issu des habitudes pastorales que Merlin apparaît, telle la figure d'un druide de l'ancien temps, perpétué par miracle au milieu d'un christianisme que personne ne songe à discuter mais que tout le monde interprète à sa façon. Et Merlin cristallise en lui tout ce qui n'a pas pu être récupéré par le christianisme officiel, tout ce qui, pour des raisons très simples, devait être considéré comme « diabolique » parce que se mettant en travers des normes théoriques importées d'ailleurs et mal vécues par une population attachée à ses habitudes ancestrales, à ses structures mentales, à ses croyances profondes enracinées dans la terre vierge. Cela explique en partie pourquoi Merlin se réfugie dans la forêt, pourquoi il vit dans un arbre, invisible au commun des mortels, pourquoi il succombe aux charmes ambigus de Viviane, se faisant ainsi volontairement enfermer dans cette prison d'air où il peut continuer à jeter ses regards sur un monde déséquilibré.

Car, en fait, Merlin n'est pas seul. L'image de l'ermite s'impose à nous parce qu'elle correspond à cette attitude de retrait qu'on prête à Merlin, retrait hors d'une société qui n'est plus capable de comprendre ses conseils ou ses avertissements, et qui tourne à vide jusqu'à la catastrophe

finale, prévue par l'enchanteur-prophète, la bataille de Camlann, bataille symbolique s'il en fut, où le père et le fils s'entre-tuent pour la plus grande désolation du royaume péniblement équilibré. Après Camlann, il n'est plus question de Merlin. On verra seulement la main de Viviane reprendre l'épée d'Arthur et l'engloutir sous les eaux d'un lac. Car Viviane est la Dame du Lac, elle aussi personnage divin, visage d'une déesse-mère, petite fille perverse enseignée par le vieil enchanteur et qui se retrouve brusquement maîtresse d'une situation qu'elle n'avait pas prévue mais qu'elle est obligée de dénouer.

Viviane est auprès de Merlin. Viviane, ou une autre, Gwendydd, peut-être. C'est dire la complexité du personnage. Et il est essentiel de cerner ce personnage si l'on veut comprendre quelque chose à Merlin.

Viviane ou Gwendydd ?

Une première difficulté consiste à savoir quel est le nom véritable de la compagne de Merlin. Dans les poèmes gallois attribués à Myrddin, elle se nomme Gwendydd, et elle est la sœur du poète. Dans la *Vita Merlini*, c'est encore sa sœur, et elle se nomme Ganieda. Dans les autres textes, elle n'est plus la sœur, mais l'amante, et alors là, les noms varient d'une œuvre à l'autre, d'un manuscrit à l'autre, et même parfois à l'intérieur du même manuscrit.

C'est ainsi que dans le texte tardif de Thomas Malory, *le Morte d'arthur*, elle porte le nom de *Nimue*. Dans le *Huth-Merlin* on la retrouve sous la forme *Niviene*, et dans la *Vulgate-Lancelot* telle que l'a publiée Sommer, on peut relever les noms *Uiuiane* (dans l'*Estoire de Merlin*), *Nymenche* (*Lancelot* proprement dit) et *Niniane* (le *Livre d'Artus*). Dans un même manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, on trouve *Uiuiane* et *Uiniane* à quelques folios près, et dans un autre *Uinaine*, *Uiane* et *Uiuiane*. C'est dire que, compte tenu de l'ambiguïté entre V et U, et de la confusion toujours possible entre U et N chez des copistes successifs, le nom de la compagne de Merlin ne paraît pas avoir été fixé tout de suite. Il faut attendre le XVIe et surtout le XIXe siècle pour que la forme *Viviane* s'impose au détriment de toutes les autres, dans le domaine français bien entendu.

C'est donc très arbitrairement qu'on parle toujours de la fée Viviane. L'usage en est pourtant bien établi maintenant, et le nom a connu de beaux succès en tant que prénom. Mais il n'apparaît pas, du moins à première

vue, comme étant celtique, et surtout, il est très difficile de lui trouver un lien avec Gwendydd-Ganieda, ou encore avec le nom de l'épouse de Merlin, dans la *Vita Merlini* (seul texte où l'on parle d'une épouse de Merlin, et encore n'y joue-t-elle pratiquement aucun rôle), Guendoloena, qui est la forme latinisée du nom gallois bien connu Gwendolyn. Nous avons donc cinq formes principales du nom de la compagne de Merlin. Dans la tradition galloise : Ganieda et Gwenddyd. Dans la tradition continentale : Viviane, Nymenche (auquel on peut rattacher Nimue) et Niniane.

Comme pour le cas de Merlin, c'est le nom de Ganieda qui apparaît le premier. Les manuscrits contenant Gwendydd, qui est censé être la forme galloise de Ganieda, sont tous postérieurs à Geoffroy de Monmouth. Mais le passage de Ganieda à Gwendydd demeure fort obscur. *Gwendydd* est facile à comprendre, trop même : le mot signifie « Blanche Journée ». On peut certes retrouver l'adjectif *gwynn* (féminin *gwenn*) dans Ganieda sous la contraction *gan*, mais la fin du nom, *-ieda*, semble avoir peu de rapports avec le gallois *dydd*. Il faut donc supposer que Gwendydd et Ganieda sont empruntés tous deux à une forme commune plus ancienne, et qui signifierait en quelque sorte « Blanchette », ou encore (*Gwynn* signifie « blanc », mais également « beau » et « blond », comme son équivalent gaélique *finn*, les deux venant du gaulois *vindu*) « Blondinette », ou simplement « Belle ».

Nymenche (et Nimue) est beaucoup plus simple. Le nom suppose un modèle nettement gallois, ou tout au moins brittonique insulaire : il contient en effet le mot *nem*, qui signifie « ciel » (au sens religieux du terme) et que nous retrouvons dans le gallois *nef* (à prononcer « nève », ce qui justifierait la variante Nivièene), le breton-armoricain *nenv* (à prononcer *nan*) et le gaélique *Niamh*. Et précisément, en 1907, l'érudite Lucy-Allen Paton rattachait Nymenche à une héroïne épique irlandaise du nom de Niamh, laquelle joue un rôle quelque peu analogue à celui de Viviane : dans le récit de *la Mort de Cûchulainn*, elle est en effet chargée par le roi Conchobar de retenir prisonnier le héros Cûchulainn pour éviter que

celui-ci ne se lance dans une bataille fatale. Et Niamh est une fée, un personnage de l'Autre Monde. C'est donc une hypothèse intéressante : Nymenche serait donc la « Céleste », la « Fée » par excellence, ce qui est conforme dans les grandes lignes à ce personnage très aérien de Viviane, encore qu'il soit davantage lié aux sources, aux lacs et aux rivières.

Le nom de Niniane a prêté à de nombreux commentaires et à de nombreuses hypothèses. D'abord, on peut se demander si Niniane n'a pas été utilisé antérieurement à Viviane, le nom comportant une trop grande nasalisation ayant été confondu avec celui de Viviane pris comme féminin de Vivien. C'est possible, mais rien ne le prouve, à moins qu'on ne recherche patiemment d'où vient la forme Niniane.

A première vue, cette forme pourrait provenir du même mot *nem*, mais supposerait un modèle breton-armoricain *nen* ou *nan* donc fortement nasalisé. L'idée est intéressante dans la mesure où le personnage de Niniane est toujours placé en « Petite-Bretagne ». C'est en effet dans une forêt armoricaine, celle de Brocéliande, que Merlin la rencontre. Et c'est toujours dans la péninsule armoricaine que plus tard, sous l'aspect de la Dame du Lac, Viviane enlèvera Lancelot pour l'éduquer dans son domaine féerique. Or, à peu de distance de la Forêt de Paimpont, qui passe pour être la Forêt de Brocéliande, se trouve une rivière appelée le *Ninian :* elle prend sa source dans les Côtes-d'Armor, passe dans le Morbihan, longe la forêt de Lanouée, traverse le territoire d'Helléan (où nous retrouvons l'une des composantes de Bréchéliant, l'ancien nom de Brocéliande) et se jette dans l'Oust, au sud-ouest de Ploërmel. Et le nom de Ninian, assez répandu en Bretagne armoricaine, est celui d'un saint qui a évangélisé les Bretons du Nord et les Pictes du Sud à la fin du ve siècle. Le nom est celtique assurément, et même brittonique. Il peut très bien provenir du même radical *nem* et pourrait être un adjectif signifiant « céleste ». A ce moment-là, il ne fait pas de doute que Niniane est le féminin de Ninian. Niniane est donc « la Céleste ».

Mais certains érudits ont vu dans Niniane la déforma-

tion du nom gallois Rhiannon, qui est celui d'une héroïne de la première et de la troisième branche du *Mabinogi*, et dont la signification généralement admise est « Grande Reine *(Rigantona)* ». C'était l'opinion du celtisant gallois John Rhŷs, et elle a été reprise par l'érudit Roger Sherman Loomis, bien qu'elle ait été combattue, pour des raisons de phonétique, par Éric Hamp. Certes, les lois de la phonétique ne s'appliquent pas toujours aux noms propres, peu s'en faut, et on ne manque pas d'exemples dans ce sens, mais il semble que le personnage de Rhiannon ne corresponde guère au personnage de Viviane en dehors du rôle de déesse-mère qu'on peut leur assigner à l'une et à l'autre. Si ce passage de la forme Rhiannon à la forme Niniane s'était réellement produit, il n'aurait pu se réaliser qu'à travers la forme armoricaine *Rivanone*, qui est le nom de la mère du barde saint Hervé, et également par l'intermédiaire de la forme Nivième. Tout cela semble quelque peu hasardeux, et sans grand argument décisif.

Une autre hypothèse est assez comique, bien qu'elle ait été défendue par de graves professeurs dont il vaut mieux taire les noms. Elle consiste à voir l'origine du nom de Niniane dans la formule du texte du *Merlin* selon laquelle la demoiselle « eut nom en baptême Viviane et c'est un nom qui, en chaldéen *(sic)*, sonne autant en français que si on disait : *noiant* (ou *nient*) *ne ferai* (Rien n'en ferai)[1] ». Autrement dit, la confusion viendrait d'une épithète surajoutée au nom de Viviane, épithète mal comprise et raccourcie, *nient ne*. C'est évidemment très astucieux, mais c'est somme toute assez ridicule.

Il n'en reste pas moins vrai que Niniane semble le féminin de Ninian, que l'existence de ce nom de Ninian est attestée, et même qu'il y a eu un saint Ninian qui a vécu dans le pays du Merlin historique (mais cinquante ans avant Merlin) et qui a laissé ce nom à une rivière de Bretagne armoricaine. Et Niniane, précisément, est totalement liée aux eaux douces, que ce soit aux lacs (la Dame du Lac), aux sources et aux rivières. En effet, c'est toujours près d'une fontaine qu'elle rencontre Merlin, principalement à la Fontaine de Barenton dont nous

aurons à reparler. Le premier « tour » que lui enseigne Merlin, c'est le pouvoir de faire apparaître une rivière là où il n'y en a pas (et dans ce cas, il faut la comparer aux nombreux saints bretons qui font jaillir des sources). Son nom est associé à celui de la Rivière Ninian. Quand elle a endormi — ou *enserré*, comme on veut — Merlin, elle devient la Dame du Lac, et c'est dans son château sous le lac qu'elle éduque Lancelot. C'est également dans un lac qu'elle fait obtenir à Arthur son épée Kaledfoulch, et c'est dans le même lac qu'elle la lui reprend après la bataille de Camlann. Enfin, dans les récits continentaux, on nous dit que le père de Viviane, un certain Dyonas, était filleul de Diane. Et c'est au bord du *Lac de Diane* que Viviane emmène Merlin se promener. C'est à cause de toutes ces références aquatiques qu'on en est venu à considérer Viviane-Niniane comme une sorte de divinité des eaux, une nymphe en quelque sorte. Et le patronage de Diane n'est pas fait pour nous surprendre.

En effet, on a aussi tenté d'expliquer le nom de Niniane par une déformation du nom de Diane. L'hypothèse n'a rien d'absurde. Logiquement, elle est même séduisante, dans la mesure où Diane est une divinité des forêts en même temps que des sources. Et puis Diane, l'ancienne Artémis indo-européenne, est en réalité une divinité solaire, avant le renversement de tendances qui a conduit à la masculinisation du soleil et à la féminisation de la lune. Cela aurait donc le mérite de replacer Niniane à sa véritable dimension de divinité protectrice et fécondatrice, dispensatrice de lumière, de chaleur et de vie. En tout cas, dans tous les textes, elle a un caractère nettement solaire, surtout lorsqu'elle est opposée à Morgane, qui elle, est nettement obscure, sombre, et représente une force des ténèbres.

Et par-derrière le visage romain de Diane apparaît la grande déesse indo-européenne des temps primitifs, celle qu'on retrouve également à Rome sous le nom d'Anna Parenna (Anna la Pourvoyeuse), en Inde sous le nom d'Anna Pourna (même sens), en Irlande sous les noms d'Ana ou de Dana, au Pays de Galles sous le nom de Dôn, mère de Gwyddyon et d'Arianrod. On sait que c'est le

même personnage que Cybèle, et nous verrons quelles conclusions on peut en tirer quant aux rapports entre Viviane et Merlin, Viviane jouant le rôle de Cybèle, et Merlin celui d'Adonis.

Il reste le nom de Viviane. S'il provenait d'un mot gallois ou breton-armoricain, il commencerait par GU (comme Gwendydd ou Ganieda). Si le nom de Viviane provient d'un mot celtique, ce ne peut être que d'un mot vieux-celtique où le V initial n'a pas été transformé, comme c'est le cas dans toutes les langues brittoniques évoluées. Sinon, il n'est pas celtique, ou tout au moins il n'est pas brittonique.

Une remarque s'impose : Viviane a été compris par les copistes du Moyen Âge comme le féminin de Vivien, nom très connu, et qui de plus est celui du héros de plusieurs chansons de Geste : il est en effet le neveu favori de Guillaume d'Orange, et joue un grand rôle dans les luttes contre les Sarrazins dans le midi de la France, où on l'a même considéré comme un saint. Et, en occitan, c'est-à-dire dans la langue du pays où sa légende est fortement localisée et implantée, la forme de son nom est *Vézian*. Il n'est pas difficile d'y reconnaître un nom celtique dont l'équivalent gallois est *Gwyddyon*, c'est-à-dire « le Savant », « le Voyant ». A ce compte, Viviane serait donc la *Savante* ou la *Voyante*, ce qui n'est pas incompatible avec le personnage. Mais il est quand même difficile d'admettre cette hypothèse de transformation d'un mot occitan d'origine celtique en son correspondant français. Le personnage de Vivien, tel qu'il est représenté dans les Chansons de Geste, n'a vraiment rien de commun avec la légende de Merlin, encore moins avec une légende féminine quelconque. Et si l'hypothèse peut être satisfaisante sur le plan linguistique, elle ne l'est guère sur le plan mythologique.

Par contre, étant donné que Merlin est entouré de personnages dont le nom comporte souvent l'adjectif *gwynn-gwenn*, « blanc » (Gwenddoleu, Gwendydd-Ganieda, Gwendolyn-Guendoloena), il n'est pas impossible de supposer que le nom de Viviane provient d'un mot comportant le celtique *vindu*, qui signifie « blanc »,

« beau », « blond », quelque chose comme *Vindiana*, ayant donné, après la perte du D, la forme *Viviane* confondue ensuite avec le féminin de Vivien. Cette solution aurait le mérite d'établir l'identité presque parfaite entre le nom de Ganieda et celui de Viviane, laquelle serait alors « Blanchette », « Blondinette » ou la « Belle ».

C'est dans cet esprit que l'érudit Arthur Brown, en 1945, a proposé de voir dans le nom de Viviane l'aboutissement français du gaélique Be-Finn (prononcé Bé-Fionn) qui est un personnage féerique de la légende irlandaise[2]. Be-Finn signifie « Femme Blanche », ou « Belle Femme ». C'est le surnom porté par l'héroïne Étaine dans un célèbre récit. C'est aussi le nom de la mère du héros Fraech que nous décrit abondamment un autre récit[3]. Et l'hypothèse selon laquelle *Be-Finn* aurait donné *Befionn*, puis *Bevionn*, puis *Vevionn* avant d'en arriver à Viviane, n'a rien de phonétiquement impossible. Le seul problème est le passage du gaélique en français : on n'a pas d'exemple de transmission directe entre les deux langues, et il faudrait supposer un intermédiaire gallois ou breton. Mais là encore, le sens de « Femme Blanche » se retrouve, et c'est d'autant plus intéressant que dans les traditions populaires, les fées sont souvent appelées les « Dames Blanches ».

De plus, dans la mythologie irlandaise, Be-Finn, mère de Fraêch, apparaît comme le doublet de sa propre sœur Boann, ou Boinn, qui se présente comme une véritable Reine des Fées. Boinn a donné son nom au plus célèbre monument mégalithique d'Irlande, le *sidh* de Brug-na-Boyne, autrement dit le tumulus de New-Grange, et également à la rivière de la Boyne, ainsi qu'à de nombreuses sources. Et non seulement le nom de Boinn est très répandu dans la toponymie irlandaise, mais on le retrouve en France, dans le Massif Central, à la limite exacte des territoires autrefois occupés par les Arvernes et les Vellaves, exactement dans la commune de Saint-Jean d'Aubrigoux (Haute-Loire). Là se trouve en effet un établissement gaulois, détruit par les Romains et jamais reconstruit, probablement un sanctuaire druidique, situé

auprès d'une source qu'on appelle la Fonboine. Or, il est certain que ce nom ne signifie pas « bonne source ». Le nom de Boinn s'y trouve réellement sans qu'on sache exactement comment il a pu parvenir là ou s'y maintenir jusqu'à nos jours.

Ainsi donc, Be-Finn ou Boinn, est liée étroitement au culte des sources et des rivières. C'est la Reine des Fées, mais c'est aussi une déesse aquatique. Le nom de Boinn s'explique facilement : il s'agit d'un ancien Bo-Vinda, autrement dit « la Vache Blanche », comme Be-Finn correspond à un ancien Be-Vinda. Le passage de *Be* à *Bo*, ou le contraire, est extrêmement facile et la confusion presque normale. En fait, il s'agit de l'hypothèse la plus satisfaisante quant à l'explication du nom de Viviane : et ce qui ressort en dernière analyse, c'est l'idée d'une femme *blanche, blonde* et *belle,* considérée comme Reine des Fées (la Dame Blanche), comme divinité solaire (la blondeur) et surtout comme divinité des bois et des sources. Ainsi est résolu le problème de la concordance entre le nom de Ganieda-Gwendydd et celui de Viviane. C'est en tout cas l'hypothèse qui nous semble la plus plausible et c'est elle que nous retiendrons jusqu'à plus ample informé.

Et il y a plus. On sait que la mythologie celtique, comme les autres mythologies d'ailleurs, n'est pas avare de doublets. Souvent les personnages divins apparaissent sous des noms différents, ce qui ne les empêche pas de désigner les mêmes forces matérielles ou spirituelles, ou d'avoir les mêmes caractéristiques essentielles. Or Boinn apparaît aussi sous le nom de Brigit, la fille du dieu Dagda, celle qui a tellement été honorée dans l'Irlande païenne qu'après la christianisation, on en a fait la célèbre « sainte » Brigitte de Kildare, en la confondant probablement avec une sainte femme fondatrice d'un monastère sur l'emplacement d'un sanctuaire druidique (Kildare est proprement « l'Église des Chênes », et pendant longtemps, les chrétiens y ont entretenu un feu sacré). La légende de Boinn-Brigit est non seulement placée dans le contexte aquatique, mais aussi dans le contexte de la forêt druidique. On voit toute l'importance de cette remarque pour expliquer la véritable personnalité de Viviane.

Enfin, et c'est là où nous rentrons dans la légende propre de Merlin, Boinn a des rapports incestueux avec son père le dieu Dagda. Et comme toute l'histoire de Merlin est couverte d'une atmosphère incestueuse, on ne peut que considérer Viviane que comme l'un des visages médiévaux de cette grande déesse celtique des Eaux et des Forêts que d'aucuns appelaient Brigit, d'autres Be-Finn, d'autres Boinn, mais qui est toujours perpétuellement la même, accomplissant, avec son père, ou avec son frère, ou avec son fils, l'inceste sacré qui est la marque la plus haute des privilèges de la divinité.

L'inceste sacré

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'attitude de Merlin envers les femmes, ou, si l'on préfère, envers la Femme, est assez étrange. Dans l'*Historia Regum Britanniae*, on ne lui voit ni épouse ni maîtresse. Au début, on le voit seulement en compagnie de sa mère, laquelle est la fille du roi de Dyved. C'est par cela d'ailleurs que nous apprenons que Merlin est de sang royal, en fait l'héritier du roi des *Demetae*. Quand, dans la *Vita Merlini*, Geoffroy affirme que Merlin était roi en Bretagne, c'est peut-être à cela qu'il pense. Mais de toute façon, l'histoire de l'enfant sans père, né de la fille du roi de Dyved, semble bien être un cas de filiation matrilinéaire comme on en voit beaucoup chez les Celtes : en Irlande, le fameux roi d'Ulster, Conchonar, est toujours dit fils de Ness, qui est le nom de sa mère ; et sa souveraineté, il ne l'a acquise que par sa mère. Le héros Cûchulainn lui-même est avant tout fils de sa mère, Dechtire, car quand il s'agit de déterminer qui est son père, on hésite entre Sualtam, son père putatif, Lug, le grand dieu des anciens irlandais, ou, ce qui est plus vraisemblable, son oncle Conchobar, coupable d'inceste avec sa propre sœur. Au Pays de Galles, les dieux historicisés Gwyddyon, Amaethon, Gilvaethwy et Arianrod sont les enfants de Dôn, comme les Tuatha Dé Danann irlandais d'ailleurs, et on ne sait absolument pas le nom de leur père. Et l'on voit bien que dans tous les récits légendaires, le neveu hérite toujours plus ou moins de son oncle maternel, tel Tristan de Mark, tel Gwyddyon de Math, tel le Gauvain primitif d'Arthur, tel Constantin

qui succède réellement à ce même Arthur, d'après Geoffroy, et qui est un des fils de sa sœur.

Cela se réfère à un usage très répandu chez les Celtes, et qui était, aux dires de César une coutume absolue chez les Pictes de Calédonie. Ce n'est pas un usage indo-européen, et il faut bien convenir que les Celtes des îles Britanniques ont hérité cela des peuples autochtones qu'ils ont certes celtisés, mais à qui ils ont emprunté bon nombre de croyances et de coutumes inexplicables par comparaison avec les autres indo-européens. Car il s'agit bien des restes d'une ancienne société de type gynécocratique peu compatible avec les régimes patriarcaux qui caractérisent les peuples qu'on appelle indo-européens faute de mieux.

Et aussi bien dans l'*Historia* que dans les versions continentales de la légende, Merlin n'a aucune aventure amoureuse. Il faut que ce soit Robert de Boron qui ait mis, sur le tard, alors que Merlin est déjà l'*enchanteur pourrissant*, selon le mot de Guillaume Apollinaire, l'épisode de Merlin et de Viviane. Il ne l'a pas inventé, bien sûr. Il l'a pris dans la *Vita Merlini*, ou dans une des versions galloises de la légende de Merlin dont il a pu avoir connaissance. Mais le problème est que dans la *Vita Merlini*, le grand amour de Merlin semble n'avoir pas pour objet son épouse Guendoloena, mais sa sœur Ganieda. Il est fort possible que devant l'horreur d'une telle situation, intolérable pour Robert de Boron, qui était cistercien et qui était l'un des plus sûrs garants de la morale chrétienne, le poète ait voulu substituer un personnage nouveau, tout à fait étranger à la famille de Merlin, et à qui il fait jouer un rôle de petite fille perverse mais rusée, profitant au maximum des connaissances du vieil enchanteur pour devenir à son tour la grande enchanteresse, héritière sans le dire des pouvoirs de la grande déesse païenne des Celtes. Il est vrai que les formulations inconscientes ont la vie dure. La Sainte Vierge du christianisme n'est-elle pas la dernière et la plus belle image de cette Alma Mater, dont la virginité se discute selon l'acception qu'on donne à ce terme, mais qui a nourri pendant des millénaires l'espoir des croyants de toutes les religions antérieures au christianisme ?

Donc Merlin rencontre Viviane. Cela se passe près d'une fontaine, pour nous rappeler que Viviane est une déesse aquatique, et dans une forêt pour nous rappeler qu'elle est aussi une déesse sylvestre. Cette Viviane est absolument *vierge*, c'est-à-dire forte de sa disponibilité. Elle ne sait rien. Elle n'est même pas capable de se suffire à elle-même : elle est ce qu'on peut appeler une « fille à Papa », et elle le dit clairement. Et ce n'est pas par hasard si le nom que lui a donné son père signifie, soi-disant en chaldéen, « rien n'en ferai ». Seulement, comme dit le texte, « femme est plus rusée que le diable ». Et le diable, c'est Merlin. Viviane apprendra de Merlin tout ce qu'elle veut savoir.

Et là, nous nous trouvons en face de la vocation professorale de Merlin. A cet égard, il a pu être comparé à un grand druide qui enseigne au fond des forêts la philosophie ancestrale à ceux qui veulent bien le suivre dans ses divagations. Or, dans les textes continentaux, il n'a que deux élèves : des filles. Ce sont Morgane et Viviane. Dans la *Vita Merlini*, sa seule élève est sa sœur Gwendydd, et on apprend presque par hasard qu'il avait un élève homme, Thelgesinus, autrement dit le barde Taliesin. Cette vocation d'entreprendre et de réussir une pédagogie auprès des filles semble un écho d'un fait contemporain des premiers écrits sur Merlin : ce fait, c'est l'histoire parfaitement authentique d'Abélard. Et tout compte fait, l'*enserrement* de Merlin dans la forêt de Brocéliande n'est-il pas l'équivalent de la castration de maître Abélard ?

Donc, si l'on en croit les romans arthuriens, Merlin enseigne deux filles à son art et à sa magie : Viviane et Morgane. La relation avec Morgane n'est qu'esquissée, mais quand on nous décrit la sœur du roi Arthur, après avoir dit qu'elle était fort enjouée et qu'elle était « la femme la plus chaude et la plus luxurieuse de toute la Bretagne », on prend soin de préciser qu'elle avait été à l'école de Merlin duquel elle avait appris toute sa science.

En effet, il fallait bien expliquer comment une mortelle — puisqu'elle est la sœur d'Arthur — se trouve hissée au rang d'une magicienne supérieure, et incarne la déesse-

mère des anciens Celtes. On notera au passage que, contrairement à ce qui se passe dans les textes d'essence purement celtique, ce ne sont pas les femmes qui enseignent les hommes, mais le contraire : c'est l'indice d'une société patriarcale qui réagit fortement contre les tendances gynécocratiques d'une civilisation antérieure. Car dans tous les textes irlandais ou gallois de cette époque, ce sont les femmes qui apprennent la magie aux hommes. Le jeune Peredur, l'équivalent du Perceval de Chrétien de Troyes, acquiert la connaissance auprès des Sorcières de Kerloyw [1]. Le héros Finn mac Cumail est éduqué par des femmes guerrières et sorcières. Cûchulainn apprend l'art de la guerre et la magie auprès des femmes mystérieuses et redoutables que sont Scatach, Uatach et Aifé, avec lesquelles il contracte d'ailleurs des mariages temporaires [2].

Par contre, dans les textes français, après être devenue la Dame du Lac, Viviane reprendra le rôle de ses sœurs celtiques anciennes, en entreprenant l'éducation du jeune Lancelot ainsi que de Bohort, futur héros de la Quête du Graal. Mais au départ, elle ne serait rien sans Merlin. Il en est de même pour Morgane la Fée, celle qui est la maîtresse d'Avalon, et qu'on peut découvrir dans des textes de l'antiquité classique sous les traits de l'une des mystérieuses femmes de l'île de Sein, prophétesses et magiciennes, capables de déchaîner ou d'apaiser les tempêtes. Cette Morgane, qui n'apparaît nulle part dans les textes gallois, en dehors d'un passage de la *Vita Merlini*, semble créée par les romanciers français, mais il n'en est rien. C'est une des figures que prend la déesse-mère, et si l'on veut bien chercher dans la mythologie galloise, on la découvrira sous le nom de Modron (= maternelle), c'est-à-dire la gauloise Matrona, éponyme de la Marne. Et bien que le nom irlandais de Morrigane ne se rattache en rien à celui de Morgane, elles sont toutes deux identiques quant aux fonctions.

Et dans la tradition celtique, comme d'ailleurs dans de nombreuses civilisations dites archaïques, l'initiation à la connaissance ne va pas sans rapports sexuels précis entre maître et élève. *On peut dire que la connaissance se transmet*

autant par l'activité psycho-sensorielle réveillée par le sexe que par l'intelligence raisonnée. Nous ne comprenons plus guère cette vérité en Occident, tellement la morale classique, héritée d'un christianisme d'ailleurs mal compris ou mal intégré, nous a coupé de réalités qui concernent à la fois le corps et l'esprit, tellement les interdits de toutes sortes ont écarté de nous le principe même d'une transmission de données traditionnelles, toujours valables à travers leurs différentes transformations, toujours remises en cause, et *préhensibles* à plusieurs niveaux. C'est sans doute la civilisation de l'Écriture qui est cause de cet abandon d'une transmission psycho-sensorielle. Mais la civilisation celtique étant par essence une civilisation de l'oralité, il n'est pas étonnant d'y retrouver la trace de cette transmission qui défie les lois de la logique méditerranéenne post-aristotélicienne. Ces réflexions nous mènent tout droit à observer l'inceste, réel ou latent qui fait partie intégrante des rapports entre les personnages de l'épopée de Merlin comme de l'épopée celtique tout entière.

Si l'on s'en tient, dans un premier temps, à la lecture de la *Vita Merlini*, on ne peut pas douter des rapports privilégiés qu'entretient Merlin avec sa sœur Ganieda. Il ne tolère que sa présence. Peu lui importe sa femme Guendoloena, qui peut se remarier comme elle le veut. Pour Ganieda, c'est autre chose : on dirait même que Merlin est jaloux de son beau-frère Rydderch. Et l'épisode de la feuille dans les cheveux de la reine Ganieda peut être interprété de deux façons différentes. Ou bien Merlin est jaloux que Ganieda ait un amant et veut se venger d'elle en la dénonçant à son mari, ou bien il sait très bien ce qui s'est passé parce que lui-même est l'amant, et qu'il veut provoquer la rupture entre Ganieda et Rydderch. Dans l'épisode correspondant de *la Vie de saint Kentigern*, nous ne savons rien des rapports de parenté entre la reine et Lailoken, mais la situation semble être la même, une sorte de vengeance de la part du héros envers la femme infidèle, ou le désir de provoquer l'éclatement du couple officiel.

Mais à la mort de Rydderch, la situation est encore plus

nette. Ganieda est en compagnie de Merlin quand Rydderch meurt. C'est Merlin qui, par divination, apprend cette mort, et il ordonne à sa sœur d'aller prononcer l'éloge funèbre du défunt, ce qui est assez surprenant. Généralement, un tel office est tenu par le barde officiel, le barde dit « domestique ». Ce serait plutôt à Merlin d'y aller, d'autant plus qu'à ce moment-là, il ne paraît pas sous le coup de la folie. D'ailleurs, jamais dans la *Vita Merlini*, il n'apparaît comme un véritable insensé : il refuse seulement de revenir dans la société alors qu'à cette époque, le fou avait sa place dans la société, y était considéré comme un être digne d'intérêt et y était écouté comme ayant le pouvoir de « communiquer l'incommunicable ». Et Ganieda, après avoir accompli ce devoir, revient vers Merlin et décide de vivre avec lui. Voilà donc un couple frère-sœur, mais dans lequel la femme devient nettement privilégiée. En effet, Ganieda se met à vaticiner à son tour, et mieux encore que Merlin. Elle a été initiée par son frère à la prophétie, et elle a tellement bien reçu la leçon qu'elle est capable de dépasser le maître. Désormais Merlin va se taire : il n'occupe plus qu'une place secondaire et Ganieda est en passe de devenir la Dame du Lac, maîtresse absolue du domaine forestier qu'elle a d'ailleurs fait construire, et dans lequel on peut l'imaginer gardant son frère en dehors du temps et de l'espace. A y réfléchir, c'est l'enserrement de Merlin par Viviane. Bien entendu, dans le texte de la *Vita Merlini*, Geoffroy ne fait aucune allusion à des rapports incestueux entre Merlin et Ganieda, mais la situation est parfaitement équivoque, et si l'on admet que Ganieda correspond au personnage de Viviane, le doute n'est plus possible. Ce sont les versions françaises, courtoises et raffinées, rédigées par des Cisterciens ou par des clercs affidés aux Cisterciens, qui sont édulcorées. Car, dans les poèmes gallois attribués à Myrddin, les choses sont beaucoup plus précises. Cela semble se référer à une tradition que Geoffroy n'a même pas utilisée, peut-être parce que cela risquait de choquer profondément son public.

En effet, Myrddin, seul dans sa forêt, dans son pommier même, se plaint souvent d'être délaissé. Il

n'apparaît pas comme un reclus volontaire, comme un ermite ayant choisi de demeurer à l'écart du monde, mais vraiment comme un prisonnier. Et il déplore que Gwendydd ne vienne pas le voir. Cela ressemble à ce que dit Merlin quand il se réveille dans le château magique, après son enserrement, quand il dit à Viviane : « Que ferais-je si tu ne viens pas me voir ? » Et puis, dans les poèmes gallois, il est question d'un combat qu'aurait livré Myrddin *pour une blanche fille.* Et ce ne peut être que Gwendydd. Il y a là quelques bribes qui nous font penser à une « saga » complète de Myrddin dans la tradition nord-bretonne ou galloise. Ce serait peut-être l'explication de la mystérieuse bataille d'Arderyd. Ce serait sans doute la clef du problème des rapports entre Myrddin et Gwendydd. En tout cas, le dialogue qu'il a avec Gwendydd alors qu'il est sur le point de mourir est significatif : Gwendydd s'adresse à lui avec des accents si touchants et si ardents que là encore le doute n'est plus possible : il y a eu une relation incestueuse entre Merlin et sa sœur.

Le thème de l'inceste fraternel n'a rien qui puisse nous surprendre. C'est un thème qui a été développé dans toutes les mythologies et qui se présente comme l'image du hiérogame parfait, de la *Dyade* par excellence, avec tout ce que cela comporte de prolongements ésotériques, mystiques et théologiques. C'est évidemment le mythe de Castor et Pollux avant que la censure morale ait masculinisé l'un des Dioscures sans se rendre compte qu'ainsi se développait un autre thème, celui de l'homosexualité. C'est le mythe des deux enfants de Lêto, Apollon et Artémis, qui se partagent la lumière du monde et qui passent leur temps à se chercher pour s'accoupler dans les rares moments de l'éclipse, moments privilégiés mais redoutables, où se produit la conjonction de toutes les forces qui animent le monde. C'est le mythe de Zeus et de Héra, ou de Jupiter et de Junon : le fait qu'ils soient frère et sœur, enfants de Khronos et de Gaia, n'empêche pas leur mariage sacré, lequel est le symbole de l'équilibre entre le Ciel et la Terre. Au reste, il est vrai que dans l'ancienne Égypte les Pharaons épousaient obligatoire-

ment leurs sœurs, et que cette pratique se retrouve dans l'ancienne Perse, en Arménie et chez les Incas. Au Japon et chez les Esquimaux, qui semblent avoir eu, à l'origine, une culture identique, le mythe du Soleil-Femme et de la Lune-Homme nous présente le couple primordial, celui du frère et de la sœur qui sont en même temps amants et époux.

Et si l'on comprend bien le mythe de Psyché, il s'agit encore de la même chose. Un récit des Indiens Cherokee, qui est bâti sur la même structure, nous aide à le comprendre : le Soleil est Psyché, et son frère, la Lune, est l'Amour. L'interdiction faite à Psyché de regarder son amant en pleine lumière se réfère à cette course-poursuite perpétuelle entre le Soleil et la Lune, mais Psyché, qui veut absolument savoir qui est son amant, lui barbouille le visage de suie : ainsi comprend-elle qu'il est son frère la Lune.

D'ailleurs, c'est dans les civilisations dites primitives que l'inceste fraternel apparaît comme le plus sacralisé, bien que soumis à des interdits majeurs. Une légende des îles Trobriand rapporte que c'est à la suite de la transgression de l'inceste fraternel qu'est née la magie d'amour. Une femme avait deux enfants, un garçon et une fille. Un jour, la sœur revenait d'aller chercher du bois, et en rentrant à la maison, elle demanda de l'eau que son frère était censé avoir rapportée. Mais la mère prétend qu'elle n'a pas le temps de s'occuper de cela et dit à sa fille d'aller chercher l'eau. Mais en passant, la fille heurte un vase dans lequel son frère avait fait bouillir de l'huile avec de la menthe. Quelques gouttes d'huile tombent sur elle et elle est imprégnée de la force de la magie. Alors elle sort et se précipite vers son frère qui est en train de se baigner. Elle se met nue et excite le désir de celui-ci. Ils s'accouplent dans l'eau. Et comme la chose a plu aussi bien au frère qu'à la sœur, ils recommencent souvent l'acte charnel dans un état d'exaltation si intense qu'il confine à l'extase mystique. Et plus tard, un sorcier, qui les a vus en songe, les découvre sur des rochers, accouplés *et morts*, une fleur de menthe ayant poussé au travers de leurs corps. Depuis ce temps-là, la menthe bouillie dans l'huile de coco,

breuvage sur lequel on récite une incantation, est à la base du rituel d'amour[3].

Et dans le domaine celtique, les cas d'amours incestueuses entre frère et sœur sont assez nombreux. Le plus célèbre concerne le roi Arthur lui-même, qui eut des rapports sexuels avec l'une de ses sœurs (on ne dit pas laquelle, peut-être est-ce Morgane), mais sans se rendre compte que c'était sa sœur, précisent les textes toujours soucieux de ménager la morale et les coutumes de la société à laquelle ils sont destinés. Le résultat de cet inceste, c'est Mordret (Medrawt), qui sera le fossoyeur du royaume arthurien, comme quoi l'inceste transgressé mène fatalement à une catastrophe si l'on en croit la logique du récit christianisé. Dans l'épopée irlandaise, qui conserve, en dépit de l'historicisation qui s'est opérée, beaucoup d'éléments métaphysiques de la religion druidique, l'aventure la plus célèbre de ce genre est la conception du héros Cûchulainn due aux rapports du roi d'Ulster Conchobar et de sa sœur Dechtire. Nous possédons deux versions de ce récit[4] : l'un et l'autre sont assez altérés, assez étranges, comme si on avait voulu camoufler la réalité à travers des explications soi-disant logiques.

En effet, dans l'une des versions, Dechtire recueille sur sa poitrine l'enfant que vient de mettre au monde la femme de l'hôte qui reçoit Conchobar et sa troupe. Mais l'enfant meurt. Ensuite Dechtire voit apparaître le dieu Lug qui lui déclare qu'elle est enceinte de lui. Effectivement, elle est enceinte, ce qui fait jaser les Ulates qui croient à la paternité de Conchobar. Le roi marie en hâte sa sœur à un certain Sualtam. Mais Dechtire avorte en secret et conçoit de Sualtam un autre enfant qui sera Cûchulainn. On voit que l'histoire est fort embrouillée et que le héros a en fait trois naissances. Dans la seconde version, Dechtire s'est enfuie avec cinquante jeunes filles sans la permission de Conchobar, et on les voit réapparaître sous forme d'oiseaux. Les Ulates vont à leur poursuite, et alors que Conchobar passe la nuit dans une maison où se trouve une femme avec qui il veut coucher et qui se refuse prétextant qu'elle est enceinte, on trouve un jeune

garçon sur la poitrine du roi. On apprend alors qu'il s'agit du fils de Dechtire. Là encore l'inceste est plus que probant. Cûchulainn, en tout cas, a un père mythique, Lug, un père social, Sualtam, et un père physique, Conchobar.

Un autre exemple, encore plus proche de Merlin, est celui des rapports entre Gwyddyon et Arianrod. Ici aussi les textes sont avares de détails : c'est seulement le contexte, l'acharnement avec lequel Gwyddyon élève le jeune Lleu et avec lequel il le fait reconnaître par sa sœur, qui nous amène à cette conclusion. Gwyddyon n'est jamais représenté avec une femme. Arianrod n'est jamais montrée avec un homme. L'union du frère et de la sœur engendre également un personnage hors du commun, puisque, s'il faut aller au fond des choses, Lleu est un autre visage du fameux dieu Lug (d'ailleurs les noms de Lleu et de Lug sont voisins), alors que Cûchulainn est vraiment une sorte d'incarnation de Lug. Et on pourrait même aller plus loin, car, dans les romans arthuriens, Viviane a un fils adoptif, Lancelot du Lac : or, on sait que le personnage de Lancelot du Lac représente exactement le dieu Lug Lamfada (Lug à la Longue main) dont il partage les exploits et le caractère héroïque.

Et dans la version archaïque des aventures de Lancelot, alors que le personnage n'est pas encore rattaché à la légende arthurienne, c'est-à-dire dans le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven[5], la Dame du Lac, qui n'est pas nommée, mais en qui nous reconnaissons Viviane, a déjà, avant d'enlever le jeune Lancelot, un fils du nom de Mabuz. Mais ce fils se terre dans une forteresse, par suite d'une malédiction lancée sur lui : il est devenu couard, et tous ceux qui pénètrent dans sa forteresse, fussent-ils les plus courageux du monde, deviennent couards à leur tour. Étrange histoire, en vérité, d'autant plus que le nom du fils de la Dame du Lac est Mabuz, nom d'origine celtique, bâti sur *mab*, « fils » et que nous retrouvons dans la légende galloise sous la forme Mabon, fils de Modron (Matrona), autre figuration de la Déesse Mère.

Or ce Mabon, connu par ailleurs en Gaule, d'après des inscriptions, comme Maponos, épithète donnée à Apol-

lon, a été enlevé à sa mère et est retenu prisonnier dans une prison souterraine à Kaer Lloyw (Gloucester), et c'est Arthur, avec ses compagnons, qui, dans le récit de *Kulhwch et Olwen*, viendra le délivrer. Devant le *Lanzelet*, c'est Lancelot, qui, après de multiples aventures, lèvera la malédiction et délivrera Mabuz, ce qui lui vaudra d'apprendre son nom. Et l'on comprend que la Dame du Lac n'avait enlevé le jeune Lancelot que dans le seul but de lui faire délivrer son fils Mabuz.

Il y a donc des rapports assez nets entre Viviane, Modron et Dechtire. Il y en a aussi entre Conchobar et Merlin, ne serait-ce que par l'inceste qui les met au rang des divinités. Car l'inceste est interdit au commun des mortels : il n'est réservé qu'à des êtres d'élite, des personnages assez forts pour supporter le choc magique que provoque une telle union. Il s'agit avant tout d'un hiérogame, d'une union symbolique entre deux êtres qui ont une naissance identique. Le mythe de l'Androgyne primitif est toujours présent : à partir du moment où l'espèce a été sexuée, c'est-à-dire *coupée*, en mâle et femelle, chacune des composantes ne rêve qu'à rejoindre sa moitié complémentaire. Et quelle réunion peut être plus idéale, plus significative que celle du frère et de la sœur ?

On dira que tout cela est du domaine fantasmatique. Sans aucun doute, la mythologie mettant en images les fantasmes les plus divers des êtres humains. Mais il faut quand même se souvenir de ce que disait César à propos des Bretons, et surtout des Pictes (dont la tradition était matrilinéaire), dont la promiscuité sexuelle était choquante. Et aussi, il faut bien prendre en considération ce que raconte le chroniqueur carolingien Ermold le Noir, lequel, au IXe siècle, décrivant l'état de la péninsule armoricaine au temps de l'expédition militaire qu'y fit Louis le Pieux, nous montre les Bretons armoricains comme de vrais sauvages. Et il ajoute : « *coeunt frater et ipsa soror* » (III, vers 1301), c'est-à-dire « le frère couche avec sa propre sœur ». On peut se demander si, dans l'ancienne civilisation celtique, l'inceste fraternel n'a pas été, sinon une institution, du moins une certaine habi-

tude. Et l'on sait très bien que les habitudes ne naissent pas par hasard. Elles ont souvent un support religieux ou métaphysique, qui n'est plus compris, mais qui se réactualise constamment au niveau de l'inconscient.

C'est même devenu un thème littéraire, du fait de sa maturation dans l'imagination des auteurs. Mais là encore, ce thème n'apparaît pas gratuitement. On ne peut que songer au comportement de Lord Byron vis-à-vis de sa demi-sœur, avec laquelle il a entretenu sciemment des rapports sexuels. Il s'agissait d'affirmer solennellement quelque chose, la puissance d'une union sacrée mais maudite face au conformisme et à la morale de la société de son époque, société de plus en plus coupée de ses racines mythiques. Et surtout, dans ce genre de réflexion, il est impossible de passer sous silence le cas de Chateaubriand.

L'auteur d'*Atala* a été amoureux de sa sœur Lucile, c'est évident. Et Lucile a été amoureuse de son frère. Chateaubriand s'en est expliqué dans *René*. Et il donnait de l'aventure une conclusion morale indiscutable : la rencontre d'Amélie et de René dans le couvent où elle prend le voile est assez déchirante, mais elle constituait la seule solution pour échapper à la transgression de l'interdit. Mais dans les *Mémoires d'outre-tombe*, le grand écrivain, probablement le plus sensible de tous les écrivains celtes, analyse le fond du problème avec parfois une candeur qui nous permet de mieux comprendre les événements. Chateaubriand et Lucile ont vécu cette même enfance rêveuse dans les bocages de la Haute-Bretagne et dans les murs austères du château de Combourg. Lucile a été son initiatrice en poésie. Lucile a fait rêver son frère, lui a transmis certains de ses pouvoirs, car aux dires de l'écrivain, « dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott, douée de la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur ». Tout cela est net. Lucile *est la Fée*, la prophétesse. Chateaubriand lui-même *sera l'Enchanteur*. La légende de Viviane et Merlin passe le seuil de l'inconscient et s'incarne dans les personnages réels. A

travers les brumes héritées des poèmes ossianiques revus et corrigés par MacPherson, Chateaubriand ne peut s'empêcher de songer à la Fontaine de Barenton, qu'il avait eu l'occasion de visiter, et où il prétend avoir évoqué les ombres des héros de l'ancien temps. Inceste, oui, sans aucun doute, même s'il ne fut que psycho-affectif. Et Chateaubriand en portera la marque toute sa vie, projetant à la fois sur ses héroïnes et sur ses maîtresses le visage de la sœur bien-aimée. Mais c'est la preuve de l'envoûtement que peut créer le mythe de Viviane et de Merlin.

C'est aussi l'apparition dans la vie affective de l'homme de cette image idéalisée de la Femme, de cet être-frère, ou de cette âme-sœur, comme on veut, et qui n'est que le double de celui qui rêve. Au fond, Viviane est le double de Merlin, un double éthéré, aérien, angélique ou démoniaque selon les cas. C'est la fameuse « sylphide » de Chateaubriand, celle qui hante les forêts et qu'on rencontre parfois au détour d'un sentier, ou au bord d'une fontaine. C'est celle que l'auteur d'*Atala* appelait également sa « démone ». Ce ne peut être qu'un personnage divin, une fée, une prophétesse, une « Béatrice » conduisant le poète sur les « saintes lisières », pour reprendre une expression de Nerval. Car Nerval lui aussi à revécu ce thème de Merlin et de Viviane. L'image de Sylvie, puis, se superposant dans son imagination fiévreuse, l'image d'Adrienne, entrevue un soir de fête dans une prairie au clair de lune, face à un vieux château de style Louis XIII, vont provoquer en lui cette recherche passionnée de la Femme, de la Sœur éternelle, mais qui est aussi l'amante, l'épouse, et la Mère. Encore de multiples cas où l'inceste transparaît dans les eaux troubles du rêve. C'est Isis, c'est Vénus, c'est Marie, c'est la mère, c'est la fille, c'est la sœur, c'est tout cela, plus quelque chose d'autre que l'auteur des *Chimères* ne découvrira jamais. A moins que cela n'eût été la dernière image emportée par le poète quand il se pendit à un réverbère dans une sordide ruelle d'un Paris englué dans la boue et le malheur. *La treizième revient, c'est encore la première*... Les multiples visages de la déesse déconcertent ceux qui ne savent pas la reconnaî-

tre. Dans la version galloise et archaïque du récit du Graal, le héros Peredur rencontre souvent une femme qui le guide dans ses aventures. Elle a différents noms, différents visages, différents rôles. Et c'est pourtant celle qu'on nomme l'*Impératrice,* la souveraine incontestée des régions où l'aube et le crépuscule se confondent en un éternel jaillissement de lumières et d'ombres. Viviane ou Gwendydd, Niniane ou Ganieda ? Peu importe, c'est toujours la même : c'est celle que Merlin appelle de toutes ses forces parce qu'elle lui est indispensable afin qu'il soit vraiment lui-même. Il en est de même dans l'antique mythologie hindoue, où chaque Dieu est inopérant, inexistant, impuissant, s'il n'a pas son double féminin présent à côté de lui, sa *shakti,* c'est-à-dire sa source de puissance. Et la *shakti* est toujours de même essence et de même origine que celui qui met en action la force qu'elle incarne. D'où l'importance de l'inceste pris comme union la plus pure et la plus parfaite de deux êtres qui sont appelés à bouleverser la face du monde. C'est dans cette perspective que le couple divin, car c'en est un, Merlin et Viviane prend toute sa valeur symbolique.

Au demeurant, il y a, la plupart du temps, identification entre la mère et la fille, et par conséquent, la sœur peut être la mère, ou peut être la fille. La reine Yseult d'Irlande est, à l'origine, la magicienne guérisseuse de Tristan. Elle devient bientôt Yseult la Blonde, la fille, douée des mêmes pouvoirs, figure rajeunie de l'ancienne reine des fées. Dans *l'Éducation de Cûchulainn,* le jeune héros est d'abord initié par la magicienne Scatach, et ensuite par Uatach, la propre fille de cette dernière. C'est dire que, dans la plupart des thèmes mythologiques, l'inceste peut n'être pas réduit à des rapports entre frère et sœur, mais peut concerner des rapports entre mère et fils et entre père et fille. C'est le cas pour l'*Histoire de Taliesin :* en réfléchissant bien sur la situation, lorsque Gwyon Bach, sous forme de grain de blé, est absorbé par Keridwen, il est l'amant de Keridwen, mais lorsqu'il naît sous l'aspect de Taliesin, il est le fils, et c'est pourtant le même personnage. Nous rencontrons ici le mythe de Cybèle et d'Attys, et cela implique une interprétation

assez nette de la célèbre « opération du Saint-Esprit » par laquelle est engendré le Christ. L'inceste est alors vécu comme une nécessité ; il s'agit du rajeunissement de la divinité, de sa métamorphose : de vieux soleil qu'il était, Osiris, en s'accouplant avec sa sœur Isis, devient son propre fils, Horus, le jeune soleil. Et si l'on prend la Bible à la lettre, il est impossible de considérer la descendance de Japhet autrement que par le résultat de l'inceste pratiqué par Ève et Japhet.

Et c'est dans la Bible, encore une fois, qu'on trouve des exemples d'un autre genre d'inceste, celui des filles de Loth, qui s'accouplent avec leur père, pour assurer une descendance à la race. Le but utilitaire et primordial est mis en avant, comme pour excuser l'acte lui-même qui est scandaleux au regard de la Loi. D'ailleurs Loth n'était pas acteur conscient dans cette opération, et il est bien précisé que toute la faute, si faute il y a, doit retomber sur les filles. C'est l'indice d'une époque gynécocratique, où le mâle n'est rien en dehors de son rôle procréateur. Mais c'est aussi la preuve que les rapports entre père et fille peuvent être privilégiés dans certaines circonstances. Ce genre d'inceste se retrouve dans un contexte parallèle à la légende de Merlin.

En effet, nous avons dit que Viviane pouvait être considérée comme le même personnage que la reine des Fées d'Irlande Be-Finn ou Boinn. Or Boinn, divinité des sources, des lacs et des rivières, est l'autre nom de Brigit. Et Brigit est la fille unique de Dagda, le grand dieu irlandais, l'un des fameux Tuatha Dé Danann, personnage dont le nom signifie « Dieu Bon », et qui est parfois connu sous la *cognomen* périphrastique d'Eochaid Ollathir, c'est-à-dire d'Eochaid (cavalier ?) *Père Puissant*, ou *Père de Tout*. Or Dagda, comme nous le verrons, est le dieu-druide par excellence et il a beaucoup de points communs avec Merlin ; et dans la tradition irlandaise, on nous rapporte que Dagda eut des rapports « adultères », c'est-à-dire incestueux, avec Boinn, qui était l'épouse de son frère Elcmar, donc sa propre belle-sœur tout en étant sa fille. Et c'est de Boinn qu'il a un fils, promis à de hautes

destinées, Oengus, dit aussi le *Mac Oc.* Plus tard, il est, suivant une des versions de la légende, dépossédé de sa résidence de Brug na Boyne par son propre fils, au terme d'un contrat fort spécieux. Une autre version prétend que c'est son père putatif Elcmar qu'Oengus déposséda ainsi. Quoi qu'il en soit, nous avons là un cas précis d'inceste qui rejoint, compte tenu de l'identification de Boinn avec Viviane, le problème de Merlin.

L’enserrement du dieu

Tous ceux qui prennent intérêt à suivre le récit des aventures de Merlin s’étonnent de voir le vieil enchanteur succomber aussi facilement aux charmes pervers de Viviane et se laisser ainsi « enserrer » dans la prison d’air alors que, d’une part, il connaissait l’avenir, et d’autre part, il possédait des pouvoirs magiques supérieurs. On a beau expliquer l’attitude de Merlin par l’*amour fou* qu’il ressent envers Viviane, et en profiter pour faire une belle conclusion sur la puissance de l’amour, le véritable problème est esquivé. Pourquoi Merlin, de son propre gré, décide-t-il de se faire enfermer ?

Une première réponse peut nous être donnée par un rapprochement avec la *Vita Merlini :* Ganieda se met à vaticiner, saisie par la fureur prophétique, et à ce moment-là, Merlin déclare que lui-même ne prophétisera jamais plus, puisque Ganieda est supérieure à lui. C’est un aveu. Ses pouvoirs sont maintenant plus faibles que ceux de Viviane. Il s’agit en fait d’une véritable transmission de pouvoirs. Les divinités quelles qu’elles soient, et sous quelque aspect qu’elles soient représentées, sont soumises au Destin : elles doivent naître, accomplir leur mission, et enfin mourir, ou disparaître, pour laisser la place à des divinités plus jeunes. Symboliquement, étant donné que la mythologie représente, sous les traits d’un personnage divin, la conception qu’on a de ce dieu à une période donnée, il est nécessaire d’adapter ou de transformer cet aspect qui ne serait plus compris ni ressenti par une société qui a évolué. A chaque époque ses dieux, dit-on

généralement. C'est vrai, et c'est pourquoi il y a, dans les récits mythologiques, tant de luttes entre les dieux, tant de métamorphoses divines, tant de démembrements, tant de disparitions ou tant d'occultations. Dans l'histoire que nous avons rapportée, Dagda ne meurt pas : il est simplement écarté de sa résidence principale par son fils Oengus, mais il sort évidemment diminué de l'aventure. Il en est à peu près la même chose pour Merlin : il ne meurt pas, il est simplement mis à l'écart. Et cela laisse la possibilité de le retrouver plus tard, sous un autre nom, sous un autre aspect. Il n'est qu'en *dormition*, comme Arthur dans l'île d'Avalon, ou comme Chronos, enchaîné par Zeus dans une île, quelque part vers le couchant. Vienne une régénération, c'est-à-dire une révolution, l'ancien dieu sera libéré et reprendra sa place dans le monde, rénovant du même coup celui-ci, et lui redonnant toute sa vitalité. Ainsi en est-il du mythe de l'Âge d'Or. Ainsi en est-il du mythe messianique. Ainsi en est-il du mythe du Graal, où le vieux roi impuissant se lamente en attendant que vienne le « Jeune Fils » qui redonnera la prospérité à la Gaste Terre.

De toute façon, Merlin a choisi volontairement ce qu'on peut appeler sa retraite. Dans la *Vita Merlini*, c'est lui qui désire ardemment vivre au milieu des bois. Sa folie n'est qu'un prétexte logique qu'on met en avant pour justifier cet abandon manifeste du terrain. Et dans les poèmes attribués à Myrddin, nous avons vu que la « folie » du personnage est loin d'être certaine. Or, il existe dans la version française de la légende un épisode sur lequel on n'a pas assez prêté attention : celui de la promenade que font Merlin et Viviane au bord du lac de Diane.

C'est Merlin qui mène le jeu. Il demande à Viviane si elle veut voir le lac de Diane. Elle répond : « Certes. Rien ne peut être de Diane qui ne me plaise, car elle aima toute sa vie les bois autant et plus que moi. » Cette réponse est déjà une indication quant à l'identification possible entre Viviane et Diane-Artemis. Et c'est Viviane elle-même qui le déclare. Elle se définit comme une divinité forestière. Alors Merlin lui montre le Tombeau de Faunus, où l'on peut lire ces mots : « Ci-gît Faunus, l'ami de Diane. Elle

l'aima de grand amour et le fit mourir vilainement. Elle fut la récompense qu'il eut de l'avoir loyalement servie. » Viviane demande des explications et Merlin lui raconte l'histoire d'une Diane fortement héroïsée, et peu conforme avec l'image qu'on s'en fait, d'après les légendes grecques. Cette Diane, qui vivait aux temps de Virgile, avait fixé sa résidence dans la forêt de Brocéliande parce que c'était la plus belle de toutes les forêts où elle avait chassé. Elle avait fait bâtir un beau manoir près du lac, et devint l'amie du fils du roi de ce pays, un certain Faunus. Leur liaison avait duré deux ans, mais Diane s'était amourachée d'un autre beau jeune homme, Félix. Celui-ci ne voulait plus la voir à moins qu'elle ne se débarrassât de son premier ami, prétendant ainsi posséder Diane en toute exclusivité. Or Diane savait que jamais Faunus ne l'abandonnerait. Elle eut donc recours à une grande traîtrise.

Au bord du lac était une fontaine qui guérissait toutes les blessures. On pense à cette fameuse Fontaine de Santé des Tuatha Dé Danann, en Irlande, où le dieu Diancecht avait mis toutes les herbes de l'île, et qui guérissait les maladies et les blessures les plus graves[1]. On pense également au chaudron du héros gallois Brân, et à celui que rencontre Peredur dans ses pérégrinations, chaudron qui guérit et qui ressuscite[2]. Or, un jour que Faunus avait été blessé à la chasse, Diane fit vider la fontaine. Faunus se lamentant de ne pouvoir se soigner, Diane le fait coucher dans la fontaine, disant qu'elle le couvrira d'herbes qui guérissent. Mais elle fait retomber la dalle de pierre sur le corps de Faunus, et pour comble de raffinement, elle fait jeter du plomb fondu dans un trou, de telle sorte que le corps de son ami est brûlé en peu de temps. Ainsi débarrassé de Faunus, Diane s'en va triomphalement trouver Félix, mais celui-ci, outré de la méchanceté de Diane, lui coupe la tête. Quant au château, il est détruit par le père de Faunus.

Il semble bien que Merlin raconte intentionnellement cette histoire qui est en somme la préfiguration de ce qui va lui arriver. Mais curieusement, il y a dans ce récit un détail qui ne se retrouve que dans la version anglaise de

Malory : la grosse pierre sous laquelle Nimue enferme Merlin, c'est-à-dire le fait périr. De toute façon, il s'agit d'un enserrement : en admettant que Viviane s'identifie à Diane, elle peut comprendre le sens profond du récit, d'autant plus qu'après l'avoir entendu, elle demande à Merlin de lui construire un magnifique château, ce que fait Merlin : le château magique se dresse maintenant à l'emplacement du lac, mais si quelqu'un révélait le secret, le château disparaîtrait devant lui et il se noierait dans le lac. Nous avons ici le thème du Château invisible dans lequel sera retenu Merlin, et aussi le thème du Château merveilleux dans lequel la Dame du Lac élèvera Lancelot.

Cependant, Viviane ne semble pas troublée pour autant. Elle en profite pour demander à Merlin le moyen d'enserrer un homme à jamais. Il y a une sorte de dialogue de sourds entre Merlin et Viviane. Et en aucun cas, Merlin ne peut être dupe du jeu auquel se livre celle qu'il aime aussi follement. Il est maître de magie, maître des illusions qu'il peut susciter à son gré, comme son autre élève Morgane, maîtresse de Val sans Retour où elle retient prisonniers les chevaliers infidèles à leur dame, mais il n'est plus maître de son destin. Et les choses doivent s'accomplir parce qu'il a été décidé par une force supérieure qu'il devait en être ainsi.

D'ailleurs, le rôle de Merlin est terminé. Il a commencé très tôt sa carrière, prophétisant au roi Vortigern qu'il serait vaincu, conduisant Uther Pendragon à la victoire, faisant concevoir le futur roi Arthur, faisant couronner celui-ci, lui donnant tous les conseils utiles pour équilibrer la société idéale de la chevalerie arthurienne, établissant la Table Ronde, dévoilant quelques-uns des mystères du Graal. Mais là se borne l'intervention du prophète-magicien, du moins sous cette apparence. Il a joué le rôle d'un messager de Dieu. Il a indiqué le chemin. Peut-être faut-il que maintenant le sage fasse retraite pour scruter les temps obscurs qui vont suivre. Sa magie n'est point perdue, puisqu'il laisse deux élèves, Morgane et Viviane. Morgane sera chargée de la *dormition* d'Arthur et donc de sa future réapparition. Viviane sera chargée de faire d'un jeune enfant fugitif le brillant chevalier Lancelot du Lac.

Et, si l'on en croit la *Vita Merlini,* il laisse aussi un troisième élève, le barde Taliesin, chargé de raconter les grands secrets du monde, du moins ceux qui peuvent être transmis à l'oreille de ceux qui savent écouter.

Selon les normes de la tradition indo-européenne, si attachée aux *triades* et à la *tripartition,* Merlin est une sorte de dieu organisateur. Si, dans la mythologie indoue, du moins dans sa signification, Brahma est le Créateur, être supérieur sans action directe, et si Siva est le destructeur de la création, Vichnou, lui, est l'organisateur du monde, et Merlin est son équivalent. Mais Vichnou n'est pas toujours là : il envoie ses différents avatars pour actualiser le travail patient qui s'opère à travers les siècles. Indra est de ceux-là. Arthur aussi, probablement, lui que Merlin, s'il ne l'a pas procréé, mais qu'il a voulu et « fabriqué » par ses machinations. Et Vichnou, lui aussi, se retire du monde.

En dehors du passage de Malory où Nimue semble tuer Merlin en l'écrasant sous la grosse roche qu'il a soulevée par magie, il n'est nulle part ailleurs fait la moindre allusion à la mort de Merlin, sinon dans le dialogue qu'il a avec sa sœur Gwendydd : mais ce n'est qu'une suite de regrets, on ne voit quand même pas le poète mourir. Merlin est donc non pas mort, il est simplement *occulté.* Et le fait qu'il soit enserré dans une prison d'air ou un château de verre peut susciter de nombreux commentaires.

Il importe d'abord de recenser les différentes descriptions de l'endroit où est enserré Merlin selon les multiples versions de la légende.

1. Dans l'*Histoire de Merlin,* il s'agit d'un château invisible entouré de murailles translucides mais infranchissables.

2. Dans le *Didot-Perceval,* où il n'est pas question de Viviane, après la quête du Graal, Merlin se retire dans une maison qu'il fait construire près du château. C'est dans cet « éplumoir » qu'il se trouve avec son maître Blaise, mais quand il y réside, aucun œil humain ne peut le voir.

3. Dans le roman *Méraugis de Portlesguez,* cet « éplumoir Merlin » est une grosse roche qui surplombe une rivière, et sur laquelle se tiennent neuf sorcières.

4. Dans la *Vie de Saint-Kentigern,* Merlin, ou plutôt

Lailoken, prophétise sur une grosse roche qui surplombe une rivière.

5. Dans *le Morte d'Arthur* de Malory, Merlin est littéralement « entombé » sous une grosse roche par Nimue.

6. Dans la *Vita Merlini* de Geoffroy, Merlin se retire avec sa sœur Ganieda dans une habitation au milieu des bois. la demeure principale, réservée à Merlin, comporte soixante-dix portes et soixante-dix fenêtres par où l'on peut pratiquer des observations astronomiques.

7. Dans la Triade 113, on parle de la disparition de Myrddin, qui s'en était allé sur mer à la recherche de la *Maison de Verre.*

8. Dans un des poèmes attribués à Myrddin, celui-ci se décrit dans un pommier et l'on comprend que ce pommier est invisible pour ceux qui passent à côté.

9. Un texte du XVIIIe siècle *(lolo Manuscripts)* prétend que les treize objets merveilleux de l'île de Bretagne ont été emportés par Myrddin dans la *Maison de Verre.*

10. Le texte irlandais de la *Folie de Suibhné* décrit la vie du roi fou sur un if, au milieu de la forêt.

On peut donc remarquer que sur les dix descriptions, deux concernent une simple roche : sur cette roche, Lailoken prophétise, et sous elle, Merlin est traîtreusement « entombé » par Nimue. Les huit autres descriptions, bien qu'étant différentes, sont analogues ou se recoupent.

En effet, le détail de l'invisibilité se retrouve partout latent dans le récit sur Suibhné, très net ailleurs. On ne voit pas Merlin dans l'*éplumoir* qui porte son nom et sur lequel se trouvent neuf sorcières. Dans l'habitation où Merlin vit avec Blaise, il est invisible du dehors. Dans la maison aux soixante-dix fenêtres, et qui est réservée à Merlin seul, on imagine très bien le prophète en train d'observer l'extérieur sans être vu. Quant au détail des soixante-dix fenêtres, il se réfère évidemment à la Prison d'air invisible dont les murailles sont infranchissables, et à la Maison de

Verre. Nous nous trouvons ici en présence d'un très ancien mythe, particulièrement véhiculé par les Celtes, que ce soit en Irlande, au Pays de Galles ou sur le continent.

En effet, nous avons déjà dit que Nennius, ou tout au moins l'un des auteurs de l'*Historia Britonnum* se faisait l'écho d'une aventure selon laquelle les ancêtres des Irlandais, naviguant sur l'océan, avaient rencontré une tour de verre sur laquelle se trouvaient des gens, mais lorsqu'ils leur adressèrent la parole, ces gens ne répondirent point. Ils essayèrent alors de prendre la tour d'assaut, mais la tentative tourna à la catastrophe et ils furent presque tous noyés. Le thème devait être connu dans l'Antiquité classique, car on trouve chez des poètes latins comme Ovide des références à ces *silentes* qui habitent au milieu de la mer et qui ne répondent pas à ceux qui leur parlent.

Mais ce qui est intéressant, c'est la Tour de Verre dans laquelle ces *silentes* sont enfermés. S'ils sont *silentes*, c'est qu'ils appartiennent à l'Autre Monde. Donc, la Tour ou la Maison de Verre, c'est l'Autre Monde. Quand, au XIIe siècle, sur ordre des Plantagenêt, on a voulu faire de l'abbaye de Glastonbury la fameuse île d'Avalon où dort Arthur veillé par Morgane, on a interprété le nom de Glastonbury comme étant la « Ville de Verre », la Kaer Wydr qu'on retrouve dans le poème des *Dépouilles de l'Abîme* attribué à Taliesin[3]. Peut-être faut-il voir dans cette tradition le souvenir d'anciens camps celtiques *vitrifiés* (tout au moins leurs enceintes, par suite d'incendie ayant vitrifié les composants siliceux, comme au Camp de Péran, non loin de Saint-Brieuc), mais il semble bien que l'origine soit plus lointaine et repose sur des rapports analogiques, mettant en parallèle la transparence et l'impossibilité de franchissement.

La première analogie se rapporte à l'eau, qui, elle aussi, est infranchissable et pourtant translucide. On sait qu'on place toujours le séjour des esprits de l'autre côté d'une rivière, ou dans une île sur la mer, car les esprits, selon une vieille croyance, ne peuvent franchir l'élément liquide. Il y a là un rappel de la situation intra-utérine, où

le fœtus flotte sur le liquide amniotique. C'est pourquoi le paradis, celtique en particulier, est souvent représenté comme une île.

La seconde analogie est toujours du domaine aquatique, mais se rapporte directement à la glace. Il est fort probable que les légendes sur l'île de Verre ont été en grande partie provoquées par les rencontres faites par les navigateurs d'icebergs, montagnes flottantes impressionnantes et très inexplicables. De plus, si l'on en croit les textes irlandais concernant les Tuatha Dé Danann, ceux-ci étaient venus « des îles du nord du monde », ce qui supposerait dans la tradition druidique une influence « hyperboréenne » : les remparts de glace sont donc tout à fait intégrés dans les croyances concernant un pays mystérieux, séparé du reste du monde par des murailles infranchissables et qui se présentent comme du verre.

La troisième analogie découle de la seconde : les icebergs et les murailles de glace peuvent refléter intensément la lumière du soleil, d'où l'apparition d'un nouveau concept mythologique intégrant le soleil dans le domaine mystérieux où l'on ne peut pénétrer. L'Autre Monde deviendra le domaine du Soleil, le Palais du Soleil, et comme le soleil est un élément féminin, l'imagination va peupler cette île ou cette forteresse de femmes étranges sur lesquelles régnera une Femme Soleil, encore plus belle que les autres, maîtresse de la vie et de la mort, divinité-mère, comme Morgane, ou comme Viviane dans la prison d'air où elle enserre Merlin. Il n'est donc pas étonnant de voir tant d'îles et de châteaux habités uniquement par des femmes dans le légendaire celtique qu'il soit irlandais, breton ou continental. Et ainsi se trouvent réunis les éléments qui font de cette figuration féminine à la fois une divinité du Ciel et une divinité des Eaux : en fait, elle est Vierge-Mère, elle est à la fois le ciel et l'eau. Elle donne la vie. Elle est la mère des dieux et des hommes.

De plus, cette île, ou cette forteresse de verre, translucide, brillante, mais parfois très opaque, évoque l'idée de Blancheur : d'où le symbolisme de la couleur blanche, sa richesse également, puisque n'étant pas vraiment une couleur, elle contient toutes les couleurs. Les Fées seront

donc les Dames Blanches, et de nombreuses héroïnes mythologiques porteront des noms se référant à la blancheur.

Et que dire des fantasmes humains? Ces murailles presque transparentes, brillantes, mais derrière lesquelles on ne sait pas très bien ce qui se passe, excitent l'imagination au plus haut degré. Elles développent ce qu'on pourrait appeler le « complexe du voyeur ». On veut voir, on veut savoir. Le mystère provoque la curiosité. Et on peut imaginer que, de l'autre côté de ces murailles, les êtres étrangers qui résident dans la Maison de Verre sont aussi des voyeurs qui observent le comportement des humains. Car les dieux ont la réputation de tout savoir ce qui se passe sur la terre. Merlin, dans sa maison aux soixante-dix fenêtres, pourra non seulement observer les astres, mais aussi les hommes. Mais lui, on ne le verra pas. Le fantasme de la glace sans tain n'est pas éloigné de ces considérations mythologiques, et il n'y a jamais rien de gratuit dans le comportement humain. Tout se réfère à des mythes plus ou moins inconscients et revécus au gré des circonstances traversées par chacun.

D'ailleurs un autre fantasme se greffe sur ce « voyeurisme », la restitution de la scène originelle, ce qui veut dire le coït parental. C'est en effet dans cet « œuf » cosmique que prend naissance la vie. Et le désir de voir suppose le désir de retourner d'où on vient afin de renaître dans des conditions meilleures. D'une part, il y a un paradis terrestre à l'intérieur des murailles infranchissables, d'autre part, il y a toutes les richesses qu'on peut souhaiter. Il faut donc entreprendre une expédition, soit pour aller ravir les richesses de l'Autre Monde, soit pour y résider un certain temps afin de se livrer à une cure de régénération. C'est en ce sens que l'univers de l'île de Verre ou de la Maison de Verre nous est décrit comme un verger, où les fruits sont mûrs en toute saison, où le temps n'existe plus, où tout est beau, où tout est baigné par les rayons bienfaisants et régénérateurs du soleil. La Maison de Verre n'est pas autre chose qu'une *serre* où se développent les plus belles fleurs et les plus beaux fruits

du monde, et l'on voit que le terme d'*enserrement* à propos de Merlin n'est pas fortuit dans ce contexte de l'Âge d'Or perdu et retrouvé. C'est donc l'endroit clos, protégé de toutes les intempéries, le verger merveilleux en pleine banquise, où convergent tous les rayons du soleil et qui est parfois le soleil lui-même, où s'opère la lente transformation, le lent rajeunissement des êtres et des choses. En dernière analyse, c'est le ventre maternel.

Or de nombreuses légendes irlandaises décrivent cette Île de Verre. On y reconnaît facilement le monde clos où est enserré Merlin dans la douce compagnie de Viviane. Le récit de la *Navigation de Maelduin*, récit très beau et infiniment poétique, nous présente le héros et ses compagnons errant à travers des îles merveilleuses. L'une est une « île sur un piédestal ». Une autre est au fond de la mer : les eaux sont limpides et, en se penchant sur le bord du bateau, ils peuvent voir les toits des maisons (mythe de la ville engloutie, qui n'est qu'une variante de celui de la cité de verre). Ailleurs, une île est entourée de vagues infranchissables qui constituent une véritable muraille. Enfin, ils abordent dans une île où se trouve une merveilleuse forteresse protégée par quatre enceintes, dont l'une est en cristal. On accède à la forteresse par un pont de verre. Là, les navigateurs sont reçus par une femme d'une grande beauté qui leur sert des mets merveilleux et des boissons exquises, ce qui fait penser au Festin d'immortalité, ou au Festin du Graal.

Un autre récit a pour personnage principal Art, fils du roi Conn aux Cent Batailles. Par suite d'une incantation magique lancée par une fée, il est contraint d'aller à la recherche d'une jeune fille qu'il doit épouser mais dont il ne connaît pas la résidence. Il aborde dans une île merveilleuse, et la reine de l'île, une Creidé, le reçoit avec magnificence et l'installe dans une « chambre de cristal. Belle était l'apparence de cette chambre, avec ses portes de cristal et ses cuves intarissables, car bien qu'elles ne fussent jamais remplies, elles étaient toujours pleines ». Le héros demeure un mois dans cette Chambre de Cristal où convergent tous les rayons du soleil et il y acquiert une force nouvelle, une énergie capable de lui faire affronter

les pires dangers. On ne manquera pas de mettre en parallèle cette Chambre de Cristal avec l'athanor alchimique, cette cornue, parfois en terre, parfois en verre, où s'opèrent les transformations de la matière première du Grand Œuvre en vue de la préparation de la Pierre Philosophale, source de toutes richesses et de toutes les connaissances, mais aussi remède universel.

On retrouve exactement la même description dans un important fragment de l'*Histoire d'Étaine*, récit mythologique irlandais parmi les plus anciens. L'héroïne a été confiée par son père à Oengus pour qu'il l'amène à son père adoptif Mider, lequel en est amoureux et l'épouse. Mais la première femme de Mider, la magicienne Fuamnach, dans une crise de jalousie, transforme Étaine en insecte, lequel est recueilli par Oengus, le Mac Oc, sur son manteau. « Oengus la mit sur sa poitrine, dans le pli de son manteau. Il l'emmena à sa demeure (Brug na Boyne) et à sa *chambre de soleil* qui avait de brillantes fenêtres... Il y plaça des ornements de pourpre... Le Mac Oc prit l'habitude de dormir dans la chambre de soleil chaque nuit auprès d'elle et il la réconforta jusqu'à ce que sa joie et ses couleurs lui revinssent, puis il remplit la *chambre de soleil* d'herbes vertes et belles, et l'insecte prospéra sur les fleurs de ces bonnes et précieuses herbes. »

Cette « chambre de Soleil », image resserrée de la Maison ou de l'Île de Verre, est un thème fort répandu. Le texte de la *Folie Tristan* nous en donne une description assez précise. Tristan s'est déguisé en fou pour pénétrer dans la forteresse de Tintagel, afin d'approcher Yseult sans être reconnu. Il amuse le roi Mark et ses chevaliers. Il propose au roi d'échanger Yseult contre sa propre amie. Et comme le roi lui demande où il conduira la reine, il répond qu'il possède une chambre de cristal dans les airs, suspendue entre ciel et terre, une chambre merveilleuse où pénètre le soleil et où fleurissent les fleurs les plus merveilleuses. Ainsi Yseult sera véritablement au paradis. Il y a évidemment plusieurs niveaux de lecture pour une telle description. Sur le plan de l'imaginaire, c'est le bonheur idéal, le septième ciel. Mais c'est aussi l'isole-

ment superbe de deux êtres qui s'aiment et qui n'ont plus besoin des autres. C'est d'ailleurs le thème de la légende de Tristan et Yseult : les deux amants, unis par un amour parfait, n'ont plus besoin des autres membres de la société et ne sont plus utiles à cette société, ils lui sont même néfastes, et ils doivent donc être éliminés, pourchassés, détruits, car l'Amour est incompatible avec les normes d'une société bâtie sur le mariage. Cet isolement ne peut se faire que dans certaines conditions, en dehors du temps et de l'espace, d'où la notion de chambre de cristal, équivalente de la chambre de soleil des textes irlandais, qui permet aux amants de se trouver à mi-chemin entre le ciel et la terre, plus tout à fait des humains, pas encore des dieux. Et là se produit la lente maturation des êtres, dans le cadre d'un paradis clos, à l'abri du monde hostile et en communication constante avec les forces vives de la nature symbolisées par le Soleil.

D'ailleurs cette situation paradisiaque et fantasmatique avait été réalisée une première fois par Tristan et Yseult, dans la forêt du Morrois selon la version commune de Béroul, dans une grotte, d'après la version évoluée de Gottfried de Strasbourg, laquelle version rejoint ici le prototype de la légende, le récit irlandais de *Diarmaid et Grainné.* Car la forêt et la grotte représentent précisément ce monde clos et féminin où règne la sensibilité et non plus la logique, monde où vraiment « le cœur a ses raisons que la Raison ne connaît pas ». Mais dans l'épisode du Moorois ou de la grotte, les héros, sans doute non préparés à cette épreuve, avaient échoué dans leur tentative de reconstitution de l'Âge d'Or. C'est pourquoi, dans son rêve éveillé, le soi-disant fou Tristan imagine la vie avec Yseult dans cette chambre de cristal qui est la même figuration que celle où se réconforte l'insecte Étaine, la même que celle où se régénère Art, fils de Conn, la même que celle où Merlin se réveille de son sommeil magique sous les yeux attentifs et passionnés de Viviane.

Une telle conception suppose une sublimation de l'amour, considéré comme le moteur essentiel de toute démarche vers le divin. Le *Lancelot* de Chrétien de Troyes nous le montre grâce à une thématique apparemment

« courtoise » qui est en réalité dépendante du mythe primitif. La reine Guénièvre a été enlevée par Méléagant, sorte de dieu souterrain, et emmenée par lui dans le royaume de Gorre (ou de Voirre), c'est-à-dire « la Cité de Verre » des antiques traditions. Lancelot et Gauvain se lanceront à la recherche de celle qu'ils aiment, chacun à leur façon. Pour accéder à ce royaume de Verre, qui est nettement présenté comme l'Autre Monde, car c'est le « pays d'où nul ne revient », il faut passer pas d'étranges ponts. L'un est le Pont de l'Épée : une épée tranchante se trouve au-dessus d'un torrent tumultueux, et on ne peut le franchir qu'en se blessant horriblement. L'autre est le Pont sous l'Eau, qu'il faut découvrir au risque d'être emporté par les tourbillons. Ce sont d'ailleurs des concepts chamaniques, et Mircea Eliade a remarqué le parallélisme existant entre le texte de Chrétien de Troyes et les croyances du chamanisme asiatique. La muraille, c'est l'eau, et c'est l'équivalent des murs de verre qui entourent l'île ou la maison au milieu de la mer ou au milieu du lac. Son franchissement est une transgression d'interdit et peu sont capables de l'entreprendre. Lancelot prendra le Pont de l'Épée. Gauvain prendra le Pont sous l'Eau. Finalement, c'est Gauvain qui ramènera la reine régénérée par son séjour dans la Cité de Verre. Lancelot, qui n'est pas encore à son niveau, devra rester de longs mois dans une tour avant d'affronter Méléagant dans un combat décisif qui lui donnera le droit de prétendre à Guénièvre. C'est peut-être parce qu'il a pénétré dans la cité interdite par le Pont de l'Épée. La route initiatique passait peut-être par le Pont sous l'Eau, parce que l'Eau est la véritable frontière qui sépare le monde des vivants de celui des dieux et des héros. Mais le texte de Chrétien de Troyes est trop chargé d'éléments sociologiques inhérents à l'époque à laquelle il écrivait : nous n'y reconnaissons plus exactement les trames du mythe primitif.

Dans l'*Histoire de Merlin*, au contraire, les trames sont anciennes, bien qu'elles puissent se transcrire sur le plan psychologique. Certes, Merlin accepte de disparaître de l'autre côté par amour, par un amour fou d'ailleurs, comme il le dit lui-même, car il aime mieux son amour

que sa liberté. Mais cette interprétation, toute belle qu'elle soit dans une perspective uniquement littéraire et poétique, ne masque pas la réalité métaphysique, pour ne pas dire religieuse : c'est dans le vase clos de la *chambre de cristal* que peut s'opérer de façon idéale la fusion des deux éléments alchimiques que représentent Merlin et Viviane. Merlin, dans sa sagesse, l'a fort bien compris, et c'est pour cela qu'il se laisse consciemment entraîner dans l'aventure. Là, ce n'est plus le monde de l'illusion sur lequel règne le vieil enchanteur : c'est le monde des réalités suprêmes, celles après lesquelles il aspire et que seule la figure féminine de Viviane est capable de lui procurer par son amour.

Et puis, l'enserrement de Merlin dans la forteresse aérienne est tout à fait dans le caractère du personnage. N'oublions pas que Merlin, dans toutes les versions de la légende, est l'*Homme des Bois.* Cette forteresse aérienne, ou cette maison de Verre dans laquelle il se trouve est un monde clos *au milieu des bois* et enfermant dans ses murailles invisibles un Autre Monde qui est un Verger. C'est dans ce verger que la *dyade,* c'est-à-dire l'union sacrée du dieu-frère et de la déesse-sœur trouve son accomplissement. Retirés du monde parce que vivant un amour absolu qui, par nature, les retranche de la société, Merlin et Viviane se suffisent à eux-mêmes. Ils reconstituent la situation primordiale d'Adam et Ève *avant le péché,* c'est-à-dire avant la prise de conscience du monde extérieur. Le fait d'être retranchés leur confère une nouvelle virginité, c'est-à-dire une nouvelle disponibilité, une nouvelle potentialité d'existence. Merlin y est plus que jamais l'Homme des Bois et le Druide-Chaman. Dans les perpétuelles transformations des divinités, les étapes ne sont pas forcément identiques. Le dieu actif, générateur, organisateur du monde, peut devenir le *deus otiosus,* celui qui se retire dans sa tour d'ivoire, comme disait Vigny, dans un isolement superbe. Merlin est en état de dormition, comme Arthur lui-même d'ailleurs. Ils reviendront, et plus puissants que jamais.

C'est dans ce sens que l'enserrement du dieu, au lieu d'être une catastrophe, est une régénération des fonctions

qu'il incarne, essentiellement la fonction de Médiateur entre les hommes et la nature, en tant qu'homme des bois, maître des végétaux et des animaux sauvages, et aussi celle de druide, magicien, prêtre et homme-médecine comme les chamans. C'est aussi dans cette optique que le personnage prend toute sa valeur à une époque où la civilisation, écrasée par un centralisme industriel, s'est coupée des racines profondes qui l'enrichissaient des sucs de la terre.

L'HOMME DES BOIS

Dans tous les récits qui le concernent et quelles qu'en soient les circonstances, un motif domine largement la description de Merlin : celui de l'alliance privilégiée qu'il semble avoir conclue avec l'Arbre, ou les Arbres. Avant tout, Merlin apparaît comme un *Homme des Bois*. Que sa retraite soit dans la Prison d'Air, dans la Maison de Verre, dans l'*Éplumoir*, sur un Arbre (un pommier), dans une maison en bois, la constante est manifeste. Il y a même un jeu de mots évident entre la « Maison de Verre », le « Pays de Verre » et le *Vert* des arbres dans tous les textes français[1]. C'est assez remarquable pour qu'on puisse relier le mythe que représente Merlin à un « culte des arbres », ou tout au moins à des données métaphysiques sur une complémentarité nécessaire entre l'Homme et la Nature. Le mythe de Merlin et les légendes qui l'actualisent se réfèrent donc nettement à une religion de type naturiste, comme l'a été la religion des Celtes, c'est-à-dire le Druidisme.

Merlin est incontestablement l'*Homme des Bois*. S'il lui arrive de se mouvoir dans la société organisée, que ce soit dans son ancien royaume (puisque Geoffroy nous dit qu'il était roi), que ce soit dans l'entourage du roi Arthur, il n'en fait pas sa résidence. On le voit arriver à la Cour d'Arthur sans prévenir, et il vient d'ailleurs. Il est en somme un *marginal* qui ne daigne pénétrer dans le monde social que pour donner ses conseils, faire des prophéties, ou accomplir un acte magique. Aussitôt qu'il a accompli son projet, il retrouve son domaine propre. Et ce

domaine, c'est la forêt. Il en sera ainsi quand il renoncera définitivement au monde, avec sa sœur ou avec Viviane. Et alors, il ne fera que prolonger une situation qu'il a déjà vécue.

Il est difficile d'expliquer vraiment un personnage sans jeter un regard attentif sur son environnement, lequel le conditionne et, à la limite, le justifie dans son comportement. Merlin occupe un espace bien fermé, bien délimité et qui correspond au lieu de culte des anciens Celtes. C'est donc un espace sacré, un sanctuaire au milieu des bois.

La clairière sacrée

Il est maintenant établi que les Celtes n'ont jamais construit de temples avant la conquête romaine, et parfois, sur le pourtour de leur domaine, avant d'avoir subi l'influence méditerranéenne. Les écrivains grecs et latins n'ont jamais employé les mots *naos* et *aedes* pour désigner les sanctuaires gaulois, et nous ne connaissons qu'un exemple, d'ailleurs discutable, de temple préromain, en Grande-Bretagne, à Heathrow, dans le Middlesex. Jules César, qui connaissait relativement bien la Gaule, ne nous parle jamais d'un seul temple bâti, bien que Suétone l'accuse d'avoir pillé les *fana* et les *templa* gaulois : mais il s'agissait de la Gaule cisalpine, c'est-à-dire de la plaine du Pô, depuis longtemps soumise à l'influence romaine, ou tout au moins à l'influence des Étrusques.

Par contre, les témoignages des auteurs latins sont parfaitement clairs en ce qui concerne des lieux de culte situés au milieu des forêts. Le plus célèbre est celui de Lucain, dans *la Pharsale*. Il évoque en effet les druides gaulois « qui habitent dans des bois profonds (*nemora alta*) et se retirent dans des forêts inhabitées. Ils y pratiquent des rites barbares et une sorte de culte sinistre ». Dans le manuscrit, une scholie précise à cet endroit : « Ils adorent les dieux dans les bois sans utiliser de temples[1]. »

Le terme latin employé par Lucain n'est pas douteux, il s'agit de *nemus* qui désigne vraiment le « bois sacré », le « sanctuaire forestier ». Mais un autre passage de *la Pharsale* nous en apprend encore plus sur ce sujet. Le

poète nous raconte en effet comment César fit abattre, près de Marseille, un bois sacré dans lequel les troncs des arbres, grossièrement sculptés, étaient de « tristes représentations des dieux ». Il ajoute qu'en cet endroit, on y pratiquait des rites barbares en l'honneur des dieux et qu'on y apportait de riches offrandes. Et, bien entendu, chaque tronc d'arbre était éclaboussé de sang humain. On y trouve aussi une description assez détaillée et poétique des sources qui jaillissent dans l'obscurité et des fourrés ténébreux dans lesquels aucune bête sauvage ne pourrait venir. Tout cela fait penser aux statues de bois retrouvées dans le sanctuaire des sources de la Seine, et aussi à la légende de la fontaine de Barenton, près de laquelle se trouvait le « Breuil au Seigneur », lieu privilégié où il n'y avait « ni mouche ni bête venimeuse ». D'ailleurs Lucain insiste sur le caractère sauvage de ce bois sacré : un prêtre y officiait pour le *dominus* du lieu, mais le peuple ne venait jamais aux alentours, abandonnant cet endroit au dieu, et « le prêtre lui-même en craignait l'approche, ayant peur du maître du bois »[2].

Au reste, Lucain parle également de la terreur superstitieuse des indigènes qu'on avait réquisitionnés pour abattre des arbres « que la main des hommes n'avait jamais touchés depuis les temps les plus reculés ». Il est certain que le sanctuaire proprement dit a toujours été sous le coup d'un interdit chez les Celtes : ainsi, dans les temples bâtis à l'époque romaine, et dont le plan ne correspond aucunement à un sanctuaire romain, il y avait nécessairement une *cella* où le public n'était pas admis. Cette *cella* était une sorte de « saint des saints » dans lequel seul le prêtre avait le droit de pénétrer. Cette constatation est corroborée par un texte de Pomponius Mela qui nous informe que « les druides enseignent beaucoup de choses aux plus nobles de la nation, en cachette, pendant vingt ans, soit dans des cavernes, soit dans des forêts retirées ».

Le temple celtique était donc en pleine nature et à l'écart absolu de la vie sociale du groupe, ce qui est évidemment contraire aux usages non seulement de tous les peuples indo-européens, des Romains en particulier,

mais encore des Chrétiens. Il faut croire que la religion druidique se différenciait notamment des autres religions du groupe, et qu'en tout cas, le sens du rituel était fort différent de celui en honneur ailleurs : il ne s'agit pas en effet d'un culte collectif, d'un culte où l'ensemble du groupe est associé, mais d'un culte que seuls des prêtres initiés peuvent accomplir, au nom de la collectivité, mais à l'écart d'elle. C'est pourquoi le sanctuaire isolé au milieu des forêts constituait le meilleur endroit pour la célébration du culte. Les témoignages de Dio Cassius, à propos de la révolte de la reine bretonne Boadicée, nous le prouvent encore : l'historien constate en effet que les Bretons ont des sanctuaires *(hiérra)* dédiés à la déesse Andraste dans un bois sacré *(Halosos)*. Et Tacite, qui relate les événements de l'an 60 ap. J.-C. en Grande-Bretagne, rapporte qu'à l'île de Mona (Anglesey) se trouvaient des bois sacrés « consacrés à des superstitions barbares » qui furent ensuite détruits sur l'ordre du consul Suetonius Paulinus. César lui-même fait allusion au rôle des forêts dans la pratique du druidisme lorsqu'il relate le grand rassemblement annuel des druides dans le pays des Carnutes.

Cette tradition n'a d'ailleurs pas été oubliée par les populations qui ont été d'abord romanisées et ensuite christianisées. En effet, nombreux sont encore les souvenirs du culte des arbres et des pierres en des endroits isolés au milieu d'une forêt. Combien de soi-disant superstitions actuelles ne sont que le prolongement de ces cultes naturistes célébrés dans les endroits les plus déserts ? De plus, ce n'est certainement pas par hasard si les premiers évangélisateurs du monde celtique, les Irlandais et les Bretons en particulier, avaient coutume de résider dans des ermitages tout à fait à l'écart des groupes sociaux. Il y a là la permanence d'une coutume remontant très loin dans le temps, et probablement aux époques antérieures aux Celtes, ce qui démontre que la religion druidique, si elle avait un certain cadre indo-européen celtique, n'en était pas moins la survivance des anciennes religions des aborigènes que les Celtes avaient colonisés.

De toute façon, les arbres semblent avoir joué un grand

rôle dans la mythologie et le culte des anciens Celtes. Il ne faut pas exagérer l'importance de ce que raconte Pline l'Ancien à propos de la cueillette du gui sur le chêne, mais il s'agit bel et bien d'une cérémonie druidique au cours de laquelle le symbolisme du chêne est mis en valeur. Le même Pline fait d'ailleurs provenir le nom des druides du nom grec du chêne *(drus)*. C'est étymologiquement inexact, mais offre un rapport analogique, la science étant, dans les langues celtiques, reliée au nom de l'arbre. Et même si ce que dit Maxime de Tyr est controversé, c'est certainement aux Celtes qu'il attribue la croyance selon laquelle « le chêne est la représentation de la divinité »[3]. Le chêne, par son allure et sa force, a toujours été une image facile pour enfermer le concept de la toute-puissance divine, et on le retrouve fréquemment dans les légendes celtiques, et dans cette tradition étrange qui s'exprime dans le *Cad Goddeu* gallois dont nous avons parlé, et où, par magie, les Bretons sont transformés en arbres et combattent victorieusement leurs ennemis.

D'autres arbres semblent avoir été à l'honneur chez les Celtes, notamment l'if, dont le bois servait à faire des baguettes magiques utilisées par les druides, et dont le nom *(Eburo-)* se reconnaît dans le nom de certains peuples gaulois comme les Eburovices, le bouleau qui paraît avoir été l'arbre consacré aux morts, le sorbier, utilisé dans les incantations magiques. Ne parlons pas de l'aubépine, traditionnellement attachée à la croyance aux fées, ou du coudrier toujours utilisé par les sourciers, et qui est l'arbre de la divination. Quant au pommier, il joue un rôle considérable : c'est l'arbre du Paradis, l'arbre fruitier par excellence. C'est le pommier qu'on trouve dans les îles merveilleuses où résident les héros et les dieux, l'*Insula Pomorum* de Geoffroy de Monmouth, l'Île d'Abalum des anciens textes, où l'on recueille l'ambre de la Baltique, l'Emain Ablach des Irlandais, l'Ynys Affallach des Gallois, l'Île d'Avalon des romans de la Table Ronde.

Et c'est précisément sur un pommier que se trouve Merlin dans les poèmes qui lui sont attribués, sur un pommier qui demeure invisible pour le commun des mortels. Ailleurs, c'est dans des arbres non précisés que se

trouve l'habitation de Merlin. Dans la légende parallèle de Suibhné, c'est sur un if qu'il se réfugie. Il est vrai que le fait de grimper à un arbre ou de s'y tenir est un geste rituel qui a de nombreux correspondants dans les traditions chamaniques.

Ainsi, chez les Bouriates, au cours de la cérémonie d'initiation des futurs chamans, le « père-chaman » gravit un bouleau et fait neuf incisions au sommet. Étant redescendu au pied de l'arbre, il fait monter à leur tour les candidats. En grimpant, tous sont saisis par l'extase et, arrivés au sommet, ils se mettent à *chamaniser*, c'est-à-dire à raconter des visions étranges. Il est évident, dit Mircea Eliade[4], « que le bouleau symbolise l'arbre cosmique ou l'axe du monde et que, par conséquent » un chaman qui y monte « est supposé occuper le centre du monde ; en y grimpant, le chaman entreprend un voyage extatique ».

Il y a là une analogie frappante entre cette cérémonie et le comportement de Merlin — ou de Suibhné — sur son arbre. Merlin est à ce moment-là un authentique chaman entreprenant son voyage extatique et prêt à prophétiser, c'est-à-dire à exprimer ce qu'il voit et ce qu'il ressent. Et peut-être que cette cérémonie chamanique et le comportement de Merlin appartiennent au même rituel que celui des druides sur leur chêne, en train de couper du gui. En tout cas, le rapprochement ne peut qu'inciter à une réflexion en profondeur sur ce thème. « Dans nombre de traditions archaïques, l'Arbre Cosmique, exprimant la sacralité même du monde, sa fécondité et sa pérennité, se trouve en relation avec les idées de création, de fertilité et d'initiation, en dernière instance avec l'idée de la réalité absolue et de l'immortalité. L'Arbre du Monde devient ainsi un arbre de vie et d'immortalité[5]. »

D'ailleurs, cette montée à l'arbre, qui n'est possible qu'à certains individus, est un défi aux lois naturelles. Il y a transgression d'un interdit que seulement un être privilégié peut se permettre, parce qu'alors, le rituel accompli débouche sur l'Autre Monde. L'être qui se trouve sur l'arbre — ou qui y est pendu dans certains cas — acquiert une certaine connaissance de ce qui se passe dans le monde céleste, et cela grâce à sa position

intermédiaire. Il est vraiment le *médium*, interprète des humains auprès des puissances divines, interprète des dieux auprès des humains. Il est chaman. Mais il est aussi prophète et devin. C'est là que le personnage de Merlin, juché sur un arbre, ou *enserré* dans une forêt, prend toute sa valeur. On peut penser à Odhin-Wotan, pendu par les pieds pendant trois jours et trois nuits sur le frêne Igddrasil, c'est-à-dire l'Arbre du Monde, au-dessus de la fontaine de connaissance, et qui acquiert ainsi l'art sacré de la lecture des Runes. Et il ne faut pas oublier, comme le dit Claude Gaignebet, que « la science des Arbres est, dans le *Livre d'Adam* (un texte biblique classé comme apocryphe), l'un des savoirs diaboliques que les fils des Dieux ont enseignés aux hommes lorsqu'ils devinrent amoureux des filles de ces derniers[6] ». La chute des Anges consistait à l'union de ceux-ci avec des femmes. Merlin n'est-il point le fils d'un diable et d'une jeune fille ? N'a-t-il pas son don de prophétie, sa science et ses pouvoirs magiques du fait de cette naissance ambiguë ?

En tout cas, Merlin est celui qui possède la science des arbres au même titre que les fils des Hommes et des Anges déchus, au même titre que le dieu germanique Odhin-Wotan (dans le nom duquel on retrouve d'ailleurs le nom de l'arbre). Il ne fait alors aucun doute que Merlin soit un *chaman* ou un *druide*, à la fois maître de l'*extase* et prêtre chargé du rituel de communication avec la divinité. Il ne fait non plus aucun doute que le lieu où il doit exercer sa fonction soit une clairière au milieu des bois, endroit privilégié où s'établit cette communication entre le ciel et la terre grâce à l'intermédiaire des arbres qui bordent la clairière.

Or, cette clairière sacrée, c'est le *Nemeton* gaulois. On retrouve ce nom sous la forme *Nemet* au XIe siècle dans le cartulaire breton de Quimperlé, où il désigne une forêt de Cornouaille, non loin de Locronan *(quam vocant Nemet)* : la forme bretonne moderne est *Nevet*, et une forme ancienne altérée et figée en *Néant* se reconnaît dans le nom d'un village du Morbihan, dans la forêt de Brocéliande, non loin de la fontaine de Barenton dont nous allons parler. La composante essentielle du mot est *nem*, qui

signifie « ciel » au sens religieux (devenu *nef* en gallois et *nenv* en breton moderne) et qui est de même origine indo-européenne que le latin *nemus*, « bois sacré ». En irlandais, le nom Nemed est celui d'un des envahisseurs mythiques de l'île, d'après le *Livre des Conquêtes*, et ce nom signifie « sacré ». On retrouve également le même terme dans le nom de l'héroïne Niamh, qui joue un certain rôle dans le récit de *la Mort de Cûchulainn* et dans celui de *la Mort violente de Celtchar*, et certains n'ont pas hésité à mettre en rapport le nom de Niamh et celui de Viviane-Nimue.

Il semble donc qu'avant de devenir le sanctuaire « sacré », le *nemeton* ait été une projection idéale d'une portion de ciel sur la terre, une sorte de paradis terrestre, ou plutôt de « verger merveilleux » tel qu'on en rencontre dans les légendes celtiques ou d'origine celtique. Cette idée est d'ailleurs en rapport étroit avec les techniques chamaniques et en particulier avec le rite d'ascension de l'arbre par le chaman. En effet, comme le dit Mircea Eliade, l'ensemble de pratiques et d'idées religieuses qui constituent le chamanisme « semble être en relation avec le mythe d'une époque ancienne, où les communications entre le Ciel et la Terre étaient beaucoup plus aisées. Vue sous cet angle, l'expérience chamanique équivaut à une restauration de ce temps mythique primordial et le chaman apparaît comme un être privilégié qui retrouve, pour son compte personnel, la condition heureuse de l'humanité à l'aube des temps[7] ». C'est en fait le cas de Merlin, qu'il se réfugie dans la forêt ou qu'il soit « enserré » par une Viviane dont l'aspect céleste ne fait aucun doute.

Mais il n'y a pas loin de l'idée de « sacré » à l'idée de « terreur ». Cela explique que les profanes puissent hésiter à pénétrer dans ce domaine interdit, réservé à celui qui était prêtre, lequel avait seul le droit de parler aux divinités. Mais en y réfléchissant davantage, on peut se demander si cet aspect terrifiant du *nemeton* ne vient pas tout simplement du fait que l'endroit est inaccessible pour celui qui n'a pas réalisé l'expérience extatique : d'où l'invisibilité qu'on prête à ce lieu, invisibilité traduite dans

certains textes par « inviolabilité ». Merlin se trouve dans une prison d'air invisible parce que personne d'autre que lui ne peut reconstituer cette situation privilégiée qui restitue l'aube des temps mythiques. Et ce n'est pas par hasard si les auteurs de l'Antiquité classique ont tant insisté sur l'aspect écarté et redoutable de ce *nemeton.* Le texte de Lucain, toujours à propos de ce bois sacré des environs de Marseille, est fort intéressant à cet égard :

« Il y avait un bois sacré qui, depuis des temps très lointains, n'avait jamais été profané. Il enfermait dans ses branchages entremêlés un air ténébreux et des ombres glacées, que le soleil ne pénétrait jamais. Il n'était pas peuplé par les Pans, habitants des campagnes, ni par les Sylvains, habitants des forêts, ni par les Nymphes. Il n'y avait là que des sanctuaires dédiés à des dieux aux rites barbares. Des autels étaient dressés sur des terres sinistres. Tous les arbres étaient éclaboussés par le sang humain... Les oiseaux avaient peur d'aller se poser sur ces branches, les bêtes sauvages évitaient de venir se terrer dans ces retraites. Le vent ne s'abattait pas sur les arbres, ni la foudre jaillissant des sombres nuages... Une eau abondante coulait des noires fontaines. Les tristes statues des dieux étaient informes et se dressaient sur des troncs coupés... On racontait que des tremblements de terre faisaient mugir le fond des cavernes, que des ifs recourbés se redressaient, que les bois brillaient de la lueur des incendies alors qu'ils ne brûlaient même pas, que des dragons y rampaient à travers les troncs. Les hommes n'en approchaient pas. Ils ne voulaient pas rendre sur place un culte aux divinités, mais ils préféraient abandonner l'endroit à ces divinités. Que Phoebus fût au milieu de sa course, ou qu'une nuit sombre occupât le ciel, le prêtre lui-même en redoutait l'accès et craignait de surprendre le maître de cette forêt [8]. »

Une telle description est évidemment destinée à frapper l'imagination des lecteurs romains et à leur faire comprendre qu'en interdisant le culte druidique, on ne faisait que supprimer des rituels barbares et sanguinaires. On croirait lire un récit de missionnaire catholique dans l'Afrique du XIXe siècle. Il n'en reste pas moins que le bois sacré gaulois

semble en dehors du temps et de l'espace, qu'il est à l'écart de toute vie sociale, qu'il est à l'abri des bêtes sauvages et des phénomènes naturels les plus destructeurs. De plus, il s'y passe des choses mystérieuses et incompréhensibles qui se réfèrent à la magie, ou à l'irrationnel prêté à l'Autre Monde, et n'importe qui ne peut y pénétrer, même en qualité de prêtre. C'est un endroit terrible et dangereux pour celui qui n'est pas initié, c'est-à-dire pour celui qui n'a pas atteint le degré d'extase suffisant pour y voir autre chose que l'aspect matériel illusoire des choses.

Or, ce *nemeton*, il n'est pas unique. Il y en a eu partout sur le territoire occupé par les Celtes, surtout dans une Europe occidentale recouverte en grande partie par des forêts impénétrables. Et nous en connaissons certains, célèbres dans la tradition et qui sont encore visibles de nos jours. Tel est le cas de la Fontaine de Barenton, en plein cœur de cette forêt légendaire de Brocéliande, résidu de l'immense forêt qui recouvrait tout le centre de la Bretagne jusqu'au haut Moyen Âge, époque où elle fut lentement défrichée par les moines et les paysans qu'ils avaient encouragés à s'établir dans ces lieux déserts. Et là, rôde d'une façon tenace l'ombre de Merlin.

Le sanctuaire et la source

La clairière où se trouve la Fontaine de Barenton est de toute évidence un sanctuaire qui remonte à l'époque préhistorique, comme en témoigne la pierre de dolmen, le fameux « perron de Merlin », qui surplombe le bassin où se ramassent les eaux. L'ancien nom de cette fontaine est *Belenton*, terme dans lequel il est facile de retrouver *Bel-Nemeton*. L'endroit a donc été une clairière sacrée, et à l'époque gauloise, elle était dédiée à Bélénos, terme qui signifie « brillant », et qui est le dieu solaire des Gaulois, attesté par de nombreuses inscriptions gallo-romaines. Ce qui est étonnant, c'est que cette fontaine n'ait jamais été christianisée alors que la plupart des sources, en Bretagne et ailleurs, ont été récupérées par le christianisme et placées sous le vocable d'un saint ou d'une sainte. La Fontaine de Barenton est demeurée païenne au cours des siècles, ce qui n'a d'ailleurs pas empêché les habitants de la région de s'y rendre en procession, clergé en tête, les années de sécheresse.

Car cette fontaine a un rôle magico-religieux : elle fait pleuvoir. La tradition locale rapporte que son eau guérit de la folie (d'où le nom du village voisin de Folle-Pensée, autrement dit *Fol-Pansit*, « qui guérit la folie »), ce qui nous ramène au thème de Merlin « fou du bois », et surtout, lorsqu'on verse cette eau sur le perron, on risque de déclencher un orage épouvantable. Cette croyance remonte à la nuit des temps : on en trouve un témoignage chez l'écrivain normand du XIIe siècle, Robert Wace, qui a souvent parlé de « Bréchéliant, dont vont souvent Bretons

fablant » et qui décrit la fontaine à laquelle il rendit visite et sur laquelle il accomplit le rite. Mais « fol y allai, fol en revint », et Robert Wace ne réussit pas à faire pleuvoir.

C'est pourtant cette fontaine qui sert de cadre à plusieurs épisodes de la légende d'Yvain, ou du Chevalier au Lion, telle que nous l'ont racontée Chrétien de Troyes et un auteur gallois anonyme, au XIIe siècle, et là elle joue ce rôle de « fontaine qui fait pleuvoir ». Chrétien de Troyes décrit ainsi la fontaine et son emplacement : « J'aperçus l'arbre et la fontaine. De l'arbre, je puis dire que c'était le plus beau pin qui jamais crût sur terre. Je ne crois pas qu'il eût laissé passer une seule goutte de la plus forte pluie : l'eau ne pénétrait pas son feuillage. Je vis le bassin (gobelet) pendu à l'arbre : il était d'un or plus fin que celui qu'on pourrait trouver, même de nos jours, dans les foires. Quant à la fontaine, elle bouillait, vous pouvez m'en croire, comme eau chaude. Le perron était fait d'une seule émeraude, percée comme une outre, avec quatre rubis plus flamboyants et plus vermeils que n'est le soleil au matin quand il paraît à l'horizon [1]. » La description de l'auteur du récit gallois correspondant, *Owein, ou la Dame de la Fontaine*, est plus sobre et plus conforme à la réalité : « ... Tu apercevras une plaine, une sorte de grande vallée arrosée. Au milieu, tu verras un grand arbre : l'extrémité de ses branches est plus verte que le plus vert des sapins. Sous l'arbre est une fontaine et sur le bord de la fontaine une dalle de marbre, et sur la dalle de marbre un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent de façon qu'on ne puisse les séparer [2]. »

En fait, le perron est une grosse pierre provenant d'un ancien mégalithe, mais le site est actuellement comparable à celui qui est décrit par les anciens auteurs. Le pin est particulièrement remarquable. Il a été cité par les auteurs du Moyen Âge parce que c'était une espèce relativement rare à l'époque en Bretagne, et il prend tout son sens lorsqu'il apparaît comme le pivot central d'une clairière dans la forêt. C'est en effet ce fameux arbre cosmique sur lequel se fait l'ascension du chaman. C'est l'Arbre du Monde sur lequel Merlin vaticine. Nous sommes réellement dans un *nemeton* qui constitue, comme le dit Éliade,

« l'ouverture centrale du monde ». C'est là que se rejoignent le monde céleste et le monde terrestre. Et pour que le caractère sacré du lieu soit encore plus total, il y a la source, qui, symbole inversé de l'arbre, représente le lien avec le monde souterrain, autre aspect de la demeure des dieux, et qui ajoute une idée de fécondité due à l'eau qui sourd de la terre, comme le lait sort des mamelles de la mère, ou encore comme le sang irrigue le fœtus flottant au milieu des eaux par l'intermédiaire du cordon ombilical.

C'est dire l'importance de la source dans le *nemeton*. Il s'agit d'un point où convergent toutes les forces du monde et de l'Autre Monde. Là, le prêtre ou le mage, en tout cas celui qui sait s'emparer de ces forces, peut connaître tous les secrets de la vie et de la mort et agir sur le déroulement des événements. Les trois éléments, Ciel, Terre et Eau, qui sont *les seuls éléments permanents*, seront alors transformés provisoirement, d'une façon toute transitoire, en ce qu'on a coutume de nommer le quatrième élément, le Feu, symbole de l'Esprit se manifestant et créant, l'un n'allant pas sans l'autre puisque toute création implique une incarnation et que toute manifestation requiert l'apparition d'un contraire grâce auquel l'être prend conscience de son existence.

La légende d'Yvain rend bien compte du caractère sacré et extraordinaire qui est celui du sanctuaire de Barenton. En effet, lorsqu'un chevalier s'y rend, il doit tenter *l'aventure*, c'est-à-dire se soumettre à une épreuve. Il y a un interdit sur ce lieu. En fait, personne ne doit y pénétrer. Alors quand un intrus survient, il faut qu'il accomplisse l'épreuve grâce à laquelle on saura si son intrusion est valable ou non. Si son intrusion est négative, il sera éliminé. Dans le cas contraire, il deviendra le maître du lieu, le *dominus loci* dont parle Lucain. C'est pourquoi il doit se conformer au rituel : prendre de l'eau dans la fontaine et la verser sur le perron, geste éminemment symbolique, qui est l'image du fils répandant son sperme sur le ventre de sa mère, situation œdipienne parfaite s'il en fut. Et comme un terrible interdit vient d'être transgressé, la nature attaque : le pays où s'est déroulé un acte aussi abominable doit être détruit. D'où

l'orage et la tempête qui dévastent la région et ne laissent aucune feuille aux arbres, sauf sur le Pin, qui est l'Arbre Cosmique, intouchable, pivot sans lequel le monde n'existerait pas. La région est maintenant désolée, stérile, comme le Gaste Pays de la légende du Graal. Et par voie de conséquence, le *dominus loci* est atteint dans sa puissance, dans sa virilité même, puisqu'il n'a pas été capable d'empêcher le sacrilège, l'inceste. Il faut dire que l'intrus ne savait pas ce qu'il faisait. On lui a simplement dit d'accomplir un geste. Il n'a pas cherché à savoir pourquoi. Dans le récit de Chrétien de Troyes, c'est un Rustre, un « Homme sauvage » qui envoie le chevalier vers la Fontaine de Barenton, et cet Homme Sauvage, c'est évidemment un des aspects de Merlin. Dans les contes populaires de toute l'Europe occidentale, et particulièrement dans les contes oraux de la Bretagne armoricaine, ce thème se rencontre fréquemment dans un schéma identique orné de variantes locales et d'affabulations diverses : c'est toujours un jeune garçon imbécile, niais, qui est envoyé vers une épreuve, ne sachant pas à quoi elle correspond (parfois il s'agit de tuer un serpent, ou de donner un gâteau à une vieille femme qui se révèle être une fée, ou encore porter le fagot de cette femme). S'il ne réussit pas l'épreuve, il est éliminé et l'on n'en parle plus. S'il la réussit — sans savoir de quoi il s'agit —, il est admis à franchir un passage qui le mènera vers la royauté. Dans la légende d'Yvain, c'est assez net : Yvain déclenche la tempête, mais après la tempête, il entend le chant merveilleux d'une multitude d'oiseaux sur le Pin. L'image est facile : c'est l'état de béatitude, l'état *paradisiaque* dans lequel se trouve l'enfant après l'orgasme, *son premier orgasme*, et commis fantasmatiquement avec la mère. Il est prêt à s'endormir tant la torpeur due au chant des oiseaux est grande. Alors survient un chevalier noir qui le provoque au combat. Ce chevalier noir, c'est le Gardien de la Fontaine, autrement dit le *dominus loci*, mais aussi le dieu-père : l'enfant-chevalier doit lutter contre l'image du père et la tuer. C'est ce que fait Yvain : après un féroce combat, il blesse mortellement son adversaire et le poursuit jusque dans son château. Et là,

après diverses aventures, *il épouse la veuve du chevalier noir*, la belle Laudine, et devient à son tour le *dominus loci*.

La trame du récit est d'une clarté remarquable. Le *nemeton* est le lieu de l'expérience par laquelle un individu peut gravir l'Arbre du Monde et y retrouver, en extase, les temps primitifs où l'interdit de l'inceste n'existait pas : la preuve, c'est qu'il épouse la veuve de son adversaire qui est l'image de la Mère, l'incarnation de la Femme primordiale déjà entrevue sous forme de pierre sur laquelle il a répandu de l'eau. Nous avons vu que dans le cas de Merlin et de Viviane, l'inceste fraternel est sinon explicité dans tous les récits, du moins latent : et de même que l'inceste est interdit au commun des mortels, il devient un élément d'initiation pour l'être supérieur qui est capable d'en affronter les terribles dangers. Yvain, le héros du récit de Chrétien de Troyes, qui est l'Owein gallois, personnage à demi historique, est donc un être exceptionnel puisqu'il réussit l'épreuve : il parvient à la royauté en accomplissant impunément l'inceste avec la mère, et cela en supportant toutes les conséquences qui peuvent en découler. Combien Diderot avait raison lorsque, dans son étrange *Neveu de Rameau*, il déclare : « Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, *il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère*... » C'est ce que fait Yvain. C'est ce que font les jeunes héros des contes populaires. Et cela se passe dans l'espace sacré du *nemeton*.

Dans le site de Barenton, la légende a conservé, sous forme de récits épiques, cette cérémonie magico-religieuse. L'Histoire a failli d'ailleurs en conserver davantage puisque les alentours de la Fontaine de Barenton ont été le théâtre d'événements étranges, au cours du XIIe siècle.

En effet, au XIIe siècle, l'abbaye de Paimpont, établie en plein cœur de la forêt de Brocéliande, était devenue fort importante, et les moines avaient dû essaimer. Un prieuré fut installé non loin de Barenton, le prieuré de Moinet. Ce n'était certes qu'un groupe de cabanes construites à moitié

en pierre, à moitié en bois, mais aux dires des textes, il y avait une chapelle « petite mais moult belle ». Et une vingtaine de moines s'étaient réunis là sous la direction d'un prieur nommé Éon.

Or cet Éon se serait persuadé qu'il avait une mission divine à accomplir. Comme à l'époque le mot latin *Eum* se prononçait comme *Éon*, il aurait pris à la lettre les paroles de la liturgie, notamment *per Eum qui venturus est judicare vivos et mortuos* (par Celui qui viendra juger les vivants et les morts). Il se serait prétendu le Juge des vivants et des morts et aurait prêché une doctrine assez étrange que nous ne connaissons que par fragments, vue d'ailleurs du côté de ses accusateurs. Il aurait prêché également une sorte de « communisme paysan », se livrant à des actes de brigandage comme les châteaux, les prieurés et les églises d'alentour. Ayant ainsi ramassé de grandes richesses, il en redistribuait une partie aux paysans pauvres, ce qui lui permettait d'avoir une nombreuse troupe à sa disposition. De plus, il semblerait, si l'on en croit les témoignages, qu'il ait été un magicien lui-même, tout au moins un hypnotiseur remarquable. Certaines personnes qui le venaient visiter étaient invitées à de grands festins où on leur servait toutes sortes de mets, parmi les plus rares, et les plus recherchés. Chacun mangeait à sa faim et buvait à sa soif, mais quelques instants après être sortis de table, on s'apercevait qu'on avait l'estomac aussi vide qu'auparavant.

D'autres récits font état de la magnificence dans laquelle il se présentait, toujours dans de riches habits recouverts de signes étranges, souvent environné d'une lumière irréelle. Qu'en est-il exactement ? Nous ne le savons pas. Mais il est probable que ce personnage avait de redoutables pouvoirs para-psychologiques et qu'il les employait avec beaucoup de talent. On prétend même qu'il pouvait se déplacer d'un endroit à un autre sans marcher. Mais, comme le disent les rapports de l'époque, « c'était illusion diabolique ». De toute façon, le personnage de Merlin n'est pas éloigné de cette histoire authentique, mais enveloppée de brume.

Comme les activités d'Éon se situaient autour de

l'année 1148 et que cette année-là apparut une comète qui effraya beaucoup les contemporains, Éon fut surnommé « de l'Étoile », ce qui ajoute une auréole fantastique à son personnage. Et cette hérésie, car finalement c'en était une, gagna du terrain autour du prieuré de Moinet, autour de Brocéliande et en Bretagne. Il eut même des disciples jusqu'en Gascogne. Et bien entendu, les doctrines qu'il propageait commencèrent à devenir dangereuses pour l'Église comme pour l'ordre social établi. Alors qu'au départ, il semble qu'il n'ait point été vraiment pris au sérieux, la répression s'organisa en 1148.

Le pape était alors en France, au concile d'Épernay. C'est sur la demande personnelle du pape qu'il fut arrêté sur ordre du duc de Bretagne, qui était alors Konan III. Éon de l'Étoile fut traduit immédiatement devant le concile d'Épernay, et là, on le somma de s'expliquer. Les documents sur ce procès laissent rêveur : on s'efforça vraisemblablement de présenter Éon comme un fou, un illuminé et ses paroles furent jugées incohérentes. Et ce n'est pas la moindre étrangeté dans cette affaire, car au lieu d'être condamné, comme la plupart des hérétiques, au bûcher, il fut simplement jeté en prison où il mourut très vite, d'ailleurs. Quand à ses disciples, ils furent pourchassés avec la dernière rigueur. Mais aucun d'eux ne renia son maître et ils préfèrent tous être pendus ou brûlés plutôt que d'abandonner la doctrine d'Éon de l'Étoile. Le prieuré de Moinet fut rasé, et les alentours de la Fontaine de Barenton redevinrent déserts. Mais on ne saura jamais ce qu'il en était réellement d'Éon de l'Étoile. Était-il simplement un imposteur ? Était-il un illuminé ? Était-il un « sorcier » ? Avait-il en sa possession des secrets surgis de la nuit des temps ? Était-il un lointain descendant des druides ? Ce sont des questions qu'il n'est pas possible de résoudre. La seule chose qui soit sûre, c'est que l'histoire d'Éon de l'Étoile, nettement localisée autour de Barenton, a alimenté de façon décisive la légende de Merlin, laquelle est également localisée à cet endroit.

Mais à la lueur de l'Histoire, comme à celle de la Légende, il apparaît que la clairière de Barenton offre l'aspect le plus authentique du *nemeton* gaulois. Nous y

retrouvons les phénomènes étranges qui sont censés s'y passer, l'Arbre Cosmique, la clairière elle-même dans un lieu inhabité, en dehors de la vie sociale, et aussi la source.

Nous avons dit que Viviane pouvait être considérée comme une divinité des eaux parce que Merlin la rencontre toujours au bord d'une fontaine et que le premier « tour » qu'il lui enseigne est celui par lequel on peut faire jaillir une rivière. Nous avons dit aussi que Viviane, quel que soit son nom véritable, pouvait être l'équivalent de la déesse irlandaise Boinn (la Vache Blanche). Et nous avons dit encore que le nom de Boinn se retrouvait dans le Massif Central, à la limite des Arvernes et des Vellaves, dans un site qui avait beaucoup de points communs avec celui de Barenton, celui de Fontboine, près de Saint-Jean-d'Aubrigoux (Haute-Loire). Là aussi nous sommes en présence d'un *nemeton*, et qui a perduré même sous l'occupation romaine, jusqu'à ce que les Romains détruisent les habitations qui y avaient été dressées.

Le point central est la source. Elle se trouve dans un endroit fortement isolé, au milieu des forêts. Il semble que les constructions n'aient eu aucun but militaire, mais qu'elles aient seulement servi pour des motifs religieux. En somme, ce serait une sorte de monastère païen qui se serait établi à cet endroit. Nous ne possédons aucun document sur cet établissement, mais l'archéologie nous révèle nettement qu'il s'agissait d'un sanctuaire. Ce serait donc un *nemeton*, mais plus évolué et ayant subi les influences techniques des Romains, avec construction d'un temple. Le fait n'est pas isolé, puisqu'à partir de l'occupation romaine, les Gaulois ont commencé à bâtir des sanctuaires, certains voués aux dieux romains, d'autres aux divinités indigènes. Et comme l'établissement de Fontboine a été détruit par les Romains, on peut en déduire qu'il s'agissait d'un sanctuaire indigène, d'obédience druidique : en effet, les druides ont été pourchassés à travers l'Empire, leur doctrine présentant des dangers réels pour la société romaine et pour son idéologie. C'est ainsi que peu à peu, les druides, même ceux qui s'étaient terrés au fond de leurs forêts, ont été anéantis,

d'abord par le pouvoir temporel romain, ensuite par le pouvoir spirituel chrétien.

Au reste il y a bien d'autres exemples de sanctuaires au milieu desquels la source est un élément essentiel. Le plus célèbre site de ce genre est le sanctuaire des sources de la Seine, où l'on a découvert assez récemment des statues et des statuettes en bois, qui étaient soit des représentations de divinités, soit des ex-voto. Car la source est liée à l'idée de guérison par l'eau. De tout temps, semble-t-il, les hommes ont connu les bienfaits thérapeutiques des eaux de source. Aux Fontaines Salées, près de Vézelay, on a retrouvé des traces de captage gaulois dessous les installations de type romain. Dans le bassin de Vichy, de nombreuses légendes font état de sources primitives qui furent déplacées par les Fées, en châtiment de transgressions accomplies par des femmes. L'eau de la Fontaine de Barenton elle-même passait pour guérir de la folie, ce qui est en relation, en Bretagne, avec le culte de Saint-Mathurin, sous le vocable duquel sont placées de nombreuses sources ayant cette réputation. Et dans la forêt de Bellême (dont le nom provient de *Belisama*, « la très brillante », sorte de parèdre de Belenos), dans l'Orne, des sources ferrugineuses sont dédiées aux « dieux infernaux » *(diis infernis)*. Ne parlons pas des puits qu'on découvre dans de nombreux *oppida* gaulois du pourtour méditerranéen, car ils sont très nombreux, et associent tous l'idée de guérison au concept de « trou par lequel on communique avec l'Autre Monde », ce monde mystérieux d'*En-Bas*, qui, en vertu de l'identité des contraires, est également le monde d'En-Haut.

Des sites archéologiques bien connus et fouillés par les archéologues confirment cette opinion que le sanctuaire sans la source ne signifierait rien. En Grande-Bretagne, près du fort de Brocolita (Carrawburgh), sur le côté méridional du mur d'Hadrien, se trouve un sanctuaire de ce type, avec une source dédiée à la déesse Conventina. Cette source, qui bouillonne encore, était couverte à l'origine d'un temple de type celtique mais de construction romaine, contenant un bassin dans lequel ont été jetées des offrandes monétaires. On trouve également à

proximité des autels et des plaques sculptées provenant du temple lui-même. Parmi celles-ci, il y a une plaque représentant la déesse Conventina, penchée vers une feuille flottant dans l'eau, portant une plante aquatique de la main droite, dans la gauche un gobelet d'où jaillit un flot d'eau. Il s'agit là d'une forme de sanctuaire évolué, mais où l'on reconnaît les caractéristiques du *nemeton* gaulois.

La pratique qui consiste à jeter dans la source, ou dans une eau consacrée, des pièces de monnaie semble avoir été fort commune dans le monde celtique, et l'on peut constater de nos jours que de nombreuses fontaines christianisées sont le théâtre d'opérations identiques. A la Fontaine de Barenton, il en est de même : le bassin renferme de petites pièces de monnaie, et il est d'usage que les jeunes filles y jettent des épingles pour demander à la Fontaine si elles vont se marier dans l'année. Dans l'île d'Anglesey (Ynys Môn), le lac de Llyn Cerrig Bach contenait un fabuleux trésor, découvert en 1943 : une grande quantité d'armes, de garnitures de chars, d'outils, de chaînes, de chaudrons et de plaques de bronze décorées de motifs appartenant au style de la Tène, tout cela représentant des offrandes sacrificielles faites entre le milieu du IIe siècle avant notre ère jusqu'au IIe siècle ap. J.-C. Et l'auteur grec Strabon révèle que du côté de Toulouse, il y avait un temple contenant un trésor inviolable, le fameux « Or de Toulouse ». Il ajoute d'ailleurs que sur toute l'étendue de la Gaule celtique, de grandes quantités d'or et d'argent étaient immergées dans des lacs parce que les trésors y étaient ainsi tout à fait inviolables. Cela se réfère à la croyance que les puits, les fontaines et les lacs sont les lieux privilégiés par lesquels on peut communiquer avec l'Autre Monde.

Le rôle médicinal de la source est évidemment lié à son aspect magique ou religieux. Au fond, seuls les dieux peuvent guérir une maladie. Le même concept perdure de nos jours et explique à la fois le succès des cures thermales et les pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes. Dans le site archéologique de Glanum, à Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône), site occupé successivement par les

Celtes, les Grecs et les Romains, on peut voir cette fameuse source de santé. Il est probable que tout l'ensemble du sanctuaire et de la ville a été provoqué par cette source, et cela d'autant plus que le nom de *Glanum* se réfère à un terme qu'on retrouve en irlandais, *glan*, et qui signifie « pur ». Il ne fait aucun doute que les eaux de la source de Glanum « purifiaient », c'est-à-dire « guérissaient » les malades qui y venaient — déjà — en pèlerinage.

Et cela fait penser à la fameuse « Fontaine de Santé » des épopées irlandaises. Elle nous est décrite dans le récit de *la Bataille de Mag Tured :* « Diancecht (druide et dieu de la médecine), ses deux fils et sa fille... chantaient un charme sur la fontaine appelée Santé. Ils y jetaient les hommes mortellement blessés qu'ils soignaient, et c'étaient vivants qu'ils en sortaient. Les blessés guérissaient par la vertu du chant de quatre médecins qui étaient autour de la fontaine... La fontaine porte un autre nom, Lac des Herbes, parce que Diancecht y avait mis un brin de chaque herbe qu'il y a en Irlande [3]. » Et il n'y a pas loin de cette Fontaine de Santé au chaudron merveilleux que nous trouvons dans la tradition galloise, lequel ressuscite les morts et guérit les blessés, archétype évident du Saint-Graal des légendes christianisées.

L'explication de cette croyance est simple : la source se trouve dans l'endroit idéal où se produisent les échanges entre les mondes, l'endroit où la force divine se manifeste sans retenue, l'endroit où sont réalisées les conditions grâce auxquelles est restituée la situation paradisiaque du début de l'humanité, aux temps de l'Âge d'Or ou de l'Éden. Boire cette eau, accomplir un rite sur elle, c'est aussi participer à cette restitution, c'est retourner à l'état d'innocence et de pureté qui caractérise le monde *d'avant la chute*, quelle que soit celle-ci et quelle que soit la cause de la déchéance humaine. L'essentiel est de s'abreuver à la source de vie. Mais cela n'est possible que si la source en question est sacrée, si elle se trouve dans un lieu privilégié qui est cette projection idéale d'une portion de ciel sur la terre.

Le *nemeton* est donc le temple druidique, au milieu des forêts, à l'écart du groupe social dont il est pourtant le

complément spirituel indispensable. Il implique la relation durable entre l'être humain et la Nature, celle-ci étant considérée non pas comme un autre être vivant, comme dans l'optique romantique, mais comme le réceptacle de toute potentialité d'être. C'est le sens qu'on peut donner à certains poèmes irlandais ou gallois, notamment au fameux *Cad Goddeu*, et qui évoquent les passages de l'être sous ses différentes formes, animales ou végétales, pour ne pas dire minérales. Il ne s'agit en aucune façon d'une quelconque doctrine de métempsycose : aucun texte n'en fait mention, et si on en a beaucoup parlé à propos des Celtes, c'est parce qu'on a brodé sur le thème des métamorphoses sans le comprendre vraiment[4]. La seule réalité tangible de la doctrine druidique, sur ce sujet, concerne la communauté d'existence des êtres et des choses, leur appartenance à un même monde, le sentiment que la Nature est une totalité à laquelle l'être humain appartient pleinement.

C'est dans ce contexte qu'apparaît Merlin, à une époque où le druidisme a depuis bien longtemps disparu de toute l'Europe occidentale sous sa forme de religion structurée et hiérarchisée, avec une doctrine enseignée régulièrement. Si nous pouvons affirmer qu'il y a du druidisme derrière le personnage de Merlin, c'est parce que ce druidisme a laissé des traces dans les traditions orales et dans les récits légendaires qui ont été recueillis ou mis en forme pendant tout le Moyen Âge. A ce compte, Merlin est en effet la personnification du druide, et même du druide-chaman, mais tel qu'on pouvait se le représenter aux alentours de l'an 1200. Mais c'est un personnage multiforme, et il n'est pas rare de le rencontrer ailleurs qu'au bord de la fontaine, dans le *nemeton*. Et il n'est pas rare de le reconnaître sous des aspects peu conventionnels, mais sous lesquels se dessinent ses caractéristiques essentielles d'Homme Sauvage, de Fou du Bois, d'Homme des Bois.

Le rustre et le fou

Dans le récit de Chrétien de Troyes, *Yvain,* lorsque Calogrenant ou Yvain se dirige vers la Fontaine de Barenton, il fait une rencontre surprenante, qui est pourtant l'élément essentiel de cette quête du *nemeton.* Le poète champenois nous décrit ainsi le personnage rencontré [1] : « Un vilain ressemblant à un Maure, laid et hideux plus qu'il n'est possible, créature plus laide qu'on ne saurait dire, était assis sur une souche, une grande massue à la main. Je m'approchai du vilain et je vis qu'il avait la tête plus grosse que celle d'un roncin ou d'une autre bête, les cheveux touffus, le front pelé et large de près de deux empans, les oreilles velues et grandes comme celles d'un éléphant, les sourcils grands et le visage plat, des yeux de chouette, un nez de chat, une bouche aussi largement fendue que la gueule d'un loup, des dents de sanglier aiguës et rousses, une barbe rousse et des moustaches tortillées ; son menton joignait sa poitrine et son échine était longue, torse et bossue. Il était appuyé sur sa massue, et il était vêtu d'un habit étrange : il n'était ni de lin ni de laine, mais le vilain portait attachées à son cou deux peaux de bête fraîchement écorchées, de deux taureaux ou de deux bœufs. » La description est pittoresque et assez saisissante. Celle du conteur gallois, auteur d'*Owein,* est moins détaillée mais peut-être plus précise : « ... tu verras un grand homme noir, aussi grand au moins que deux hommes de ce monde-ci : il n'a qu'un pied et un seul œil au milieu du front ; à la main, il porte une massue de fer, et je te réponds qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui

n'y trouvassent leur faix. Ce n'est pas que ce soit un homme méchant, mais il est laid. C'est lui qui est le garde de la forêt, et tu verras mille animaux sauvages paissant autour de lui[2]. »

Voici donc le *Rustre*, l'*Homme Sauvage*. Une description comparable à celle de Chrétien se trouve dans *Aucassin et Nicolette*, cette « chantefable » du XIII[e] siècle qui emprunte souvent des éléments aux romans arthuriens. On pourrait également comparer à ce rustre la « Hideuse Demoiselle à la Mule », qui est la messagère du Graal, la *Kundry la Sorcière* de Wolfram d'Eschenbach, et que Chrétien nous décrit abondamment dans son *Perceval*. Il semble bien que ce soit l'équivalent féminin de ce rustre. Retenons en tout cas un élément commun à Chrétien et à l'auteur gallois : la massue. Pour le reste, en dépit d'une laideur et d'une grandeur communes, il y a de notables différences. Et parmi celles-ci, il faut mettre en évidence le fait que l'homme est borgne, qu'il n'a qu'un pied et qu'il est le gardien de la forêt. S'il est borgne et boiteux, c'est qu'il est l'image de deux anciennes divinités indo-européennes, les dieux de la première et de la deuxième fonctions, Odhin et Tyrr chez les Germains, Horatius Cocles et Mucius Scaevola chez les Romains. La constatation ne manque pas d'être curieuse. Quant au fait qu'il est le gardien de la forêt, l'auteur gallois, comme Chrétien, le montre en décrivant les animaux sauvages qui paissent autour de lui et qui lui obéissent : car il est aussi le « Maître des Animaux ».

Or ce rustre, qui n'est pas tout à fait un géant, qui n'est en tout cas pas un monstre infernal maléfique — car il n'est pas méchant —, nous le rencontrons de nombreuses fois dans les épopées irlandaises. Dans *le Festin de Bricriu*, c'est lui qui vient arbitrer le différend entre le héros Cûchulainn et ses deux compagnons, Conall et Loégairé, à propos du « morceau du Héros »[3]. Et dans l'étrange récit de *la Destruction de l'Hôtel de Da Derga*, il apparaît encore sous le nom de *Fer Caille*, c'est-à-dire littéralement « Homme des Bois », et il est ainsi décrit : « Il avait les cheveux rudes et crépus, si on avait renversé un sac plein de pommes sauvages sur son crâne, pas une pomme ne

serait tombée sur le sol, mais chacune d'elles se serait accrochée à ses cheveux. Si sa tête avait été jetée contre une branche, la tête et la branche n'auraient pu se détacher. Long et épais comme un joug était chacun de ses deux tibias. Chacune de ses deux fesses avait la forme d'un fromage sur un brin d'osier. Il portait à la main une perche à la pointe de fer fourchue et noire, et sur son dos un cochon roux tacheté de noir et qui criait continuellement. » Nous retrouvons ici la laideur, la rudesse, la « sauvagerie », et aussi la pointe de fer, équivalent de la massue, et le cochon qui indique qu'il est également « Maître des Animaux ». La suite du récit nous montre d'ailleurs ce Fer Caille en compagnie de sa femme, qui est aussi laide et monstrueuse que lui.

Or ces diverses descriptions du Rustre correspondent au portrait de l'Homme Sauvage du texte français de *Merlin*, lequel Homme Sauvage déclare nettement être « Merlin, conseiller du roi Arthur » : « Il avait la tête grosse comme celle d'un veau, les yeux ronds et saillants, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les lèvres épaisses, toujours entrouvertes, qui laissaient passer ses dents, les pieds retournés à l'envers, les cheveux noirs, durs et si longs qu'ils tombaient sur sa ceinture. Il était grand, courbé, velu et vieux à merveille, vêtu d'une peau de loup. Et ses oreilles, larges comme des vans, pendaient jusqu'à ses genoux de manière qu'il pouvait s'en envelopper lorsqu'il pleuvait. Enfin, il était si laid à regarder qu'il n'était homme vivant qui n'en dût avoir grand peur. Il avançait en frappant les chênes à grands coups de sa massue, et il menait avec lui, comme un berger son troupeau, une horde de cerfs, de biches, de daims et de toutes manières de bêtes rousses. » La similitude est frappante, et nous retrouvons là aussi la taille gigantesque, la laideur, la massue et l'activité qui caractérisent l'Homme Sauvage : garder les animaux sauvages. En plus, des détails comme la présence de cerfs, et la peau de loup doivent être pris en considération. Mais ce qui est le plus important, *c'est que cette description de Rustre concerne Merlin lui-même.*

Ainsi donc, l'Homme Sauvage qui indique au chevalier

Yvain son chemin pour aller à la Fontaine de Barenton serait donc Merlin. C'est lui qui, en fait, mène le jeu à cette Fontaine auquel son nom demeure attaché. C'est lui le véritable maître du *nemeton* de Barenton, et s'il permet à quelqu'un de s'y rendre, c'est pour le soumettre à l'épreuve. En définitive, le prêtre du lieu, c'est Merlin, c'est le druide-chaman qui se trouve en état d'extase au sommet de l'Arbre Cosmique, c'est-à-dire le Pin de Barenton. Quant à Viviane, en sa qualité de divinité aquatique, elle se trouve dans la Fontaine. La Dyade est présente : Viviane règne sur l'Eau, Merlin sur la Forêt. Et Merlin correspond à un personnage mythologique que la tradition celtique n'a pas oublié puisqu'il se retrouve dans de nombreux textes de différentes origines, y compris dans les textes irlandais qui ont le plus de chance d'être les plus anciens. Qui est donc ce personnage mythologique camouflé sous l'aspect de l'Homme des Bois ?

Nous le découvrons dans le récit irlandais de *l'Ivresse des Ulates.* Au cours d'une nuit mouvementée, après un festin trop copieusement arrosé, Cûchulainn et les guerriers d'Ulster se retrouvent chez leurs ennemis Ailill et Mebdh de Connaught. Il va obligatoirement y avoir conflit. Mais, dans les rangs des Ulates apparaissent divers Tuatha Dé Danann, en particulier Oengus et un autre personnage qui est ainsi décrit : « Un homme avec un grand œil, des énormes cuisses, de larges épaules, d'une taille prodigieuse, recouvert d'un vaste manteau gris » et qui tient « une grosse massue de fer dans la main. » Ce personnage frappe les neuf hommes qui l'accompagnent du bout *maléfique* de sa massue et les tue d'un seul coup. Mais il place le bout *bénéfique* de la massue sur leurs têtes, et il les ressuscite. Cûroi mac Dairé, l'ennemi de Cûchulainn, le reconnaît tout de suite, et il le dit à la reine Mebdh : « Ce n'est pas difficile, c'est Dagda. » Et nous en venons à considérer ainsi une identité entre le personnage du Merlin l'Enchanteur des romans arthuriens et le fameux dieu irlandais, l'un des chefs des Tuatha Dé Danann, Dagda, parfois nommé Eochaid Ollathir (Père Puissant, ou Père de Tout) ou *Ruadh Rofhessa* (le Rouge de la Grande Science). Et l'on

sait que Dagda entretient des relations incestueuses avec sa sœur Boinn, en laquelle nous avons reconnu un des aspects du personnage de Viviane. A ce point, ce ne sont plus de simples coïncidences.

Ce qui est également très remarquable, c'est l'aspect marginal et anachronique de l'Homme Sauvage et de Dagda : il semble surgir de la plus lointaine préhistoire. C'est d'abord l'indication qu'il s'agit d'une divinité très ancienne, antérieure aux Celtes, et ensuite, c'est la confirmation que le personnage est hors du temps et de l'espace, et qu'il a réussi, pour son propre compte, à restituer un temps primitif, incompréhensible pour le commun des mortels. Dans le récit de *la Bataille de Mag-Tured*, Dagda s'en va espionner, pour le compte des Tuatha Dé Danann, les ennemis Fomoré : il se présente chez eux de façon grotesque et se distingue par sa gloutonnerie, dévorant en un clin d'œil le contenu d'une cuve remplie de nourriture. Bien entendu, les Fomoré se moquent de lui, le ridiculisent, ce qui n'empêche pas Dagda de revenir chez les siens en faisant une description détaillée de ce qui se passe dans le camp ennemi. Certains commentateurs en ont conclu, à propos de cet épisode, que les transcripteurs chrétiens de l'épopée, ne prenant plus au sérieux le personnage du grand dieu de la Sagesse qu'était Dagda à l'origine, ont voulu se moquer des superstitions païennes. Cela semble une interprétation erronée : en effet, nous nous trouvons ici en présence d'un personnage grotesque, c'est vrai, mais le grotesque n'a jamais été une tare, bien au contraire, et il est souvent une des caractéristiques des dieux. Dagda est *hors pair, hors temps, hors espace,* comme l'est Gargantua, celui d'avant Rabelais et celui que Rabelais a décrit avec tant de justesse. Il est le dieu monstrueux et anachronique, le jeune enfant doué de force extraordinaire, capable à ce titre de prendre la place du père et de coucher avec la mère, le glouton fantastique, l'abîme de science. Mais son aspect déconcerte. De même que les Juifs attendaient un certain Messie et ne l'ont pas reconnu en Jésus, les hommes attendent une divinité incarnée qui soit conforme à leurs fantasmes. Or Dagda-Gargantua va à l'encontre de

ces fantasmes : au lieu d'être l'image rassurante du Père, protecteur de la tribu, ils voient apparaître l'image terrifiante du monstre glouton, gigantesque, échevelé, hirsute, et armé d'une arme anachronique. C'est presque de la dérision. C'est Ubu roi dont le sceptre est une balayette. C'est Jésus coiffé d'une couronne d'épines. Mais c'est aussi Sa Majesté Carnaval, dans toute sa pompe et dans toute sa gloire, avec son cortège grotesque et ses insignes royaux ridicules. Et si c'est Sa Majesté Carnaval, c'est donc le Roi des Fous.

Car Dagda, comme Gargantua et comme Merlin *est Fou*. On a, à l'heure actuelle, perdu le sens profond de la folie. On écarte de la vie quotidienne les schizophrènes, qu'on enferme dans les asiles, ou soi-disant tels, et on laisse en liberté les paranoïaques, leur donnant généralement les places de premier rang dans la société. Il n'en était pas ainsi dans les civilisations dites primitives. Le schizophrène était intégré au groupe social et il était respecté par lui comme détenteur d'une certaine sagesse, d'un certain savoir. Et puis, le Fou, c'était celui qui avait la tête vide, celui qui avait réalisé l'état d'extase, et qui pouvait donc être en contact avec toutes les forces spirituelles. Le Fou était l'inspiré des dieux, le *médium* sacré qu'on écoutait, et qui indiquait souvent le chemin à suivre. Mais ce Fou, c'était le Schizophrène. Le Paranoïque était écarté, banni du groupe, parce qu'il était dangereux, sanguinaire, provocateur de catastrophes.

Or le thème du Fou est intimement lié au thème du Rustre. On le voit bien dans les romans arthuriens, lorsque Lancelot, délaissé par la reine Guénièvre, s'enfuit dans la forêt, *fou de douleur*, et se met à vivre comme une bête sauvage. Il en est de même dans l'*Yvain* de Chrétien de Troyes : lorsque le héros, chassé par son épouse, pour avoir manqué à sa parole, se retrouve dans la forêt, il devient un rustre, un homme sauvage, se nourrissant comme les bêtes sauvages. Et lorsque Tristan veut rejoindre Yseult, prisonnière de la cour du roi Mark, il se déguise en fou pour mieux l'approcher : mais ce fou est un rustre et il en a toutes les apparences, toute la marginalité, toute la rudesse. Merlin, dans le texte de la

Vita Merlini, vit dans la forêt. Mais lorsqu'il va aux noces de son ancienne épouse, il chevauche un cerf et devient le Maître des animaux sauvages, à l'instar du rustre qui guide Yvain vers la Fontaine de Barenton. Et Merlin est déclaré « fou » à ce moment-là, et il en a tout le comportement.

En fait le Fou agit de façon non seulement anachronique, mais aussi de façon *diabolique*, au sens étymologique du terme. C'est-à-dire qu'il « se jette en travers » de ce qui est considéré comme normal, qu'il tourne à la dérision le fameux *ce qui va de soi* si cher à Roland Barthes. Le Fou *dérange* l'ordonnance du monde. Et c'est, paradoxalement, par là qu'il a une action positive, car il oblige les hommes à repenser le monde, à le remettre en question et à trouver de nouvelles solutions à leurs problèmes. Diogène est fou lorsqu'il se promène en plein soleil avec une lanterne allumée en disant : je cherche un homme. Mais cette attitude est sans aucun doute la plus juste et la plus raisonnable qu'un être humain ait pu avoir. Car le Fou sait ce que les autres ne savent pas.

Cela explique d'ailleurs de nombreuses représentations du Fou, pendu à un arbre, la tête en bas, comme dans le Tarot. Le Fou est l'inversion incarnée. Il a la tête à l'envers. Mais comme ce qui est haut est identique à ce qui est en bas, tout dépend de la façon dont on regarde les choses. Où est la réalité et où est l'illusion ? Quand on regarde l'image des arbres se reflétant dans l'eau paisible d'un lac, on est en droit de se demander où est la réalité : au-dessus de la surface des eaux, ou en dessous. Le Fou a choisi le dessous. Parvenu au sommet de l'Arbre Cosmique, Merlin, le druide-chaman, voit le monde d'une manière totalement inversée. Et lorsqu'il vaticine, il décrit ce monde inversé que les autres ne reconnaissent pas parce qu'ils n'ont pas accompli le même rituel de régénération. C'est dire toute l'importance qu'il y a à considérer Merlin sous ses divers aspects, ceux-ci correspondant toujours à une situation inversée par rapport aux normes en usage. Il est le fils d'un diable et d'une jeune fille, ce qui indique assez nettement sa double nature et la possibilité qu'il a de mettre la tête à l'envers pour voir

autre chose que ce que voient les gens qui l'entourent. On se moquera de lui. Mais il fera peur. Car celui qui a d'étranges visions fait peur. Il risque non seulement de ne pas être entendu, il risque le bûcher pour non-conformité aux dogmes. Car il est le Diable. D'où parfois l'image d'un dieu cornu. D'où Merlin monté sur un cerf et lançant une des cornes du cerf sur son rival. Et il n'y a pas loin des cornes à la couronne, même si l'étymologie n'y est pour rien, car la tradition populaire se moque des règles de la linguistique, préférant bien davantage une sorte de cabale phonétique où l'analogie de forme et de fonction joue le premier rôle.

Le Fou est également celui qui parle un langage incompréhensible. La totalité des pythies ou des sibylles avaient besoin d'un interprète. Le son de la voix n'est pas suffisant : si la Pythie de Delphes, ivre de fumigations et de vapeurs surgies des anfractuosités du sol, vaticinait d'une voix rauque, en pleine transe extatique, il lui fallait le secours d'un prêtre pour se faire comprendre de ceux qui interrogeaient l'oracle. Merlin, lui, n'a pas besoin d'interprète dans la mesure où il appartient *aussi* au monde commun : étant à mi-chemin entre l'homme et le diable, il connaît les mots qu'il faut dire dans chacun des mondes qu'il fréquente. Il n'a pas besoin d'être possédé par le dieu, puisqu'il est lui-même ce dieu, et qu'il est aussi un homme. Il ne faut pas oublier que la légende de la naissance de Merlin, dans la *Vulgate* française, est présentée comme une sorte de parodie grotesque de la naissance du Christ. Au lieu que ce soit l'Esprit-Saint qui féconde la Vierge, c'est l'Esprit Malin qui s'introduit par ruse dans le corps de la mère de Merlin. Satan, c'est-à-dire le Destructeur, le *Shatam* hébraïque avait voulu avoir sur terre un être à lui, un anti-Jésus. Merlin portera toujours cette lourde hérédité qui n'est pas exempte d'ambiguïté. Il a beau dire qu'il n'utilise ses pouvoirs surnaturels que pour le triomphe du Bien, il échappe au manichéisme, car il participe des deux natures, et le Bien qu'il défend ou sauve n'est peut-être pas forcément le Bien reconnu comme tel par les théologiens ou les gens du peuple. Et c'est toujours parce qu'il surprend et inquiète que Merlin

prend une place privilégiée dans le groupe social auquel il appartient par sa mère. Le roi Vortigern le respecte, tout enfant, parce que ses paroles lui font peur. Uther Pendragon le vénère parce qu'il est un « voyant ». Arthur lui obéit, parce que sans lui, il ne serait même pas roi. Et là, nous entrons dans un autre domaine, celui des rapports étranges qu'il y a, dans la société celtique, entre le Roi et le Druide, rapports étranges que nous retrouvons au cours du Moyen Âge dans le duo que forment souvent le Roi et son Bouffon, dans l'Histoire comme dans la légende. Alexandre le Grand a eu comme précepteur Aristote. Néron a eu comme précepteur Sénèque. Qu'est-ce à dire ? Les philosophes ne sont-ils donc pas autre chose que des bouffons, des Fous, des « diables », des « empêcheurs de tourner en rond » ?

Oui, et pour la raison que le Fou est paradoxalement un Sage, et que l'art de Sagesse n'est autre que la Philosophie. Merlin est philosophe comme les druides l'étaient aux dires des auteurs de l'Antiquité classique. Parvenu au stade de l'extase, du haut de son Arbre, il peut enseigner à qui veut l'entendre une Sagesse qui n'est pas celle de tout le monde.

C'est pour cela qu'on nous présente Merlin comme le Fou du Bois. Les hommes vivent dans des palais. Il vivra dans un arbre. Les hommes décrivent, dans leurs discours, ce qu'ils voient. Merlin décrira, dans ses prophéties, ce qu'il ne voit pas mais ce qu'il sait. Les hommes obéissent aux lois de la Société. Merlin se place en dehors de cette société et ne reconnaît d'autres lois que celle de la Nature à laquelle il participe. Les hommes observent scrupuleusement les interdits. Merlin se moque des interdits et couche avec sa sœur. Il a vraiment la tête à l'envers, la tête en bas comme le Pendu du Tarot. Morale, coutumes, vie sociale, interdictions diverses, cela n'existe plus dans le monde où Merlin est parvenu, dans la situation qui est celle de l'aube des temps. Et si Merlin y a si facilement accédé, c'est qu'il incarne la puissance divine, c'est parce qu'il est lui-même le Dieu qui régit le monde, le *Démiurge :* il n'est pas le Créateur. Mais il est l'organisateur.

C'est pourquoi il faut examiner Merlin sous son aspect essentiel de *Druide* ou de *Chaman*. Sa retraite en plein cœur des forêts, son don de prophétie, ses pouvoirs magiques, son attitude de dérision vis-à-vis de la société, son « enserrement » dans la Nature, ses aspects d'Homme sauvage, son anachronisme flagrant, tout cela nous incite à voir en lui autre chose qu'un simple « enchanteur ». Il est bien davantage. Il symbolise en effet tout ce qui nous reste de la science druidique, éparpillée à travers la tradition orale populaire, et récupérée au cours du Moyen Âge, par bribes, dans des récits dont nous ne comprenons plus très bien le sens mais qui sont les ultimes enseignements des anciens Celtes.

LE GRAND ÉCART



En définitive, ce qui est le plus intéressant pour nous, en tant que sujets d'une civilisation industrielle à la technologie avancée, voués à un univers de béton et aux impératifs d'un centralisme à tendances universalistes, c'est de considérer Merlin comme celui qui s'est mis à l'écart de la société de son temps. Il a accompli *le Grand Écart*. Comme le personnage, réel ou imaginaire, peu importe, est l'incarnation d'un mythe, il reste à découvrir le sens profond de ce mythe, et en quoi il peut recouvrir des pulsions qui appartiennent en fait à des hommes et des femmes de la fin du XXe siècle. Tout personnage issu du passé et plus ou moins ressuscité des ténèbres qui l'entourent n'a d'intérêt que dans la mesure où il correspond à ce que nous pensons. Or Merlin a réussi le *passage*. Il importe de dire pourquoi et comment son ascension rituelle au sommet de l'Arbre Cosmique a été couronnée de succès.

Pour ce faire, il suffit de reprendre les éléments mis en lumière au cours de l'analyse de la légende de Merlin. Chacun de ces éléments, placés dans son contexte originel, fournit la réponse, car chacun d'eux n'existe que par rapport à un autre. Ainsi se constitue une chaîne dont l'apparente diversité ne fait que confirmer l'unique identité. Merlin peut appartenir à toutes les époques et à tous les systèmes de référence, même si l'image qu'on s'en fait reste trop marquée par la civilisation féodale moribonde et débouchant sur le triomphe de la cléricature. Merlin est le Sage par excellence, et l'on sait que les Sages n'ont pas

d'époque, ni d'âge. Si Merlin est capable de rajeunir son aspect, de se présenter sous l'aspect d'un vieillard ou sous celui d'un jeune garçon, ce n'est pas pour rien : c'est pour signifier qu'il est le modèle de ceux qui veulent abolir le Temps et l'Espace. On dira que c'est le but de toute religion bien comprise, et en tout cas, de tout enseignement tant soit peu marqué par l'ésotérisme. Le prince Gautama est bien devenu Bouddha, c'est-à-dire l'Éveillé, lorsqu'il a compris la vanité du monde, ou tout au moins de ce que le monde était devenu par suite de la grande coupure établie entre l'Homme et la Nature. Mais il ne faut pas croire que seul l'Orient a pris conscience de ce déséquilibre. L'Occident l'a aussi bien compris, mais, pour des raisons fort complexes, on s'est ingénié à faire oublier cette découverte. L'exemple des druides gaulois et bretons, pourchassés par les Romains parce qu'ils enseignaient une doctrine non conforme à l'impérialisme romain est là pour confirmer cette occultation volontaire de l'expérience occidentale. Quant aux druides irlandais, jamais soumis par les armées romaines, ils ont été fondus, récupérés par les zélateurs du Christianisme triomphant, lesquels zélateurs utilisaient vraisemblablement les mêmes techniques qu'eux, et se présentaient en tant que thaumaturges au même titre qu'eux. On connaît la suite : perdue dans une fausse synthèse de la mystique juive orientale et du rationalisme agressif des Romains, la spiritualité occidentale a été broyée dans un christianisme politiquement fort, pour lequel l'Église était d'abord temporelle puisqu'elle pouvait se substituer à l'ordre civil hérité de l'Empire romain. Seuls les grands mystiques du Christianisme, tel François d'Assise, et la plupart des grands hérésiarques, conserveront cette flamme qui, pourtant, ne demandait qu'à éclairer le monde. Mais elle a brûlé dans l'ombre des cryptes, à l'abri des murailles de certains monastères, et aussi dans les ermitages des forêts, où des êtres humains réapprenaient le contact avec Dieu dans une harmonie totale avec la nature. C'est dans cette optique qu'apparaît le personnage de Merlin. Il n'est pas un prêtre chrétien, il n'est pas un moine, il n'est pas un ermite au sens que donnaient à ce mot les gens du Moyen

Âge. Mais il est le Druide, le Chaman, vers qui convergent les regards. Il étonne. Cela suffit pour faire de lui un être d'exception. On le considère avec méfiance, parce que celui qui a une certaine vision des choses non conforme à celle du commun ne peut être que « diabolique ». Et pourtant, vu sous cet angle de marginalité et de retour vers la Nature, le cas de Merlin ne peut être qu'intéressant.

L'héritier des Druides

Quand le personnage de Merlin est sorti de l'ombre, au cours du XIIe siècle, il y a longtemps que les druides avaient définitivement disparu et que le druidisme constituait un mystère aussi envoûtant qu'il peut l'être de nos jours. Pourtant, à rassembler les divers éléments de la légende, Merlin est incontestablement l'héritier des druides, ne serait-ce que par son identité avec Dagda, ce dieu irlandais qui est aussi le dieu-druide, l'Homme-Médecine tout-puissant, le grand chaman.

Le récit irlandais de *la Bataille de Mag-Tured* commence ainsi : « Les tuatha Dé Danann étaient dans les îles du nord du monde, apprenant la science, la magie, le druidisme, la sorcellerie et la sagesse... [1] » C'est dire que les Tuatha Dé Danann, ou « Gens de la déesse Dana » ont importé en Irlande les sciences et les techniques du druidisme, mais que ce druidisme était originaire du nord du monde. Était-ce le nord géographique, le pays des « Hyperboréens », ou au contraire un nord mythique, symbole du pivot autour duquel se déploie le monde ? Il est difficile de le dire. On notera que le druidisme est mis sur le même plan que la *sagesse*, la *science*, mais aussi la *magie* et la *sorcellerie*. Or on sait que le mot *mage* désigne souvent un druide dans les textes de l'Antiquité ou du Moyen Âge. Quant à la sorcellerie, elle passe pour diabolique, mais également pour refléter les anciennes pratiques rituelles du temps du druidisme, pratiques fort dépréciées et même honnies et pourchassées par l'ordre établi. Or Merlin semble effectivement être expert aussi

bien en sagesse, science, ou même druidisme, qu'en magie et en sorcellerie.

Mais ces fameuses « îles du nord du monde », qu'elles soient réelles ou mythiques, sont à l'image du paradis celtique, cette Terre des Fées tant de fois chantée par les poètes. Ce sont des terres mystérieuses où règnent toujours des Femmes, dispensatrices du Savoir, initiatrices des hommes qui se risquent parmi elles. Et là se trouvent des pommiers donnant des fruits toute l'année. Comment se fait-il que Merlin, *dominus loci* du *nemeton*, ait ainsi supplanté la Fée ou la Déesse qui y trônait primitivement ? Car la légende de Merlin donne le beau rôle à l'Homme : c'est Merlin qui est l'initiateur de Morgane et de Viviane, lesquelles ensuite régneront à leur tour, soit dans l'île d'Avalon, soit dans le Lac de Brocéliande, dans des domaines tout à fait comparables à la Terre des Fées. Il est vrai que Merlin, dans une première lecture, peut être considéré comme une victime des femmes, puisqu'il se fait enserrer par Viviane. Mais l'explication est ailleurs : Merlin étant le démiurge, l'organisateur, est donc celui qui répand la science. Et comme il forme une dyade sacrée avec Viviane, il restitue beaucoup plus la plénitude du couple que l'exaltation de la féminité. A ce stade, il n'y a plus de sexualité puisque la coupure n'existe plus entre le Frère et la Sœur, puisqu'il n'y a plus de *sexe* au sens étymologique. C'est le triomphe de l'Androgyne primitif, cet androgyne que Merlin vient de ressusciter grâce à sa cohabitation avec Viviane.

Tout semble se dérouler selon le scénario suivant : Merlin, doué de pouvoirs extraordinaires (dus à sa naissance et à ses antécédents diaboliques), part à la recherche de son Double. Ce Double ne peut être qu'une Femme extraordinaire, digne de lui et capable d'être son égale. Où se trouve-t-elle ? Au bord d'une fontaine, bien entendu puisque c'est une divinité des eaux. La légende adapte alors le schéma primitif qui est la Navigation du jeune héros vers la Terre des Fées, comme elle est décrite tant de fois dans des épopées irlandaises, notamment dans *la Navigation de Bran fils de Fébal*[2]. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'explication de ce que dit une des

Triades de l'Île de Bretagne déjà citée, selon laquelle Merlin aurait disparu en mer au cours d'une expédition vers la « Maison de Verre ». De toute façon, Merlin atteint la Terre des Fées ou la Maison de Verre, et il forme avec la Divinité ce couple divin nécessaire à l'obtention de la sagesse suprême.

Mais cette navigation est d'une grande ambiguïté, et c'est le texte irlandais qui nous l'affirme à propos de Bran. En effet, alors qu'il se trouve sur son bateau, naviguant fièrement vers l'île d'Emain Ablach, il rencontre un cavalier qui chevauche les flots. Ce cavalier, c'est Manannann, l'un des chefs des Tuatha Dé Danann. Et ce roi de l'Autre Monde chante de bien curieuses paroles. Il dit notamment :

« Bran trouve que c'est une belle merveille
de traverser en barque la mer claire,
tandis que pour moi, autour de mon char, de loin,
c'est une plaine fleurie sur laquelle il chevauche.
Ce qui est la mer claire
pour le bateau à proue où est Bran,
c'est une agréable plaine avec beaucoup de fleurs
pour moi, de mon char à deux roues.
... C'est sur le haut d'un bois que nage
ta barque à travers les cimes ;
il y a un bois chargé de fruits très beaux,
sous la proue de ton petit bateau... »

On ne peut pas être plus explicite. Et cette Navigation de Bran vers la Terre des Fées fait irrésistiblement penser à la fameuse *Nef des Fous*[3] surgie originellement dans le cortège du Carnaval et reprise tant de fois par la suite dans des ouvrages de science hermétique et dans des peintures symboliques. On ne sait pas quelle est l'origine exacte de cette Nef des Fous, navire monté sur roue et qui était promené dans le cortège du Carnaval, probablement le plus regardé et le plus extraordinaire élément de ce cortège, surtout à partir du XVe siècle. Est-il, comme on l'a dit, en argumentant sur un texte du IXe siècle de l'abbaye de Saint-Trond, le souvenir de la *navette* des tisserands ?

En tout cas, les tisserands avaient l'habitude, à cette époque du IXᵉ siècle, d'aller de ville en ville, le long du Rhin, avec un navire à roues qu'ils faisaient passer par les chemins et les routes. On a pensé au bateau processionnel d'Isis, dans l'ancienne Égypte, ainsi qu'au char naval de la déesse germanique Nertha. Et après tout, l'une des étymologies de *Carnaval*, probablement inexacte, n'est-elle pas *Carrus Navalis*, « char naval » ? Il est vrai que le mot *navette* signifie « petit bateau ». Quoi qu'il en soit, le char naval ou le bateau à roues qui passe dans les chemins ou dans les plaines est un élément étrange que nous rencontrons à la fois dans la tradition celtique et dans le cortège du Carnaval, fête des Fous. Cette Nef des fous n'est-elle pas la Nef de Merlin, lui-même le barde-fou, le prophète-fou, le roi-fou, autrement dit l'inspiré, le savant et celui qui dérange ?

Quoi qu'il en soit, le monde où se déplace Merlin dans sa quête de la « Maison de Verre » est un lieu où s'opèrent les échanges les plus invraisemblables. On ne peut s'empêcher de penser à cette description de l'*Île Tournoyante* telle que nous la découvrons dans l'*Histoire du Saint-Graal :* « Au commencement de toutes choses, les quatre éléments étaient confondus. Le Créateur les divisa. Aussitôt, le feu et l'air, qui sont tout clarté et légèreté, montèrent vers le ciel, tandis que l'eau et surtout la terre, qui n'est qu'un pesant amoncellement d'ordures, tombaient en bas. Mais d'avoir été si longtemps amalgamés, il ne se pouvait que les quatre éléments ne se fussent réciproquement passé un peu de leurs propriétés contraires. De façon que, lorsque le Souverain Père... eut nettoyé l'air pur et le feu clair, luisant et chaleureux, de toute chose terrienne, et la froide eau et la lourde terre de toute chose céleste, les résidus formèrent une sorte de masse ou de fumée, trop pesante pour s'élever en l'air ; trop légère pour rester à terre, trop humide pour se confondre au feu, trop sèche pour se joindre à l'eau. Et cette masse se mit à flotter par l'univers jusqu'à ce qu'elle arrivât au-dessus de la mer d'Occident, entre l'île Onagrine et le Port aux Tigres. Il y a là, dedans la terre, une immense quantité d'aimant dont la force en attira et retint

les parties ferrugineuses, mais sans être assez puissante pour en empêcher les parties de feu et d'air d'entraîner la masse vers le ciel ; de façon qu'elle demeura à la surface de l'eau. D'autre part, elle se mit à pivoter sur elle-même selon le mouvement du firmament auquel elle appartenait par ses parties ignées. Si bien que les gens du pays l'appelèrent *île* parce qu'elle était au milieu de la mer, et *tournoyante* parce qu'elle virait ainsi. »

La description ne manque pas d'être curieuse. Et elle va plus loin que la fantaisie imaginative de l'auteur. On y relève en effet des réflexions fort intelligentes sur l'action réciproque des éléments entre eux, et l'apparition d'un cinquième élément, l'*aimant*, c'est-à-dire l'esprit qui coagule. En fait, nous nous trouvons en présence d'un véritable traité d'alchimie : il s'agit bel et bien de la description de la dissolution des éléments contenus dans la Matière Première du Grand Œuvre, puis de la coagulation de ces éléments *résidus du monde normal*, donc chargés d'une certaine puissance occulte, pour parvenir à l'élaboration d'une matière parfaite, celle qu'on nomme la Pierre Philosophale. C'est donc l'illustration assez étrange du fameux conseil alchimique *Solve et Coagula*. C'est aussi la preuve qu'à travers le personnage de Merlin se profile toute une expérience extatique qui se réfère constamment à des pratiques alchimiques. Car l'opération sur la Matière se double obligatoirement d'une opération sur l'Esprit. L'une ne va pas sans l'autre. Merlin sur son arbre, ou le chaman sur le bouleau, c'est la Pierre Philosophale, avec tout ce que cela comporte de reconstruction du monde. Si la Pierre Philosophale représente la Matière dans son état de Perfection, Merlin dans le *nemeton*, formant le couple idéal avec Viviane, représente la découverte du Monde Parfait, celui d'avant la chute, c'est-à-dire la corruption. Et dans quel récipient se produit cette création ? Dans un *athanor*, selon le vocabulaire des Alchimistes, c'est-à-dire dans un Vaisseau de Verre. La Maison de Verre de Merlin n'est pas autre chose, comme la Chambre de Cristal des légendes irlandaises et de l'Histoire de Tristan, d'ailleurs.

Mais toute chargée d'éléments alchimiques qu'elle soit, cette description de l'Île Tournoyante a sa source chez un

auteur sérieux de l'Antiquité classique, le géographe grec Polybe, lequel réfute à cette occasion une opinion du navigateur Pythéas, explorateur des îles de l'Occident et du Septentrion : « Pythéas a trompé le public », affirme Polybe, « à propos de Thulé et des pays voisins, en disant qu'il n'y a ni terre, ni mer, ni air dans ces parages, *mais un mélange de tous les éléments*, assez semblable à un poumon marin, et en plaçant et la terre et l'air et la mer au-dessus de ce poumon dont il fait le lien de toutes ces parties sans qu'il soit possible de naviguer sur cette matière ou d'y macher[4]. » Et d'après Pline l'Ancien, cette mer se nomme *Marimaruse*[5], c'est-à-dire « Mer Morte » : le terme est typiquement celtique.

Le thème de cette quête de Merlin vers la Forteresse de Verre, qui est le *nemeton* dans son expression la plus pure, s'est répandu un peu partout comme en témoignent certains contes de la tradition orale. L'un de ceux-ci, dont les versions sont multiples et variées selon les régions, présente le jeu de mot sur *verre* et *vert*. Il s'agit de la *Montagne Verte* dont la version la plus complète a été recueillie dans le Rouergue, en plein cœur du pays occitan[6], et la version la plus proche du modèle celtique, *les Femmes-Cygnes*, provient de Bretagne armoricaine, de l'île Molène précisément[7].

La Montagne Verte.

Un jeune paysan perd tout au jeu, même sa maison. Il va pour se pendre au cimetière quand apparaît un personnage sombre qui lui donne une marmite pleine d'or. La seule condition qu'il pose, c'est d'aller lui rapporter la marmite entièrement vide au bout d'un an et un jour, dans son château, qui se trouve quelque part sur la Montagne Verte. Le délai arrivé, le héros part à la recherche de la Montagne Verte. Il rencontre des vieillards qui sont incapables de lui indiquer le chemin, car ils ne sont pas assez vieux pour le savoir. Enfin, une femme très âgée lui révèle l'emplacement du Château et lui donne le moyen d'y pénétrer. Suivant ses conseils, le

héros arrive à un lac où trois canes se baignent. Il tire une des plumes de la cane blanche et celle-ci se métamorphose instantanément en ravissante jeune fille. Celle-ci lui révèle qu'elle, et ses deux sœurs les autres canes, sont les filles du Drac, et elle prévient le héros que son père cherchera à le retenir en le soumettant à toutes sortes d'épreuves. Elle s'offre également à l'aider à condition qu'il l'épouse. Effectivement, le Drac soumet le héros à des épreuves variées dont il se tire grâce à la fille blanche. La dernière épreuve consiste à aller chercher un oiseau sur une tour de verre si lisse qu'il est impossible d'y monter, d'autant plus qu'il n'y a pas d'échelle dans le château. Le seul moyen, pour le héros, c'est de faire bouillir la jeune fille dans un chaudron, de la dépecer, de prendre tous ses os, de les mettre bout à bout et d'aller ainsi au sommet de la tour. Ensuite, il reconstitue la jeune fille dans le chaudron, mais il a oublié un petit os du pied. Le Drac, vaincu, lui offre alors d'épouser une de ses trois filles, mais il doit choisir celle qui l'aime sans les distinguer, les trois étant vêtues pareillement et ayant le visage caché. Évidemment, il la reconnaît grâce au petit orteil qui manque. Le mariage a lieu, mais le Drac veut tuer sa fille et son gendre. Ils s'enfuient. Le Drac les poursuit, mais grâce à la magie de la fille en blanc, ils transforment leur aspect, trompant plusieurs fois le Drac et finissant par le faire noyer. Alors tous deux prennent possession du Château sur la Montagne Verte, avec ses trésors et ses secrets.

Les Femmes-Cygnes.

Un jeune berger voit tous les jours trois cygnes se poser près d'un lac, se dépouiller de leur enveloppe de plumes et se baigner. Sa grand-mère lui donne l'explication : ce sont les trois filles d'un enchanteur. Et elle lui révèle comment il pourrait pénétrer dans le château de l'enchanteur, qui est un « château d'or et de cristal suspendu dans les airs entre ciel et terre ». Le berger va donc près du lac. Lorsque les femmes-cygnes se sont dénudées, il prend le plumage de l'une d'elles et le

cache. Les filles, voulant récupérer leurs vêtements, il ne consent à rendre le plumage qu'à la condition qu'elles l'emmènent au château de l'enchanteur. Là, il se cache dans la chambre de la jeune fille dont il avait dérobé le plumage. Mais les deux autres filles voudraient bien partager le berger avec leur sœur et menacent de tout révéler à l'enchanteur. La fille et le berger s'enfuient avec les trésors de l'enchanteur sans que celui-ci puisse les rattraper.

Le thème développé ici est strictement le même que celui de Pâris rencontrant Aphrodite, Pallas et Hera sur le Mont-Ida, du moins avant que les Grecs ne fassent de ce mythe d'initiation un concours de beauté moralisateur et pratique pour expliquer la Guerre de Troie. En effet, dans le schéma primitif, Pâris dérobe le vêtement d'Aphrodite et ne consent à le lui rendre que si celle-ci lui promet de lui donner Hélène, la fille-cygne. Le but de Pâris est d'atteindre le Château de Verre, là où se réalise la fusion harmonieuse des contraires en un retour à la situation originelle de l'aube des temps. Le château sur la Montagne Verte *(montana verde)* est caractérisé par le jeu de mot sur le verre. Le château d'or et de cristal des *Femmes-Cygnes* est encore plus net. Et dans un autre conte breton, *le Voyage d'Izanig*, le héros part à la recherche de sa sœur qui a épousé un personnage mystérieux et lumineux (le Soleil). Après un voyage dans des pays où tout est confondu, où le temps et l'espace n'existent plus, il parvient au Château Vert *(Kastell Glaz)*. Là, le jeu de mots se retrouve aussi bien en français (entre *vert* et *verre*) qu'en breton où *glaz* (bleu, ou vert) évoque la glace et le verre.

On remarquera également que si le Château de l'enchanteur, ou du Drac, ou du Diable, évoque toujours le verre, la fille du maître des lieux est toujours caractérisée par la couleur blanche, cygne blanc, cane blanche ou jeune fille en blanc. Cette constatation est à rapprocher du nom de la compagne de Merlin dans toutes les versions de la légende (Gwendydd, Ganieda, Viviane, et en dernier ressort Boinn, la « Vache Blanche »). Comme les contes

populaires ont gardé le schéma essentiel du mythe primitif, on est amené à déduire de tout cela que Merlin sans sa compagne n'est encore rien : il n'atteint sa plénitude qu'en compagnie de Viviane, que grâce à son union avec elle. En réalité, le jeune héros du conte populaire, qui « épouse » la fille du diable, ne fait qu'épouser sa sœur, puisque Merlin est lui-même le fils du diable, mais un fils rejeté par le père parce qu'il n'obéit pas à la ligne de conduite qu'il avait fixée en le mettant au monde. Il s'agit bel et bien d'une lutte entre le fils du Diable, détenteur de la totalité des pouvoirs, contre le diable, son père, cela avec la complicité, non pas de la mère, mais de la sœur. Devenu invulnérable par son union avec sa sœur, il récupère ainsi la moitié des pouvoirs diaboliques qui lui échappaient du fait de son métissage avec la race humaine. Ainsi se justifie la nécessité de l'inceste entre Myrddin et Gwendydd, ou entre Merlin et Viviane.

Si l'on considère le héros du conte populaire comme l'équivalent de Merlin, quels sont donc les pouvoirs qu'il obtient dans le Château de Verre, c'est-à-dire sur le sommet de son arbre, au centre du *nemeton ?* Essentiellement : le don de « voyance », le don de métamorphose, le don d'invisibilité, le don d'agir sur les éléments, le don de compréhension du langage des animaux et le pouvoir de commander à ceux-ci, le don de médecine, et parfois le don de ressusciter les morts, le don de faire jaillir des sources, le don de faire apparaître des êtres et des choses qui n'existent pas, le pouvoir d'agir sur le règne végétal, le don d'ubiquité ou le don de pouvoir se déplacer en volant dans les airs. Or, tous ces pouvoirs, ce sont ceux que la tradition littéraire irlandaise ou galloise attribue aux druides.

En effet, les druides ont été les « augures » des Celtes. Dans les récits épiques irlandais, ils vaticinent à tout va, prévoyant les victoires et les catastrophes, indiquant quel sera le destin d'un enfant à naître, précisant à quel moment et de quelle façon périra telle ou telle personne. Cela n'a rien d'original, les prêtres de la plupart des religions anciennes s'arrogeant, de par leur fonction, le droit de disposer de l'avenir au nom des divinités qu'ils représentent ou qu'ils incarnent. « Il n'y a de devin que

Dieu », dit un proverbe assez répandu : mais à partir du moment où le druide se prétend l'incarnation du dieu, il est normal qu'il soit devin, puisqu'il participe pleinement à la sagesse divine.

Le don de métamorphose est beaucoup moins courant dans les religions, encore que, dans les campagnes, même à l'heure actuelle, les prêtres catholiques aient la réputation de faire des « tours de physique ». Pourtant les druides passent, tout au moins dans les épopées, pour être capables de transformer leur aspect et parfois de se changer en animal. De plus, ils peuvent, de la même façon, métamorphoser l'aspect des autres humains. Il en est ainsi dans un récit du cycle de Leinster concernant le héros Finn et son fils Oisin (Ossian) : la mère d'Oisin est une femme qui a été métamorphosée en biche par la magie du Druide Noir, et son fils Oisin portera ce nom parce qu'il signifie « faon ». Le héros irlandais Mongân, fils de Fiachna, en réalité fils de Mananann, peut à volonté changer son aspect, prendre celui d'un autre et métamorphoser une autre personne. Dans le récit fort curieux des *Deux Porchers*, les deux héros sont des rivaux qui s'affrontent sous différentes formes : d'abord sous celle de deux porchers, ensuite de deux champions, de deux démons, de deux vers et enfin de deux taureaux. Et le druide-héros mythique Tuân mac Cairill vit douze cents ans, d'abord sous forme d'un homme, ensuite sous la forme d'un bœuf, d'un bouc, d'un oiseau, d'un saumon et enfin d'un homme. Dans le récit irlandais du *Siège de Druim Damhgaire*, trois magiciennes aux pouvoirs druidiques se transforment en brebis, un druide rehausse le niveau d'une colline et change ses adversaires (qui sont également druides) en pierres. Il est à remarquer, dans ce récit, que le druide vainqueur possède un étrange costume qui est une peau de taureau brun sans corne, et une coiffure non moins étrange qui est un oiseau tacheté. Il est vrai que la déesse Morrigane apparaît sous forme de corneille dans un des combats de la *Tain Bô Cualngé.*

Il y a bien d'autres héros, héritiers de la sagesse des druides, qui se transforment ou transforment les autres.

Le barde Taliesin, qui a bu par mégarde les trois gouttes qui donnent la connaissance, en est un exemple typique[8]. Le roi Math de Gwynedd métamorphose l'aspect de ses neveux Gwyddyon et Gilvaethwy en animaux, et plus tard, avec l'aide de Gwyddyon, il crée une femme à partir des fleurs. Le dit Gwyddyon transforme son propre aspect à volonté, car il a hérité de la « magie » de son oncle Math, et l'on sait que *magie* a souvent le sens de *druidisme* dans les textes du Moyen Âge, lesquels, au Pays de Galles comme sur le continent, ne citent jamais le nom de druide, depuis longtemps disparu du vocabulaire[9]. Quant à Owein, fils d'Uryen, il a à sa disposition une « troupe de corbeaux » qui sont des fées[10]. En fait, il s'agit de sa mère, Modron ou Morgane. Et l'on sait que Morgane, d'après la *Vita Merlini*, peut se transformer en oiseau. Cela fait penser au célèbre texte de Pomponius Mela à propos des « prêtresses » de l'île de Sein qui « savaient prendre la forme des animaux qu'elles veulent »[11]. Le thème est mythologique : on le retrouve en Irlande dans l'*Histoire d'Étaine*, avec la transformation de l'héroïne en flaque d'eau, ver, papillon, puis de nouveau femme, par la volonté de la magicienne Fuamnach.

Merlin est nécessairement l'héritier de cette tradition. Il transforme lui-même son aspect, apparaissant parfois en jeune garçon, en adolescent, en vieillard, en mendiant, en bûcheron, en homme sauvage, parfois encore sous forme d'animal, le cerf en particulier, comme dans le texte de la *Vulgate*. Et l'épisode où, dans la *Vita Merlini*, on le voit monté sur un cerf, n'est qu'une rationalisation du mythe. Et surtout, il sait transformer l'aspect des êtres et des choses, comme en témoigne l'aventure de Tintagel où il permet à Uther de revêtir la forme du duc de Cornouailles, comme en témoignent les transformations qu'il opère devant Viviane. C'est qu'il est le maître du règne végétal. Nous verrons plus loin quelles conclusions peuvent être tirées de cette constatation. Il peut faire jaillir des sources et il est le maître du règne minéral. Il est aussi bien l'héritier des druides que des saints thaumaturges dans ce cas. Dans certains épisodes des romans arthu-

riens, il peut redonner vie à des chevaliers morts ou sur le point de mourir. Il est donc l'Homme-Médecine, le chaman qui, par son voyage extatique, va dans l'Autre Monde à la recherche de l'âme du malade ou du mort, et la ramène avec lui. Et s'il a le don d'ubiquité ou s'il peut se déplacer dans les airs comme un oiseau, c'est qu'il possède un étrange pouvoir que les Chrétiens ont reconnu aux druides d'Irlande, tout en le traitant de « sorcellerie » ou de « diablerie ». Lorsque saint Ronan maudit Suibhné, celui-ci se met à voler dans les airs comme un oiseau. L'anecdote veut dire qu'en le maudissant, Ronan a exclu Suibhné de la communauté chrétienne : Suibhné retrouve immédiatement son état *païen*, avec tous les pouvoirs qui s'y rattachent. Et l'on ne peut manquer de constater que les saints et les abbés-évêques du christianisme irlandais ont, eux aussi, hérité bon nombre de pouvoirs de leurs prédécesseurs, les druides. Merlin, comme Suibhné, est une sorte d'*homme-oiseau*. Il y a là des rapprochements à faire avec le chamanisme dont les pratiques tendent toutes à faire du chaman, ou de ceux que le chaman veut initier, des êtres étranges, doués de pouvoirs surnaturels. On sait d'ailleurs que par leur force psychique, les chamans parviennent à persuader un homme qu'il est réellement un animal et à le faire se comporter comme tel. L'expérience a été vérifiée de nombreuses fois, et des preuves matérielles ont été établies. Alors le chaman est-il un illusionniste, un hypnotiseur ? Peut-être. Merlin aussi, d'ailleurs, comme Éon de l'Étoile qui semble incarner mieux que quiconque ce mythe de Merlin. Mais cela n'explique pas tout, car cela ne concerne que les techniques employées. Il faudrait se demander quel peut être l'intérêt de ces transformations psychiques de l'être. Il faudrait aussi comprendre pourquoi le chaman a-t-il tant besoin de voyager à travers les airs, de se transporter d'un endroit à un autre. Il y a deux réponses précises à ces questions. D'abord, le chaman reconstitue l'état primitif de l'être, et c'est pour cela qu'il doit obligatoirement transformer l'autre (ou se transformer lui-même) en animal, afin de connaître les secrets de l'animal, censé être beaucoup plus apte à *sentir*, ce qui ne peut s'expliquer par

des mots et que la logique humaine ne peut restituer. Ensuite, le voyage dans l'Autre Monde constituant l'essentiel de la démarche chamanique, et celle-ci ne pouvant s'accomplir par des moyens normaux, il faut abandonner la pesanteur qui cloue le corps au sol afin de pénétrer dans les domaines interdits, qui ne sont interdits que parce qu'on ne connaît pas le moyen d'y pénétrer. C'est ce qui fait du chaman un être à part dans la société où il vit : il est capable de se déplacer en faisant abstraction de la pesanteur, et il est capable d'enfermer son âme dans n'importe quel corps d'animal pour y sentir un monde différent, celui de l'instinct, monde fondamentalement opposé à celui de l'intelligence. Le cas de Merlin n'est en rien différent.

Et puis il y a aussi le fameux don d'invisibilité. Nous savons que ce don était pris également très au sérieux par les Chrétiens. Un texte qui sert d'introduction à la *Lorica*, le célèbre hymne de saint Patrick, nous apprend que Patrick, guetté par des ennemis, chanta cet hymne et que ses ennemis ne le virent plus. A la place du saint et de ses compagnons, ils virent par contre des cerfs avec un faon. Cette hymne, nous dit le texte, a été composée pour protéger les corps et les âmes contre les « démons », c'est-à-dire contre les mages de toutes sortes. Et ce don d'invisibilité a un nom, c'est le *Feth Fiada* : il est le privilège des Tuatha Dé Danann, qui l'ont obtenu lorsque, par suite du partage de l'Irlande avec les Gaëls, ils ont dû se réfugier dans les Tertres et dans les Îles. Il permet aux Tuatha Dé Danann d'être invisibles au commun des mortels. Mais certains druides ont ce don, et ils ne peuvent le révéler, car à ce moment-là, la puissance magique du *Feth Fiada* serait anéantie. C'est du moins ce que dit Cûchulainn à son ami (et adversaire) Ferdead dans la *Tain Bô Cualngé*. Il y a un épisode légendaire célèbre autour de ce *Feth Fiada*, dans la belle Histoire de *Diarmaid et Grainné* : les deux amants fugitifs vont être rejoints par Finn et les *Fiana* ; c'est alors qu'Oengus, fils du dieu Dagda, les place sous les plis de son manteau, leur conférant ainsi le privilège de l'invisibilité.

Dans un autre texte irlandais, *la Maison des deux*

Gobelets, il est encore fait référence à cette particularité des Tuatha Dé Danann. L'héroïne du récit, une certaine Curcog, qui appartient à la race féerique, se trouve avec ses compagnes sur le bord de la Boyne. Et tout à coup, le *Feth Fiada* la quitte. Elle ne voit plus ses compagnes, mais celles-ci la voient encore. On nous dit alors qu'elle passe du paganisme au christianisme, qu'elle abandonne les pratiques démoniaques pour découvrir la vraie Foi. Et bien entendu, elle se fait baptiser par la suite[13]. Au reste, dans l'*Yvain* de Chrétien de Troyes, la fée Luned donne au héros un anneau qui lui permet d'être invisible dans le château du chevalier qu'il vient de tuer, et dans le récit gallois de *Peredur,* le jeune héros se voit remettre une pierre d'invisibilité par la mystérieuse Impératrice, ce qui lui permet de triompher d'un monstre dans une caverne[14]. Et tout cela se retrouve dans un conte populaire de Basse-Bretagne, *la Pierre Merveilleuse.* Il s'agit d'une sage-femme qui est venue accoucher une femme-korrigan. Celle-ci lui demande de prendre une certaine pierre et d'en frotter les yeux de l'enfant. Elle obéit, mais s'en frotte aussi l'œil droit. Un jour, au marché, elle aperçoit la femme-korrigan se servir largement sans payer et sans que personne ne la voie. Rencontrant ensuite la femme-korrigan, elle lui fait une réflexion à propos de cela. La femme-korrigan lui demande alors de quel œil elle la voit. « De l'œil droit », dit-elle. Et la femme-korrigan lui crève l'œil. « Désormais la sage-femme fut borgne et ne vit jamais plus les korrigans lorsque ceux-ci étaient invisibles. » C'est la preuve que la tradition populaire a conservé cette croyance dans le don d'invisibilité des Fées et des peuples souterrains.

On dira que ce don se réfère au fantasme que les hommes ont toujours eu de voir sans être vu. Mais ce ne peut être que des personnages exceptionnels qui soient en possession du secret. Merlin est incontestablement de ceux-là : dans les poèmes qui lui sont attribués, il y a nettement une allusion au pommier dans lequel il se trouve et qui n'est pas vu des autres humains. Et de toute façon, lorsqu'il est enserré par Viviane dans le Château Magique, il est invisible. L'épisode de la *Vulgate* où il

raconte à Gauvain ce qui lui est arrivé ne permet aucun doute : Gauvain l'entend, mais il ne le voit pas à travers l'étrange vapeur qui le sépare de l'enchanteur.

Par définition, le druide était le Maître de l'Invisible, puisque médiateur entre les divinités et les mortels. Merlin est aussi ce médiateur. On s'en aperçoit par la place qu'il occupe en tant que conseiller du roi Uther, puis du roi Arthur. Les deux rois n'entreprennent rien sans lui demander conseil, et lorsqu'ils prétendent même agir de leur plein gré, Merlin surgit à l'improviste et les guide, ou bien rectifie leurs projets, décidant lui-même ce qui doit être accompli. Et les deux rois obéissent aveuglément à Merlin, comme s'ils étaient à un rang inférieur.

Nous reconnaissons ici la place qu'occupaient les druides à côté du roi. Tous les textes, qu'ils soient de l'Antiquité classique ou du Moyen Âge irlandais, sont d'accord sur ce point : le druide forme avec le roi un couple indispensable, et dans ce couple, le premier rôle est joué par le druide. Dion Chrysostome déclare que sans les druides, « il n'était pas permis aux rois d'agir ou de décider[15] ». Il est de fait que dans la société celtique primitive, qui s'est maintenue fort tard en Irlande, si le roi décide, c'est seulement après que le druide a donné son avis. Il est impensable que le roi puisse prendre sa décision tout seul, comme il est impensable que, dans une assemblée, le roi puisse parler avant son druide. Il y a primauté du pouvoir spirituel sur le temporel, même si, théoriquement, c'est le roi qui occupe la place charnière de la société. Le récit de l'*Ivresse des Ulates* nous l'affirme. Et le texte ajoute même que « si quelqu'un a le désir de s'entretenir avec le roi, cela ne lui est permis que s'il s'adresse d'abord au druide ». Et les rois ne sont rois que parce que les druides en ont décidé ainsi. Il en est de même pour Arthur : il n'est roi que parce que Merlin l'a fait reconnaître comme roi. César nous dit bien que, chez les Eduens, ce sont les prêtres qui avaient élu Convictolitavis à la magistrature suprême[16]. Et si le roi vient à manquer à sa parole envers un druide, il est maudit. C'est ce qui arrive à Conchobar dans *l'Exil des fils d'Usnech* : il avait juré à son propre père le druide Cathbad de respecter

la vie des fils d'Usnech, ravisseurs de la belle Déirdré, mais ayant massacré ceux-ci, il se voit rejeté et maudit par Cathbad, et sa capitale, Emain Macha, est incendiée. C'est un peu la malédiction qu'avait lancée Merlin sur le mauvais roi Vortigern, sous forme de prophétie.

Car Merlin a aussi le pouvoir de maudire, c'est-à-dire de lancer des interdits ou des « satires » contre ceux qu'il juge néfastes à la bonne harmonie du monde. On sait que les druides irlandais pratiquaient des rituels d'exécration assez redoutables. On sait, par exemple, comment se pratiquait le *glam dicinn*, malédiction prononcée contre un individu ou une collectivité. Après une période de jeûne, sept poètes (appartenant à la classe druidique, mais d'un rang inférieur) se rendaient sur une colline, se tournaient vers la terre du roi contre lequel ils devaient prononcer l'incantation, chacun tenant une épine de ronce et une pierre de fronde à la main, et accomplissaient le rituel. Mais si la malédiction était injustifiée, la colline s'entrouvrait et la terre engloutissait les poètes. Et le texte de *la Mort de Cûchulainn* nous présente les nombreuses ressources que possédaient les druides, les poètes et les « satiristes » pour vaincre magiquement un adversaire.

Un texte irlandais semble faire la synthèse de tous les rapprochements qu'on peut faire entre Merlin et les druides d'une part, entre les druides, Merlin et le chamanisme d'autre part. Il s'agit du très beau et très étrange récit de *la Mort de Muirchertach mac Erca*[17], personnage historique des débuts du christianisme, dont le destin tragique a eu vite fait d'impressionner les poètes, lesquels ont brodé autour de lui une grandiose épopée où s'affrontent le druidisme et le christianisme. Mais l'héroïne est une femme-sorcière. Il faut préciser une fois de plus que, contrairement à certaines opinions émises au cours des siècles, et dont le personnage de la Velléda de Chateaubriand est devenu le symbole, il n'y a jamais eu de druidesses chez les Celtes. Il y a seulement eu des prophétesses, des femmes magiciennes, appartenant de droit à la classe druidique, mais n'ayant pas le statut de prêtresses. Mais, dans ce récit, la femme semble être en possession de tous les pouvoirs dévolus aux druides.

Le roi Muirchertach rencontre une jeune fille dont il devient amoureux. Comme il est lui-même marié, il lui propose, selon l'usage, de devenir sa concubine pour un an et lui propose des cadeaux rituels en ce genre de contrat. La jeune fille demande le plus qu'elle peut, et surtout elle exige que le roi chasse son épouse et ses enfants et qu'il n'ait plus aucun rapport avec les prêtres. Le roi promet tout ce qu'elle veut. L'épouse délaissée va se plaindre au saint évêque Cairnech, et celui-ci, comme un druide, lance la malédiction sur la forteresse de Cletech, résidence du roi, et sur le roi lui-même. Il creuse même une tombe fictive et lance ces imprécations :

« En ce tertre, à jamais,
chacun saura que se trouve
la tombe du héros Mac Erca.
Ses actions ne furent pas des moindres.
Malédiction sur cette colline,
sur Cletech et ses centaines de guerriers...
Que son blé et son lait soient mauvais,
qu'elle soit remplie de haine et de mal,
puisse ni roi, ni prince n'y vivre,
puisse personne n'en sortir vainqueur...
En ce jour, voici sur ce tertre,
la tombe du roi d'Irlande. »

Et Cairnech bénit un autre endroit. Cependant, à Cletech, la jeune fille interdit au roi de prononcer son nom, et pour qu'il n'enfreigne pas cet interdit magique, elle lui révèle qu'elle se nomme *Sin* (Souffle), Bruissement, Tempête, Vent rude, Nuit d'hiver, Cri, Lamentation, Gémissement. Le roi est quand même inquiet de la présence de la fille, laquelle lui semble « une déesse très puissante ». Il lui demande :

« Dis-moi, ô belle fille,
crois-tu au dieu des clercs ?
Comment es-tu venue au monde ?
Dis-moi ton origine... »

La jeune fille répond :

« Je crois au même vrai dieu,
sauveur de mon corps contre les attaques de la mort.
Il ne peut faire un miracle en ce monde
que je ne puisse accomplir aussitôt.
Je suis la fille d'un homme et d'une femme
de la race d'Ève et d'Adam.
Je suis bien disposé envers toi
pourvu que le remords ne te prenne pas.
Je peux créer un soleil, une lune,
des étoiles radieuses.
Je peux créer des hommes cruels,
guerriers implacables.
Je peux, sans mentir, faire du vin
de l'eau de la Boyne, comme je peux former
des moutons des rochers
et des cochons des fougères.
Je peux faire de l'argent et de l'or
en présence de grandes foules,
je peux créer des hommes fameux
pour toi, maintenant, je le dis... »

A peu de chose près, ce poème est le résumé des pouvoirs qu'on attribue généralement à Merlin l'Enchanteur, ainsi qu'à Viviane et à Morgane. Le récit nous montre en tout cas comment Sin met en pratique les pouvoirs qu'elle prétend détenir. Elle suscite des armées, des cochons, des boissons enivrantes. Et le matin, le roi se sent très faible. Cela rappelle évidemment l'histoire d'Éon de l'Étoile, offrant de somptueux festins à ses invités, lesquels invités, au sortir de table, se sentaient aussi affamés et assoiffés qu'avant. Mais Sin continue ses tours. Elle prend des pierres et en fait « des hommes à têtes de boucs et des hommes bleus ». Ces fantômes se précipitent contre le roi qui prend ses armes et lutte contre eux. « Il en tua et blessa beaucoup, mais chaque homme qu'il tuait se relevait derrière lui. » L'épisode rappelle un des fragments de la légende bretonne de la Ville d'Is, où l'on voit le jeune niais Kristof, devenu magicien grâce à un

petit poisson divin, qui, attaqué par les troupes de son beau-père le roi Gradlon, suscite lui-même des troupes toujours renouvelées et qui ne peuvent être tuées.

Cependant Muirchertach est toujours en train de combattre devant la forteresse de Cletech. Passent des clercs qui s'étonnent de le voir lutter contre des pierres. Ils font le signe de la croix et l'enchantement disparaît. Le roi se lamente, se confesse et promet d'amender sa vie. Mais Sin parvient à brouiller son esprit et provoque une violente tempête, ce fameux *vent druidique* auquel personne ne peut résister. Alors le roi dit : « C'est le souffle d'une nuit d'hiver. » Ce sont des paroles qu'il n'aurait jamais dû prononcer, car ce faisant, il transgresse l'interdit jeté par Sin, car il vient de dire deux fois son nom « souffle » et « Nuit d'Hiver ». A partir de ce moment-là, comme il arrive toujours en pareil cas, Muirchertach va transgresser tous les interdits, ce qui va obligatoirement le conduire à la mort.

Effectivement, Sin suscite de plus en plus de visions, de plus en plus de tempêtes, et à chaque fois, le roi tombe dans le piège et prononce les mots qu'il ne doit pas dire. A la fin, dans sa forteresse en flammes, il se noie dans une cuve de vin. On apprend ensuite que Sin était la fille d'un homme qui avait péri par la faute de Muirchertach et qu'elle avait ainsi voulu venger la mort de son père sur le roi dont elle était pourtant amoureuse.

Cette étrange, belle et tragique aventure a l'avantage de nous montrer en pleine lumière les redoutables pouvoirs qui étaient prêtés aux druides et à leurs successeurs ; les *fili*, ou même les saints évêques, et surtout les femmes-magiciennes, qui deviendront les Sorcières du Moyen Âge, toutes vouées au bûcher pour fréquentation diabolique. Ces sorcières étaient, elles aussi, les héritières des druides. Merlin, en plein XIIe siècle, auréolé du prestige de la science maudite, mais sauvé par la *sainteté* de sa mère, appartient au même domaine. Il est le Mage, l'Enchanteur, en réalité l'*Hérésiarque* sous la figure duquel se profilent toutes les croyances rejetées et occultées, toutes les pratiques honnies et pourtant désirées, tous les secrets « diaboliques » mais « diablement intéressants ».

Et il est à noter que les « disciples » de Merlin sont deux femmes, Morgane et Viviane, vivants symboles des sorcières et des « dormeuses » qui officient encore dans les campagnes, vivantes images des Fées qui traversent de façon fulgurante les contes de la tradition populaire orale.

Le maître des mondes
ou
la nature réconciliée

Un héros, quel qu'il soit, prophète d'un dieu ou entraîneur de peuples, n'est au fond qu'une image représentant les immenses possibilités de l'être humain, lequel, ne se servant que d'une partie de son cerveau et d'une infime portion de ses connaissances, en vient à oublier qu'il peut être le maître des mondes où s'étend son existence. La mission du Sage consiste donc à éclairer les autres sur le devenir humain. Merlin, sous une forme romanesque, sous des camouflages divers, est ce héros qui, selon l'expression d'un ancien poète irlandais, « donne le feu à la tête ».

Déjà puissant dans le groupe social d'où il est issu, à la fois par ses dons particuliers et par sa marginalité, Merlin consacre son triomphe au moment de son *enserrement* dans la Prison d'Air, c'est-à-dire dans le *nemeton* où il est le démiurge, sage et prophète.

Ce qui le caractérise alors, comme les druides et les chamans parvenus au sommet de leur quête initiatique, c'est le pouvoir qu'il a sur les éléments. Par la vertu de son souffle, il est le maître de la tempête, de ce fameux vent druidique qui peut embraser ou refroidir le monde. Ce n'est pas par hasard si on a localisé sa légende à la Fontaine de Barenton, la Fontaine sur laquelle, en observant le rite, on peut déchaîner la tempête. Merlin est donc le Maître du Souffle, comme la jeune Sin du récit irlandais, dont le nom équivaut à une explication. Et l'on sait que cette valeur du souffle a été reconnue de tous temps par les rituels, les mythes, les légendes et leurs

incarnations diverses, ne serait-ce que dans le cortège du Carnaval, tout entier voué au souffle et à son exaltation. On sait aussi que le souffle est un concept lié à celui de folie, et que le mot « fou » (latin *follis*) est apparenté au mot qui signifie « soufflet ». Le Fou est donc possesseur et maître du souffle. On ne peut pas s'étonner que Merlin soit le Fou du Bois.

Merlin est aussi le maître des Végétaux. Il a réussi l'ascension sur l'Arbre Cosmique. Et le Pin de Barenton, que nous décrivent Chrétien de Troyes et l'auteur gallois d'*Owein*, est un arbre extraordinaire, qui ne laisse pas passer la pluie, qui abrite donc un monde protégé, à l'écart des tourmentes. Si, de tous temps, les druides ont été mis en rapport avec les arbres, ne serait-ce que par la vertu d'une fausse étymologie, il devait y avoir quand même une raison. Cette raison, nous la connaissons parce que, dans les langues celtiques, la *connaissance* est liée étymologiquement au nom de l'arbre *(vidu)*. C'est au milieu des arbres, dans le *nemeton*, que s'obtient cette connaissance, au sens commun du terme puisque les druides enseignaient leurs disciples dans des forêts écartées, mais aussi au sens figuré, l'arbre symbolisant le passé (les racines), le présent (le tronc et les branches) et l'avenir (les feuilles), selon une image grandiose répandue par Victor Hugo dans un poème où la fonction du poète est mise à sa juste place : il est celui qui dit tout haut ce que les autres murmurent ou n'osent pas dire, et cela parce qu'il se nourrit du passé pour illuminer l'avenir.

Il ne faut donc pas être surpris de rencontrer dans la mythologie celtique tant de références au règne végétal. Les Arbres sont des êtres à part entière. Il suffit de les susciter, de les faire se mouvoir, comme dans le *Cad Goddeu*, comme dans le récit de *la Mort de Cûchulainn*, comme dans le *Macbeth* de Shakespeare. Et c'est de végétaux qu'est formée, par Math et Gwyddyon, la jeune Blodeuwedd, la fille-fleur destinée à Lleu Llaw Gyffes[1]. C'est d'un fagot de bois qu'un jeune niais devenu domestique du diable forme un bœuf, dans un conte populaire de Haute-Bretagne[2]. C'est avec des baguettes d'if que les druides font des incantations divinatoires[3],

c'est avec une roue en if que le druide Mog Ruith (dont le nom contient le mot « roue ») déchaîne les éléments sur ses ennemis dans le récit irlandais du *Siège de Druim Damhgaire*, l'un des textes qui nous renseignent le plus sur les pratiques druidiques[4]. C'est avec du bois de sorbier qu'un autre druide, dans le même récit, provoque un « feu druidique » qui se répand partout. C'est avec une baguette de coudrier que les satiristes lancent leurs incantations sur Cûchulainn dans le récit sur la mort de ce héros[5]. C'est encore avec une baguette de coudrier que les sourciers découvrent de l'eau. Et que dire de la baguette magique des Fées, des sorciers et des enchanteurs ? Quant au pommier, c'est l'Arbre par excellence du Verger merveilleux, et c'est avec une branche de pommier qu'on attire les mortels dans le pays des Fées.

Ainsi donc, non seulement les druides ont des pouvoirs sur le règne végétal, mais en plus ils se servent des végétaux pour agir sur d'autres éléments. On sait que Merlin est capable de déplacer, par « son art », des énormes pierres d'Irlande jusqu'à Stonehenge, et que dans la version de Thomas Malory, il peut écarter de grosses roches. Nimue aussi d'ailleurs, puisqu'elle y enferme définitivement Merlin. Et si Gwyddyon transformait des champignons en boucliers dorés, Merlin transforme les buissons et les cailloux en château merveilleux. Sin donnait bien aux pierres l'aspect de guerriers redoutables. Rien n'est impossible. Et c'est pourquoi Merlin crée pour Viviane ce fameux Jardin de Joie ou Jardin de Liesse, qui est le *nemeton* idéal, le Verger des Temps primitifs, le sanctuaire où va s'accomplir le Grand Œuvre.

Et ce qui caractérise encore Merlin, ainsi que son équivalent, le Dagda irlandais, c'est qu'il est le maître des Animaux. Dans la *Vita Merlini*, il apparaît monté sur un cerf, c'est-à-dire qu'il est sous forme de cerf, et on le voit accompagné d'un loup, c'est-à-dire qu'il est un loup. Être maître des Animaux, c'est en effet non seulement se faire obéir des animaux, mais également pouvoir revêtir les formes animales. Et cela, c'est du chamanisme pur. La légende d'Odhin nous montre celui-ci endormi, mais « il devient un oiseau ou une bête sauvage, un poisson ou un

dragon, et voyage en un clin d'œil dans de très lointains pays » (*Ynglinga Saga*, VII). Ce pouvoir qu'a Odhin de se transformer en animal est une des caractéristiques du chaman. Mais, comme le dit Mircea Éliade, « dans les temps mythiques, chaque membre de la tribu pouvait se métamorphoser en animal, c'est-à-dire que chacun était capable de partager la condition de l'ancêtre. De nos jours, de tels rapports intimes avec les ancêtres mythiques sont réservés exclusivement aux chamans »[6]. Il en est de même pour les druides dans la société celtique, et pour Merlin dans son contexte légendaire.

Dans le récit du *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, le chevalier Calogrenant rencontre le vilain dont nous avons parlé et qui est un des aspects de Merlin. Il lui demande ce qu'il fait là. L'Homme Sauvage lui répond qu'il garde les animaux. Calogrenant s'étonne : « Par saint Pierre de Rome, elles (les bêtes sauvages) ne connaissent pas l'homme. Je ne pense pas qu'on puisse, en plaine ou en bois, ni nulle part ailleurs, garder en aucune façon une bête sauvage qui ne soit attachée ou parquée. » L'Homme Sauvage lui répond : « Je garde pourtant celles-ci et les gouverne de telle sorte qu'elles ne sortiront pas de cet enclos... Il n'en est aucune qui ose bouger dès qu'elle me voit venir. Quand je puis en tenir une, je l'empoigne par les deux cornes, de mes mains qui sont solides et puissantes, si bien que les autres tremblent de peur et s'assemblent autour de moi comme pour me demander grâce, mais nul autre que moi ne saurait se hasarder parmi elles sans être tué. Je suis le seigneur de mes bêtes[7]. »

Dans le texte gallois d'*Owein*, l'épisode est analogue. Kynon, puisqu'il s'agit de lui, demande à l'Homme Sauvage « quel pouvoir il avait sur ces animaux ». L'Homme Sauvage prend son bâton et frappe un grand coup sur un cerf. « Celui-ci fit entendre un grand bramement, et aussitôt, à sa voix accoururent des animaux en aussi grand nombre que les étoiles dans l'air, au point que j'eus grand-peine à me tenir debout au milieu d'eux dans la clairière : ajoutez qu'il y avait des serpents, des vipères, toutes sortes d'animaux. Il jeta les yeux sur

eux et leur ordonna d'aller paître. Ils baissèrent la tête et lui témoignèrent le même respect que des hommes soumis à leur seigneur[8]. » Le récit gallois, dans sa rudesse est plus explicite : l'Homme Sauvage, par sa voix, *et par la voix du cerf*, a un pouvoir absolu sur l'ensemble des animaux de la forêt.

Cela rappelle l'Homme Sauvage de la *Vulgate*, qu'on nous dit être Merlin lui-même, menant avec lui de nombreux animaux sauvages, et dont la première apparition était sous la forme d'un cerf. Il semble y avoir derrière le personnage de Merlin toute une mythologie du cerf. On sait que l'Épopée de Leinster, ou cycle ossianique, est tout entière consacrée à cet animal. On y a vu le vestige d'une civilisation de chasseurs vivant essentiellement de la chasse aux cervidés, ce qui a évidemment conduit à une sorte de culte du cervidé. Finn et les *Fiana*, qui sont les héros de ce cycle, sont des chasseurs errants. Le nom véritable de Finn est *Demné*, c'est-à-dire « le Daim ». Celui de son fils *Oisin* (Ossian) signifie « Faon », celui de son petit-fils *Oscar*, « qui aime les cerfs ». Et la mère d'Oisin est une femme transformée en biche par un druide. C'est trop de détails précis pour être une coïncidence. Faut-il en conclure que le personnage de Merlin recouvre le souvenir de cet antique culte du cervidé ? Ce n'est pas impossible. Merlin apparaît réellement comme un cerf, ou comme montant un cerf. Les ramures du cerf peuvent lui servir de couronne, ou tout au moins de coiffure, et là nous rejoignons la pratique des masques et des coiffures chez les chamans, et aussi chez les druides, d'après certains textes. Et il ne faudrait pas oublier le dieu gaulois Cernunnos, représenté assez souvent dans la statuaire gallo-romaine, notamment sur l'Autel des Nautes[9], ainsi que sur le célèbre Chaudron de Gundestrup où on le voit dans une posture bouddhique, avec de longs bois de cerfs, et entourés de différents animaux. Il n'est pas douteux que Merlin ne soit un des aspects de cette divinité que les Gaulois nommaient Cernunnos et que les Irlandais ont peut-être nommé Finn (ou Demné).

De toute façon, Merlin, en tant que fils du diable, ne peut qu'être apparenté au cerf, puisque, dans l'imagerie

médiévale, le diable a souvent pris la figure de Cernunnos. On sait que, ne pouvant extirper des traditions populaires certaines images venues du fond des âges, les clercs ont préféré soit franchement les christianiser, soit en faire des représentations diaboliques. C'est ce qui est arrivé pour le dieu-cerf : à Carnac (Morbihan), il est devenu « saint » Kornely, toujours accompagné d'un taureau bien cornu, et il est vénéré comme le protecteur des bêtes à cornes. Mais d'autre part, l'image conventionnelle qu'on a donnée du diable est celle du même dieu cornu. Il est vrai qu'un autre saint breton, Édern, qui n'est autre qu'un des anciens compagnons d'Arthur dans la légende, est également lié au cerf dans l'hagiographie armoricaine.

Mais dans la scène décrite par Geoffroy de Monmouth dans la *Vita Merlini*, scène au cours de laquelle Merlin arrache une corne de son cerf et la lance sur le fiancé de sa femme, se réfère nettement aux rites du Cocu. Claude Gaignebet dit que « tout le contexte de cette scène étrange est carnavalesque. Merlin le Sauvage, à sa sortie des bois, fait le printemps. Il instaure en outre, par ce rite de transmission des cornes, l'alternance des cocus[10] ». En effet, le cocuage est une régénération du monde. Le principe féminin change de principe mâle. Le vieux mâle ne sert plus à rien. Il transmet sa fonction au jeune mâle qui, à son tour, l'année suivante, sera cocu et transmettra sa fonction à un autre. La procession des confréries de Cocus au cours du Carnaval n'est pas seulement un spectacle grotesque : il s'agit avant tout, et de façon presque inconsciente, de participer au rajeunissement qui s'opère à cette époque de l'année, de préparer le Printemps par la régénération des fonctions sexuelles. Mais Merlin tue le futur cocu. C'est donc lui qui se réserve jalousement la fonction : il le peut, parce que lui-même s'est régénéré par son extase (son éloignement dans le *nemeton*). Il est maintenant de tous les temps. Ou bien le temps n'existe plus pour lui et il est l'immuable mari, ou l'immuable amant de la déesse. Autrement dit, Merlin, à chaque printemps, *change de peau (et de cornes)*. Sur le plan du rituel, il faut comprendre cette métamorphose comme le rejet d'un vêtement et d'une coiffure qui sont

périmés et la prise de possession d'une autre coiffure, d'un autre vêtement. Or on sait que les druides, à l'instar des chamans, portaient souvent des peaux de bêtes et des coiffures ornées de cornes. Cependant, le cerf n'est pas le seul aspect animal sous lequel apparaît Merlin. Dans la *Vulgate*, quand il sort de la forêt en Homme Sauvage, il est *revêtu d'une peau de loup*. De plus, dans la *Vita Merlini*, il est précisé que si Merlin habitera l'hiver dans l'habitation que sa sœur lui a fait construire, pendant l'été, il errera dans les bois *en compagnie d'un loup gris*. Il faut remarquer au passage qu'il y a là le même rite de transmission que dans l'épisode du cerf : le Merlin hivernal est sédentaire, comme la nature. Pendant l'autre partie de l'année, il est nomade, confirmant par là le caractère de démiurge que nous lui avons conféré. Mais il y a mieux. Dans plusieurs versions de la légende, notamment dans le *Didot-Perceval* et chez Thomas Malory, Merlin, dans sa retraite, a pour compagnon un ermite, son maître, dont le nom est Blaise. Or on sait qu'en gallois et en breton *Bleidd* ou *Bleiz* signifie « Loup ». Et l'on ne peut s'empêcher de penser au saint Blaise, dont la fête tombe le 3 février, un jour après la fête carnavalesque de la Chandeleur, laquelle recouvre l'ancienne fête celtique d'*Imbolc*. Ce sont encore des coïncidences qui font découvrir dans les traditions une continuité étonnante.

Car saint Blaise a sa légende, lui aussi. On nous raconte que saint Blaise avait été élu évêque de Sébaste, en Arménie, mais qu'il s'était retiré sur le mont Argée, un des sommets du centre de l'actuelle Turquie. Le gouverneur du pays, voulant se saisir de lui, envoya des chasseurs sur la montagne. Ce détail ressemble assez à l'histoire de Merlin vers lequel le roi Rydderch envoie des serviteurs afin de le ramener au palais du roi. Or les chasseurs découvrirent Blaise assis au seuil de sa caverne, avec, autour de lui, une foule de bêtes sauvages, rangées en ordre, et qui écoutaient sa prédication. Ce détail n'est cependant pas fait pour nous surprendre puisque nous y retrouvons l'Homme Sauvage de la *Vulgate* et celui de la légende d'Yvain-Owein.

Blaise fut donc emmené, enchaîné, jusqu'à Sébaste où on le mit en prison avant de lui faire subir le martyre. Mais pendant son voyage, il fit deux rencontres importantes. L'une d'elles était la rencontre d'une femme qui, sur la réputation de sainteté de Blaise, venait lui demander un miracle parce que son cochon venait d'être ravi par un loup. Blaise obtint du loup qu'il rendît le cochon à la femme. On ne peut que penser au loup de Gubbio, avec qui saint François d'Assise, le dernier druide-chaman d'Occident, avait conclu un accord pacifique. Et l'autre rencontre de Blaise est celle d'une femme dont l'enfant est étouffé par une arête qu'il vient d'avaler. Blaise rend la vie à l'enfant, en conséquence de quoi il est invoqué pour les maux de gorge.

L'hagiographie celtique ne manque pas d'exemples de cette sorte. Edern protège un cerf du loup qui voulait le dévorer. Ronan, un autre ermite de Bretagne, qui avait comme par hasard son ermitage dans la forêt de Nevet (Nemet, c'est-à-dire *nemeton*), et dont les activités sont plus celles d'un druide que celles d'un clerc, sauve une brebis d'un loup qui l'avait attrapée : il ordonne au loup de déposer la bête, et le loup obéit. On prétend même que ce miracle se reproduisit plusieurs fois. Saint Hervé, le saint patron des bardes (successeurs ou héritiers des druides) est connu pour s'être attaché les services d'un loup qui avait dévoré son âne. Mais le cas de Ronan est plus curieux, car d'après l'hagiographe Albert Le Grand, « on prétendit qu'il était sorcier et nigromancien, qu'il faisait comme les anciens lycanthropes (loups-garous), lesquels, par magie et art diabolique, se transformaient en bêtes sauvages, couraient le garou et causaient mille maux par le pays ». Décidément, on reconnaît Merlin sous des aspects sans cesse différents et cependant toujours identiques.

Serait-ce à dire que Merlin et saint François d'Assise ne formeraient qu'un seul et même personnage ? Sûrement, et cela en dépit du fait que l'un et l'autre ont eu une existence historique prouvée, et quand bien même cette affirmation pourrait paraître choquante. Merlin et saint François d'Assise sont cependant des incarnations du

même mythe, des actualisations différentes mais analogues de ce concept de la grande fraternité des êtres et des choses. Après tout, Merlin, dans le domaine celtique, est aussi le Dagda irlandais. Et dans l'optique purement celtique, les druides incarnent nécessairement les dieux, car si tous les dieux sont druides, tous les druides doivent être des dieux. Bien sûr, il y a des hiérarchies mythiques au même titre qu'il y a des hiérarchies dans la classe sacerdotale druidique. Et le dieu des druides, qui est aussi le dieu-druide, c'est Dagda.

Or Dagda exprime la totalité de l'être réconcilié avec lui-même et avec les choses. Car Dagda se moque de la Morale et des lois de la Société. Si on analyse son cas, on s'aperçoit qu'il est le père de sa propre mère, qu'il est l'oncle de son fils, qu'il est l'amant et le fils (mac Oc) de sa propre fille (Boinn, laquelle est l'épouse de son frère, donc l'équivalent de sa sœur). Cela paraît extrêmement compliqué et c'est pourtant d'une grande simplicité : Dagda, en tant que « dieu bon », résume la marche ascendante du monde. Il échappe au temps et à l'espace parce qu'il est lui-même le passé, le présent et le futur. Et cela, il l'a atteint parce qu'il se trouve au sommet de l'Arbre du Monde. Il règne donc sur les pierres, sur les eaux, sur les végétaux, sur les animaux, sur les humains et sur les dieux. Il est l'image transcendée de la fusion fraternelle qui existait avant la séparation des éléments, avant la connaissance du Bien et du Mal. C'est ce qui explique que sa massue soit ambivalente, qu'elle puisse tuer ou donner la vie. Rien n'étant plus séparé, l'être a la possibilité de tout entreprendre, dans un sens comme dans l'autre. Il n'y a ni aspect positif ni aspect négatif. C'est dire que Dagda est le pivot autour duquel s'organise le monde. Car la « transformation » en animal, c'est-à-dire la reconnaissance par Merlin, ou par le druide, de la primauté de la vie instinctive sur la vie intellectuelle est, comme l'extase ascensionnelle du chaman, la plus remarquable des expériences : la transcendance de la condition profane, le recouvrement d'une existence paradisiaque perdue à la fin des temps mythiques.

« Apprendre le langage des animaux, en premier lieu

celui des oiseaux, équivaut partout dans le monde à connaître les secrets de la Nature, et, partant, à être capable de prophétiser... Apprendre leur langage, imiter leur voix, équivaut à pouvoir communiquer avec l'Au-delà et avec les Cieux[11]. » Il s'agit évidemment de retrouver l'Âge d'Or , cette époque bénie où l'Homme et l'Animal vivaient en paix, ne se tuaient pas, car, pour vivre, il suffisait de cueillir des fruits. Il n'y avait aucune destruction de la vie : il n'y avait que l'absorption d'aliments donnés par la Nature en supplément de ce qu'elle prévoyait de graines pour se survivre. Situation paradisiaque, certes, mais que toutes les traditions ont décrite, non seulement comme une chose du passé, mais comme un but à atteindre. Et tout se fait par la grande réconciliation du langage. Si l'Homme Sauvage peut rassembler les animaux autour de lui, si Merlin parle avec les sangliers, les cerfs ou les loups, si François d'Assise, saint Ronan ou saint Blaise font des pactes avec le loup, si dans les contes populaires, les bêtes parlent aux humains et les humains comprennent les bêtes, c'est que, comme le pensait Jean-Jacques Rousseau, le langage, avant d'être intelligent, s'est contenté d'être le support de l'affectivité. Si l'on comprend cette vérité fondamentale, on est capable de comprendre le langage des animaux et de refaire avec eux le pacte de fraternité qui libérera le monde.

C'est pourquoi la musique a tant d'importance dans les traditions druidiques. Dagda possède une harpe. « C'est la harpe sur laquelle Dagda avait fixé les mélodies, de sorte qu'elles ne se faisaient entendre que par son ordre. » Cette harpe, qui a deux noms, « Table de Chêne » et « Air aux quatre coins » est évidemment magique. Et Dagda joue « les trois airs par lesquels se distingue un harpiste : l'air du sommeil, l'air du rire, l'air de la plainte. Il leur joua de la plainte et leurs femmes larmoyantes pleurèrent. Il leur joua l'air du rire et leurs femmes et leurs fils se mirent à rire. Il leur joua l'air du sommeil et l'armée s'endormit[12] ». Le dieu-druide, maître des animaux, connaît bien sûr le langage des animaux. C'est la musique, qui n'a pas besoin de mots, et qui exprime la totalité.

On peut facilement imaginer Merlin avec une harpe, et

jouant de cette harpe pour charmer les animaux. C'est un thème orphique bien connu. Car Merlin est aussi Orphée. Comme Orphée, il a une « fiancée infernale » qu'il faut, soit aller chercher dans l'Autre Monde, soit aller rejoindre dans les Verts Paradis des amours enfantines. Mais Orphée s'est trompé : il a voulu ramener Eurydice. Merlin, lui, est resté dans le pays de Verre de Viviane. L'échec est du côté grec, non pas du côté celtique. C'est que les Celtes ont toujours privilégié l'Instinct contre la Raison. Ulysse se bouche les oreilles, ou se fait ligoter au mât, ce qui est identique, pour éviter de succomber au chant des Sirènes. Les héros celtes se précipitent dans la mer pour rejoindre la fée qui chante. Toute la différence de civilisation, de mentalité, se trouve établie par ces deux images. Ulysse a peur de coucher avec Circé. Il ne le fait que contre de solides garanties. Merlin sait que Viviane va l'enfermer, l'enserrer à jamais. Il l'accepte. Parce qu'il a compris que le Paradis perdu ne pouvait être retrouvé qu'au prix d'une renonciation, qu'au prix d'un sacrifice, le retrait du monde des réalités trompeuses, *le grand écart.*

C'est un conte populaire de Haute-Bretagne qui nous donne le mot de l'énigme, et cela sous son aspect de récit poétique pour enfant. Il s'agit d'une petite fille dont le père s'est remarié avec une mauvaise marâtre. Celle-ci fait durement travailler la petite fille, laquelle n'a pour seul ami qu'un vieux taureau bleu. Un jour, la petite fille apprend que l'on va tuer le Taureau bleu. Elle s'enfuit avec lui. Tous deux doivent traverser trois bois mystérieux. A chaque fois, le Taureau bleu dit à la petite fille de ne pas toucher aux feuilles des arbres. Dans le premier bois, les feuilles sont en bronze, et tout se passe bien. Dans le deuxième bois, les feuilles sont en argent, et la petite fille heurte l'une d'elles par maladresse. Des bêtes rampantes surgissent, mais le Taureau bleu les écrase. Dans le troisième bois, les feuilles sont en or, et la petite fille ne peut résister : elle en touche une. Aussitôt des animaux féroces surgissent, que le Taureau bleu a beaucoup de mal à tuer. La petite fille est sauvée mais le Taureau bleu va mourir. Il fait promettre à la petite

fille de l'enterrer sous des pierres bleues, puis de partir plus loin. Il lui dit qu'elle sera heureuse, mais que chaque fois qu'elle aura besoin de quelque chose, qu'elle vienne le lui demander. La prédiction du Taureau bleu se réalise. Le thème de ce conte est très clair. Le Taureau bleu, c'est le personnage de Merlin, qui se sacrifie pour que Viviane, c'est-à-dire la petite fille, connaisse la totalité du Paradis perdu. Ce paradis n'est accessible qu'après des épreuves qu'il faut subir. Le Taureau bleu mort et enterré sous des pierres bleues, ce n'est pas autre chose que Merlin dans sa prison d'air, ou de verre. Et Viviane est continuellement près de lui pour lui demander ce qu'elle veut. Ainsi est réalisée, sur le plan symbolique, la fameuse dyade sans laquelle le monde paradisiaque ne serait pas reconstitué.

« Dans de nombreuses traditions », dit Mircea Éliade, « l'amitié avec les animaux et la compréhension de leur langue constituent des syndromes paradisiaques. Au commencement, c'est-à-dire dans les temps mythiques, l'homme vivait en paix avec les animaux et comprenait leur langue. Ce n'est qu'à la suite d'une catastrophe primordiale, comparable à la " chute " de la tradition biblique, que l'homme est devenu ce qu'il est aujourd'hui : mortel, sexué, obligé de travailler pour se nourrir et en conflit avec les animaux. En se préparant à l'extase, et pendant cette extase, le chaman abolit la condition humaine actuelle et retrouve, provisoirement, la situation initiale[13]. » C'est pourquoi le Taureau bleu, en faisant franchir les trois bois à la petite fille, lui fait remonter symboliquement le temps. La rencontre avec les animaux se fait selon l'optique actuelle, par la violence et l'agressivité. Mais le fait que le Taureau bleu soit vainqueur et qu'il meurt de cette victoire indique paradoxalement la grande réconciliation. La petite fille, qui comprenait déjà le langage des animaux, est maintenant, conjointement avec le Taureau, la Maîtresse des animaux. Elle réalise l'Âge d'Or. Et désormais, la Dame du Lac, l'ancienne petite fille du nom de Viviane, pourra peupler le monde de nouvelles créatures, pourra nourrir des héros et des fées pour les envoyer convertir le reste des humains. Car

Viviane, la Dame du Lac, est toujours à l'image de la Bonne Déesse, la parèdre de Dagda.

Le Taureau représente bien entendu une civilisation de pasteurs par opposition au Cerf qui symbolise une civilisation de chasseurs. On sait que le taureau joue un grand rôle dans l'épopée irlandaise du cycle d'Ulster, autour du roi Conchobar et du héros Cûchulainn, eux-mêmes marqués par l'image et le nom du chien. Le conte du *Taureau bleu* est donc une incarnation du mythe dans un milieu d'agriculteurs et d'éleveurs. Le symbole a une valeur quelque peu différente : il exprime plutôt une permanence, tandis que le cerf marque davantage l'alternance des saisons. En effet, le Taureau est l'image de la force et de la fécondité, de la guerre aussi, parce qu'il est l'animal domestiqué le plus puissant. Mais il est domestiqué et il ne perd jamais ses cornes. Il concerne donc une population de sédentaires vivant toute l'année des produits de leur terre. Le cerf, au contraire, est un animal sauvage. Il est doué d'une rapidité et d'une agilité peu communes, et il a le privilège de perdre ses ramures chaque année et de les voir repousser au printemps. C'est pourquoi Merlin, sous l'aspect d'un cerf, exprime mieux le rajeunissement que sous l'aspect d'un taureau. Il en est de même pour le loup, éternel errant, animal qui « refuse le pacte des villes », selon l'expression d'Alfred de Vigny : il exprime davantage la nature dans ce qu'elle comporte de liberté et de disponibilité. Le cerf et le loup, qui semblent donc les compagnons de Merlin, et qui en sont la plupart du temps le symbole, incarnent donc l'immense virginité de la Nature.

Car en définitive, c'est bien de cela qu'il s'agit. La Nature est au centre du débat provoqué par le personnage de Merlin, au gré de ses différentes aventures. Et en tant qu'héritier des druides, Merlin est également l'héritier d'une sorte de contrat qui lie la Nature à l'Homme. Sur une des plaques gravées du Chaudron de Gundestrup, le dieu au bois de cerf, qui est assis en posture bouddhique, est entouré d'animaux qui semblent lui obéir. L'animal le plus proche de lui est un cerf. Il y a aussi un loup. Et le dieu, Cernunnos à n'en pas douter, tient un *torques* dans sa

main droite et le cou d'un serpent dans sa main gauche. Ce même Cernunnos, sur l'autel des Nautes, est pourtant représenté avec des cornes de taureau. Il est donc le dieu des deux civilisations, celle des chasseurs et celle des pasteurs. Le *torques* est une marque de puissance. Le serpent est un symbole de connaissance. Et surtout, sur le même Chaudron de Gundestrup, une autre plaque nous présente la déesse aux oiseaux, c'est-à-dire la Rhiannon des récits gallois, dont les oiseaux « endorment les vivants et réveillent les morts ». On reconnaît là la massue de Dagda, et donc de l'Homme Sauvage Merlin. La déesse connaît évidemment le « langage des oiseaux ». Et Rhiannon est un des aspects de Viviane. Dans ce monde végétal et animal où ils sont enserrés, Merlin et Viviane sont les maîtres du destin de tous les êtres vivants.

Tout cela a une signification. Il ne s'agit pas de revenir en arrière et d'adopter une attitude passéiste : on ne peut jamais refaire l'Histoire, on ne peut pas retrouver l'innocence primitive en remontant le temps. Il s'agit plutôt d'aller en avant pour retrouver l'*équivalent* de cette situation primitive. L'Alchimie nous enseigne que la Matière Première doit être purifiée avant de servir à la formation de la Pierre Philosophale.

La grande leçon de la légende de Merlin, c'est de nous apprendre à aller de l'avant et à pratiquer *le grand écart* qui nous mènera dans le *nemeton*, là où sont reconstituées les conditions optimales qui permettent l'extase, autrement dit la communion parfaite avec les dieux, ou avec la nature, ce qui est identique. Quand Merlin devient fou à la bataille d'Arderyd, il prend brutalement conscience de la Réalité et ne peut plus supporter de vivre dans un monde où dominent les contradictions, les violences et les illusions. Ce déchirement qui s'opère en lui, c'est ce qu'on a appelé sa folie. Et c'est ainsi qu'il se retire à l'écart. Mais ce n'est pas une fuite, car dans les bois, va commencer son action sur lui-même et sur les choses, cette transformation de l'être, cette maturation qui va le conduire au plein épanouissement. Il en est de même lorsqu'il quitte la cour du roi Arthur pour retrouver Viviane dans la forêt de Brocéliande. Il sait que Viviane va l'enserrer. Ce ne peut

en aucun cas être une fuite. C'est aussi *le grand écart* qui va lui permettre sa métamorphose. Dans la société, il n'était que chrysalide. Dans le Château de Verre, il sera le papillon qui se nourrira aux rayons du soleil.

Pourquoi Merlin a-t-il accepté l'enserrement ? Parce qu'il a compris que vivre en dehors de la Nature, c'est se vouer à la destruction. En plein XIIe siècle, époque où commence déjà à se dessiner le profil du Capitalisme dans des villes nouvelles livrées au pouvoir exclusif de l'argent, la figure de Merlin était un avertissement. La bourgeoisie, sur le chemin du triomphe, reconstruisait, à l'abri derrière des murailles, un monde à sa mesure, où l'édifice principal n'était plus l'Église, mais l'Hôtel de Ville, le lieu principal non plus le cimetière, symbole de la communion des vivants et des morts, mais la place du marché. Un peuple qui rejette ses morts au-dehors de l'enceinte urbaine et qui abandonne le sanctuaire sacré pour le Temple de la Fortune se coupe brutalement de ses racines. Et coupé de ses racines, il ne sait plus comment utiliser la Nature. Il croit le savoir en l'exploitant à outrance : en défrichant les forêts, en creusant des mines, en massacrant les animaux, en détruisant le paysage écologique. Les aberrations du XXe siècle sont déjà contenues dans la démarche de la société du XIIe siècle. Cela débouche sur un usage immodéré des ressources naturelles *que l'on croit illimitées.* Nos scientifiques s'aperçoivent maintenant que pendant des siècles, l'Humanité a vécu sur une illusion trompeuse, qu'elle a vécu au-dessus de ses moyens. Alors on lance un cri d'alarme. On hurle à la pollution et à la pénurie. On déplore que le monde devienne stérile et l'on cherche désespérément des remèdes à ce mal terrifiant. Mais les poètes du XIIe siècle l'avaient déjà compris, non seulement en développant le thème de Merlin, mais en insistant sur la description du royaume du Graal : par suite de la blessure du Roi Pêcheur, les terres du royaume sont stériles et les arbres n'y produisent plus de fruits.

Et surtout, ils disent pourquoi : parce que le roi est blessé, atteint dans ses parties viriles. Son impuissance provoque son incapacité à gouverner. Car si le roi ne peut

gouverner, son royaume ne peut survivre, le roi étant l'équilibrateur des forces en présence. Et l'on sait que la vie, dans tout l'univers, repose sur un équilibre fragile entre les éléments : s'il y a la moindre menace de rupture dans cet équilibre, la vie est en danger. Il en est de même pour le corps humain : la vie qui l'anime ne tient que par un équilibre constamment menacé. La seule solution pour survivre à la fois dans son corps et dans l'univers, c'est de veiller constamment à ce que l'équilibre ne soit jamais rompu entre les êtres et les choses. Mais pour cela, il faut prendre conscience, et ne pas oublier qu'en début de tout, il y a l'Esprit, quelle que soit l'entité représentée par ce mot, qui coordonne tout et qui équilibre tout.

Cette notion « naturiste » de la vie et du monde, que les poètes du XII[e] siècle, et leurs successeurs immédiats, ont essayé de rappeler aux hommes, ils l'ont évidemment puisée dans le fonds culturel de l'Occident, ce fonds transmis oralement de génération en génération et qui a toutes les chances d'être l'héritage des Celtes. Face à l'orgueil romain qui prétend qu'on peut dominer le monde par la force et faire plier la nature selon la volonté humaine, face au Christianisme qui fait de l'Homme le roi de la création, subordonnant les animaux et les choses à son vouloir, la doctrine druidique démontrait l'appartenance de l'Homme à la totalité de la nature et insistait sur l'interdépendance des êtres et des choses. C'est pour cela qu'on a classé la religion druidique comme étant un culte « naturiste », enfermant dans ce mot tout le mépris que des civilisés, ou soi-disant tels, peuvent avoir vis-à-vis d'une mentalité primitive.

On objectera que nous ne savons pas ce qu'était réellement la doctrine druidique. Peut-être, mais nous savons comment vivaient les anciens Celtes, et c'est une règle communément observée que toute religion reflète obligatoirement la mentalité collective du peuple dont elle est l'émanation. Or, la principale caractéristique de la civilisation celtique, cela n'est pas contestable parce que les preuves sont abondantes, c'est d'être rurale, sylvestre même, et absolument pas urbaine. Il n'y a jamais eu de villes au sens romain du mot dans la Gaule indépendante,

ni dans la Bretagne pré-romaine, ni dans l'Irlande pré-normande. C'est un fait. Les Celtes habitaient les forêts ou le long de la côte et des rivières, dans des établissements très dispersés. L'habitat des pays celtiques actuels traduit exactement ce phénomène. La concentration urbaine se limitait à quelques lieux de passage, d'embarquement, de marché, ou, en cas de guerre, à l'occupation des forteresses prévues à cet effet, mais qui n'étaient que des villes temporaires. L'activité économique des Celtes concernait les campagnes exclusivement. Et c'est dans les pays celtiques purs que l'urbanisation a été la plus tardive et la moins importante.

Ce caractère rural et forestier de la civilisation celtique est l'indice d'une mentalité qui invite à s'intégrer dans un contexte naturel pour y maintenir une harmonie constante. C'est là toute la différence avec une civilisation urbaine, laquelle oblige à une mise en coupe réglée des campagnes pour subvenir aux besoins des habitants de la ville, coupés eux-mêmes de toute ressource alimentaire, et qui ne connaissent évidemment pas les rapports délicats qui existent entre l'Homme et la Nature. Le phénomène urbain a aujourd'hui submergé le monde entier. On commence à en entrevoir les multiples conséquences. Souvenons-nous des prophéties que Geoffroy de Monmouth met dans la bouche de Merlin, dans le célèbre passage de l'*Historia Regum Britanniae :*

« Les hommes s'enivreront de vin et oublieront le ciel pour la terre. Les astres se détourneront d'eux et brouilleront leur course. Les moissons se dessécheront et *l'eau disparaîtra de la terre.* Les racines se changeront en rameaux et les rameaux se changeront en racines. La lumière du Soleil sera éclipsée par la lumière argentée de Mercure... Le char de la Lune troublera le Zodiaque et les Pléiades verseront des larmes. Tout cessera bientôt d'accomplir son office, mais Ariane s'enfermera bientôt derrière sa porte close. Le choc du rayon soulèvera les mers, et la poussière des temps anciens ressurgira. Les vents se heurteront et leur vacarme ira se perdre dans les astres [14]. »

Quel que soit le véritable auteur de ces prophéties, elles

se réfèrent à l'eschatologie celtique. Strabon dit que les druides enseignaient « qu'un jour, l'eau et le feu régneront »[15], mais l'eschatologie celtique se distingue nettement de l'eschatologie germanique. Ce n'est pas un « Crépuscule des Dieux ». Ce n'est pas l'inexistence ou la négation des fonctions, la dégénérescence des hiérarchies naturelles qui provoquent la fin du monde, mais le déplacement du champ d'action des fonctions sacrées, comportant inévitablement le respect des rapports harmonieux entre l'Homme et la Nature. Alors, comme le dit la déesse Morrigane à la fin du récit de *la Bataille de Mag-Tured :*

« Je ne verrai pas un monde qui me plaira
été sans fleurs,
bétail sans lait,
femmes sans pudeur,
hommes sans courage,
captures sans roi,
arbres sans fruits,
mer sans produits...[16] »

Il s'agissait donc pour les druides de veiller à conserver jalousement cet équilibre délicat du monde, à la fois sur le plan matériel, en surveillant la répartition des efforts et des productions, et sur le plan spirituel, par un jeu subtil de règles et d'interdits magiques, en maintenant un système complexe de hiérarchies de valeurs et de fonctions. Car la société celtique a pu paraître « anarchisante » à des observateurs non informés ou ne pouvant comprendre le sens profond des institutions. Il est vrai qu'elle était de tendances libertaires, se fiant à la libre volonté des individus. Mais cela ne l'empêchait pas d'être fortement structurée, dans un sens d'ailleurs complètement opposé aux modes romaines. Le type de civilisation rurale qui était le sien prédisposait en effet la société celtique à être une société *horizontale* bâtie sur des rapports d'égalité entre les différents groupes la constituant, avec une forte propension à l'autarcie, pour ne pas dire à l'autogestion. La société romaine, au contraire, en étant urbaine, et se

développant autour de l'axe de Rome, ne pouvait être que de type *vertical* et supposait un pouvoir central fort pour assurer une cohésion de l'ensemble.

Il faut tenir compte de cette société celtique en étudiant le problème de Merlin. N'oublions pas qu'avant de se retirer auprès de Viviane, il a laissé une sorte de testament au roi Arthur, sous forme de conseils divers, et surtout l'établissement de la fameuse Table Ronde « qui tourne comme le Monde ». La société arthurienne est un véritable microcosme organisé selon des normes qui ressemblent étrangement aux normes celtiques anciennes. Et ayant ainsi satisfait à sa mission politique dans ce monde, Merlin peut franchir le pas et aller dans l'Autre Monde que le *nemeton* constitue en droit comme en fait.

Car l'univers du *nemeton* n'est pas différent de l'univers du *sidh*, tant de fois décrit dans les récits irlandais et dont les romans arthuriens nous proposent souvent des vestiges. L'univers du *sidh*, c'est celui des héros et des dieux de l'ancien temps, des Tuatha Dé Danann en Irlande, des Fées dans les légendes populaires, ou encore le monde souterrain des Korrigans en Bretagne armoricaine. *Mais là aussi tout est ordonné, tout obéit à des règles*. Par contre, ce ne sont pas les mêmes normes que dans le monde terrestre.

En effet, le *sidh* se présente souvent sous forme d'un univers contenu à l'intérieur d'un tertre préhistorique, un tumulus, ou encore comme une île au milieu de la mer, ou également comme une vallée retirée (le Val sans Retour, où règne Morgane, dans la légende arthurienne) ou une clairière dans la forêt. Mais vallée, clairière et île sont des équivalents bien reconnaissables. Nous en avons une vision poétique dans le récit irlandais de *La Navigation de Bran* :

« Il y a une île lointaine ;
alentour les chevaux de la mer brillent,
belle course contre les vagues écumantes ;
quatre pieds la supportent...
Des pieds de bronze blanc la supportent,
brillant à travers les siècles de beauté ;

jolie terre à travers les siècles du monde,
où se répandent maintes fleurs.
Un vieil arbre est là avec les fleurs,
sur lequel les oiseaux appellent aux heures :
en harmonie ils ont l'habitude
d'appeler ensemble à chaque heure...
Inconnue la plainte ou la traîtrise
dans la terre cultivée bien connue ;
il n'y a rien de grossier ni de rude,
mais une douce musique qui frappe l'oreille.
Ni chagrin, ni deuil, ni mort,
ni maladie, ni faiblesse,
voilà le signe d'Emain,
rare est une pareille merveille [17]. »

Et, bien sûr, c'est le pays de « la joie qui dure toujours », c'est « un jour d'éternel beau temps », et c'est aussi une terre « où sont des milliers de femmes ». Bran, qui a atteint l'île merveilleuse, ne s'en plaint pas. « Ils entrèrent dans une grande demeure... La nourriture que l'on mettait sur chaque plat ne disparaissait pas ; il leur semblait qu'ils n'étaient là que depuis un an, et il y avait plusieurs années. Aucune saveur ne leur manquait [18]. » C'est donc le pays de l'Éternelle Jeunesse, le pays où il n'y a jamais de disette, où la mort est inconnue, où il n'y a plus d'agressivité mais une paix éternelle. D'ailleurs, le mot *sidh*, s'il est pris dans le sens de « tertre », signifie d'abord « paix ». Et surtout, le Temps est aboli. On ne peut que penser à un texte de Plutarque décrivant l'île d'Ogygie, dans l'océan, île paradisiaque s'il en fût et *où Khronos dort, dans une grotte profonde, sur un rocher brillant comme de l'or.* Et, « c'est par le sommeil que Zeus a imaginé de le lier » [19]. Le mythe révélé par Plutarque prend ici tout son sens : d'une part Khronos est le dieu qui donne la vie et la mort (il procrée des enfants, mais il les dévore), donc l'équivalent de Dagda à la massue ambiguë, et son nom est lié à l'idée de « temps » ; d'autre part, comme le correspondant latin de Khronos est Saturne, à l'origine dieu des commencements et roi de l'Âge d'Or, la condition paradisiaque de cette île est

explicitement démontrée. Le Temps est endormi : c'est-à-dire qu'il est aboli. Ainsi sont reconstituées les conditions idéales pour que se développe une civilisation « comme celle des temps mythiques ».

Et ce qui est remarquable dans le monde du *sidh*, c'est que la fameuse tripartition indo-européenne n'y joue plus aucun rôle. Il n'y a plus ni rois, ni guerriers, ni druides. Seule la troisième fonction, celle de la fécondité, assume son office. D'ailleurs, ce sont souvent des femmes qui règnent sur cet univers. C'est dire que non seulement le temps est aboli, mais aussi la distinction traditionnelle entre les classes. Dans ce monde idéal, on atteint enfin la *société sans classes*. De la même façon, la séparation entre l'Homme et l'Animal n'existe plus. Nous retrouvons donc le thème de Merlin en Homme Sauvage, gouvernant les bêtes auxquelles le lie un contrat d'un nouveau type, comme saint Blaise, à l'entrée de sa caverne et prêchant les animaux, comme saint Ronan, saint Hervé et saint François faisant un pacte avec le loup. La fraternité universelle est restaurée dans sa grandeur primitive : on n'a plus besoin de tuer des animaux pour se nourrir puisque l'Arbre du Monde, le Pommier, donne des fruits savoureux toute l'année. Et sur le plan symbolique, bien qu'intégré à la mystique chrétienne, le repas du saint Graal exprimera le même concept de « festin d'immortalité », ce festin que préside Manannan dans l'univers du *sidh*.

*
**

Mais comment parvenir à cet état bienheureux où s'abolissent les contradictions de l'existence terrestre ? Faut-il revenir en arrière ? Sûrement pas. Le mythe des temps futurs veut s'exprimer ainsi : étant donné que la terre est ronde, un homme qui marche devant lui se trouve réellement derrière son propre dos ; en admettant qu'il puisse se déplacer à une vitesse prodigieuse, il pourrait se rattraper lui-même. C'est évidemment une utopie, mais elle est loin d'être absurde. Le secret de l'éternelle jeunesse du *sidh*, autrement dit la Fontaine de

Jouvence, se trouve non pas derrière soi, mais devant soi. Il faut abandonner toute attitude passéiste pour aller de l'avant, suivre une évolution qui satisfasse à la fois le corps et l'esprit. Le Paradis perdu n'est pas derrière nous, mais devant nous, dans l'avenir.

On a, surtout depuis les découvertes de Freud sur les réminiscences de l'état intra-utérin, accusé les religions d'avoir profité de ce souvenir inconscient pour le projeter dans l'avenir et faire accepter au genre humain sa dure condition. Cela n'explique pas tout. Et cela ne tient pas compte du devenir humain. Le présent n'existe pas, puisqu'il est la rencontre idéale et abstraite du passé et de l'avenir. Il n'y a plus que deux pôles : hier et demain. Comme hier ne peut jamais être retrouvé, il faut s'en tenir à demain. C'est le sens de l'enserrement de Merlin dans le *nemeton,* quel que soit l'aspect de celui-ci, éplumoir, maison de bois, château de verre, prison d'air ou île merveilleuse projetée en dehors du temps et de l'espace.

Les chamans y parviennent par l'extase. Les poètes aussi, qui sont les créateurs des plus belles utopies. Les fous également, parce qu'ils ne sont plus liés aux contingences de la Raison toute-puissante. Les druides, avec leur logique pré-socratique, leur mentalité « barbare », avaient découvert cette grande possibilité de l'esprit humain : aller jusqu'à un point où ce qui n'existe pas est plus beau que ce qui existe. Car, en dépit de toutes les recherches, on ne sait pas ce que c'est que la matière, ni même si elle existe vraiment. La seule réalité que nous puissions affirmer, c'est celle de notre pensée, car même en la niant, on penserait, donc on l'affirmerait encore. Réalité tangible est une formule qui ne veut rien dire, et les Celtes ne s'y étaient pas trompés, eux qui recherchaient la Réalité pure sous les apparences trompeuses de la Vérité. Mais l'esprit de Vérité, d'origine grecque, a empoisonné le monde, et a fait que les hommes se sont entre-tués pendant des millénaires pour une Vérité qui n'est qu'une apparence, et comme telle sujette aux multiples fluctuations de l'instant. Merlin, par *le grand écart* qu'il accomplit en pénétrant dans le *nemeton,* nous montre la voie à suivre.

C'est avant tout sur le plan de l'esprit, seule Réalité scientifique, que tout candidat au *nemeton* doit agir. Et comme le corps n'est qu'une dépendance de l'esprit, et peut-être sa contradiction, il suivra nécessairement. D'autre part, comme un être ne peut avoir conscience de son existence que par rapport à un autre, et dans la confrontation avec cet autre, la démarche de Merlin ne peut pas être solitaire. D'où la présence de Viviane, ou de Gwendydd à ses côtés. La Dyade préfigure cette société sans classes où l'opposition n'est plus idéologique ou économique, mais simplement d'ordre psycho-affectif.

Car l'enserrement de Merlin symbolise la redécouverte d'une vie instinctuelle. La civilisation de type romain qui a prédominé jusqu'à présent, et qui a conduit à la technologie industrielle avancée que nous connaissons, a écarté les tendances profondes instinctives de l'humanité au profit de la Raison, quelle qu'en soit sa définition. Sans entrer dans la querelle des partisans de la Raison contre l'Instinct, il est bon d'affirmer qu'en réalité l'Instinct ne se différencie pas fondamentalement de la Raison, puisque la Raison n'est autre que l'Instinct qui réfléchit sur lui-même. Seulement le divorce a été tel qu'on pense ces deux fonctions irréconciliables. Or, déjà au XIIe siècle, les auteurs des romans arthuriens, propagateurs de la légende de Merlin, ont fait de celui-ci une incarnation de l'Instinct.

Voilà pourquoi Merlin prend l'aspect d'un animal, ou porte un vêtement qui évoque un animal. Voilà pourquoi Merlin vit au milieu des animaux dans la forêt qui est le milieu naturel le plus propice aux échanges privilégiés qu'il a avec eux. Comprendre le langage des animaux, c'est avant tout adopter la thèse qui veut, comme l'a dit Jean-Jacques Rousseau, que le langage soit d'origine psycho-affective. Comprendre le langage des animaux, ce n'est pas retomber en enfance, encore que l'enfance ait beaucoup à nous apprendre, c'est retrouver notre part instinctuelle, perdue par nos ancêtres lorsqu'ils ont préféré la civilisation de l'écriture à celle de l'oralité. Car ce qui est écrit est mort, figé pour l'éternité. Ce n'est plus qu'une suite de concepts abstraits dont la vérité est parfois

soutenue, parfois combattue, et toujours suspecte. Ce qui est oral est au contraire ce qui vit, ce qui évolue constamment, en accord avec les tendances profondes de l'être, *son instinct*, lequel, en dernière analyse, est quelque chose de sûr parce que susceptible de provoquer la connaissance.

C'est en ce sens que comprendre le langage des animaux, c'est ouvrir les yeux et les oreilles (ainsi que les autres organes des sens d'ailleurs) à ce que nous dit la Nature. Et la Nature parle toujours : nous avons seulement perdu la compréhension de ce langage qui ne s'exprime pas par des mots, ni par des équations, mais par des signes mystérieux, ceux de la sensibilité.

Si l'être humain veut pénétrer dans le *nemeton* pour y retrouver Merlin et participer avec lui au Festin d'Immortalité, il doit abandonner au départ toute la logique qui lui a été inculquée dès son enfance et se fier à la vie instinctuelle qui est toujours la seule qui puisse triompher de la mort ou de la souffrance. Il doit aussi ouvrir son esprit aux messages des arbres, des animaux, des minéraux. Les poètes de tous les temps nous ont toujours montré l'importance qu'il y avait pour nous dans ce contact avec la nature. Mais comme c'étaient des poètes, on ne les prenait pas au sérieux, préférant le chant raisonnable des scientifiques, lesquels, bien souvent, n'étaient que des apprentis-sorciers incapables de prévoir la finalité de leurs découvertes.

Dans ce monde aux prises avec ses conflits intérieurs, déchiré par la haine et le fanatisme, par le racisme et la violence, par la course au profit, au mépris de l'équilibre harmonieux qui doit régner entre les êtres et les choses, et entre les êtres humains eux-mêmes, il est souhaitable que l'exemple de Merlin ne soit pas perdu et que son message atteigne ceux qui veulent sortir de l'enfer, ou éviter l'Apocalypse.

Écouter les animaux et leur parler, c'est découvrir un nouveau mode de relation avec les autres, quels qu'ils soient, un mode de relation qui ne soit plus bâti sur la contrainte, mais sur la fraternité. C'est aussi prendre conscience des exigences respectives de la Nature et de

l'Homme, et préserver l'équilibre fragile sans lequel aucune vie n'est possible sur cette terre prête à basculer dans les gouffres de l'univers.

« Tout porte à croire », écrivait André Breton, « qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement. » Ce point, c'est le *nemeton*, la clairière sacrée au milieu des forêts, où, comprenant enfin, comme saint François d'Assise, la grande fraternité universelle, Merlin l'enchanteur-prophète, partageant le festin d'immortalité avec Viviane dans son Château de Verre, a atteint le sommet de l'Arbre du Monde. Là, dans l'extase de l'instant éternel, Merlin chante pour nous.

A nous de le comprendre.

NOTES



Avant-propos

1. *Brocéliande, ou le Royaume de Merlin*, réalisation de Jean Kerchbron, FR 3, 1980.

Les textes littéraires (XII[e]-XVI[e] siècles)

1. Sur la situation des Bretons du Nord, voir J. Markale, *le Roi Arthur et la Société celtique*, Paris, Payot, 1976, p. 156-192, et notamment p. 160-161.

2. Voir à ce sujet Léon Fleuriot, *les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980, p. 170-176.

3. Le détail est fort curieux. Non seulement nous nous trouvons ici en présence du thème de l'Homme Sauvage, qui comprend les animaux et vit avec eux, comme le chaman et vraisemblablement le druide celte (comme le fera d'ailleurs saint François d'Assise), mais il est étonnant de comparer le loup gris avec un personnage que d'autres versions de la légende donnent pour maître à Merlin, un ermite du nom de Blaise. Or Blaise n'est que la francisation du mot gallois *Bleidd* (breton *Bleiz*) qui veut dire « Loup ». Il y a d'ailleurs toute une mythologie du loup dans l'hagiographie bretonne, notamment à propos de saint Hervé et de saint Ronan.

4. Geoffroy pense à l'avenir, car très peu de temps après la *Vita*, il écrira les *Véritables Prophéties de Merlin*, lesquelles seront ensuite intercalées dans son *Historia Regum Britanniae.* Il faut remarquer que dans les versions de la légende où apparaît l'ermite Blaise, c'est à celui-ci que Merlin dicte ses prophéties et ses comptes rendus de batailles ou d'événements, et c'est Blaise qui est supposé être l'auteur de tout ce qui se réfère à Merlin. Léon Fleuriot (*les Origines de la Bretagne*, p. 236, dit à ce propos : « Geoffroy dit à plusieurs reprises qu'il utilise un ancien livre breton. On ne voit pas pourquoi

cette affirmation serait fausse *a priori* : en tout cas, nous avons pu prouver que pour la *Prophetia Merlini* il a utilisé un texte en vieux-breton ou plus exactement dans une langue antérieure à la séparation du breton et du cornique : Jean de Cornouaille nous donne en effet des fragments très courts de ce texte et une adaptation plus proche de l'original que celle de Geoffroy. » Voir *Études celtiques*, XIV, p. 43-56.

5. A Saint-Gildas-de-Rhuys (Morbihan).

6. Voici ce qu'affirme Geoffroy : « Gautier, archidiacre d'Oxford, m'a présenté un livre ancien écrit en langue bretonne (comprenez " galloise "). Ce livre, composé de façon attrayante pour former un récit sans coupure, avait trait aux faits des grands hommes, de Brutus, premier roi des Bretons, à Cadwalladr, fils de Cadwallawn. Et à la demande de Gautier, j'ai pris soin de le traduire en latin. »

7. Dans la littérature médiévale celtique en langue latine, le mot *magus* désigne immanquablement un *druide*. Il semblerait donc que, contrairement à Aurélius Ambrosius et à Uther Pendragon, qui sont entourés d'évêques et de moines, et qui représentent le parti pro-romain, Vortigern soit le représentant du paganisme celtique et du parti anti-romain.

8. Dans l'*Historia Brittonum*, l'auteur prétend que « la quatrième nuit, toute la citadelle fut embrasée par le feu du ciel (chap. 47). D'autres disent que Vortigern... fugitif, errant de lieu en lieu, son cœur éclata et il mourut déshonoré. D'autres disent encore que la terre s'ouvrit et l'engloutit » (chap. 48). On voit qu'il existait des traditions différentes sur la fin de Vortigern. Or il est maintenant acquis que Vortigern-Gwrtheyrn est exactement le même personnage qu'un certain Gurthiern, qui a laissé son nom à l'île de Groix, et qui, autrefois roi dans l'île de Bretagne, se serait réfugié en Armorique où il aurait mené une vie d'ermite avant d'être reconnu comme « saint » Gurthiern et honoré comme tel par la population. Voir J. Markale, *le Roi Arthur*, p. 189-190, J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, 1975, p. 75-77, et Léon Fleuriot, *les Origines de la Bretagne*, p. 171-172 et 278-279.

9. La tradition attribue généralement au roi Arthur la fameuse bataille du Mont Badon, qui marqua l'arrêt de l'expansion saxonne pour une cinquantaine d'années *(Annales de Cambrie, Historia Brittonum)* vers l'an 500 (personne n'est d'accord sur la date précise), mais le chroniqueur Gildas (probablement le même que saint Gweltaz, l'abbé de Rhuys) attribue cette victoire à Aurelius Ambrosius. Léon Fleuriot (*op. cit.* p. 175-176 et 247-251) se demande si la légende d'Arthur n'aurait pas pris naissance sur la gloire d'Ambrosius.

10. On lit dans l'œuvre du chroniqueur gallois de la fin du XIIe siècle Giraud de Cambrie : « Aux temps anciens, en Hibernie (Irlande) fut un admirable ensemble de pierres appelé *Chorea*

Gigantum (Chœur des Géants), parce que c'étaient des géants qui les avaient ramenées du fond de l'Afrique en Hibernie et les avaient érigées en la plaine de Kildare, par art de magie autant que par force » (Giraud, 11, 18).

11. Il s'agit du monument mégalithique de Stonehenge, dans la plaine de Salisbury, au sud de l'Angleterre.

12. Célèbre forteresse de Cornwall, où la légende de Tristan et Yseult place la résidence du roi Mark. Les fouilles des ruines de Tintagel font apparaître un monastère celtique, un oppidum celtique et un château fort médiéval sur un éperon rocheux qui domine la mer dans un cadre grandiose.

13. Le nom d'*Escalibur* ou *Excalibur* provient du gallois *Kaledfwc'h* qui a pour équivalent gaélique *Caladbolg*, nom de l'épée du dieu Lug. On y reconnaît le nom de la « foudre » (latin *fulgur*), et la signification en est « violente foudre », ce qui est logique pour une épée invincible.

14. C'est la Fontaine de Barenton, lieu sacré depuis la plus haute antiquité, dont l'ancien nom *Belenton*, autrement dit *Bel-Nemeton*, montre qu'il s'agit d'un sanctuaire dédié au dieu solaire Bélénos (= le Brillant). Le mot *nemeton* désigne une clairière sacrée, un sanctuaire au milieu de la forêt.

15. Ce conte est publié dans le livre de Barbazan-Méon, *Nouveau recueil de Contes et Fabliaux*, 1831.

16. Ce texte, longtemps attribué à Robert de Boron lui-même, est en réalité parfaitement apocryphe et date des environs de 1250. Il semble qu'il soit le reste d'une épopée arthurienne parallèle à celle de *la Vulgate*, elle-même attribuée (faussement) à Gautier Map. On peut ainsi supposer un cycle Robert de Boron opposé, par de nombreux détails et par une motivation différente, à celui de Gautier Map. Le nom de *Huth-Merlin* provient du nom du propriétaire du manuscrit au moment où il a été édité par Gaston Paris et Jacob Ulrich en 1886.

17. Le manuscrit est du XVIIe siècle. Le texte a été publié dans *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XII, p. 19-22 et dans *Études celtiques*, VIII, p. 328 et suivantes.

18. Comme le ton général de cette histoire est comique, pour ne pas dire « gaulois », on pourrait être tenté de penser à une plaisanterie. Il n'en est rien. Le symbolisme de la baleine a été exploité dans les traditions quelque peu ésotériques. Ici, le mot baleine est en rapport avec le nom du dieu solaire gaulois Belenos (le Brillant), et cette interprétation ne peut qu'être renforcée par le rôle du soleil dans la « fabrication » des deux personnages. Le sang de Lancelot représente la force et la bravoure, les ongles de Guénièvre la beauté et la souveraineté. On peut parler aussi d'une sorte de hiérogame, puisque Lancelot et Guénièvre représentent le couple des amants parfaits.

19. Généralement on donne pour sens au mot Gargamelle

« grande gorge », ou « grande bouche ». Il semble qu'il en soit autrement. Comme le nom de Gargantua, le nom de Gargamelle se rattache à un mot celtique qu'on retrouve en breton, *gargam*, c'est-à-dire « boiteux », mot à mot « à la cuisse courbe ». On sait que la claudication est une des caractéristiques de certains dieux de la force (Tyrr dans la mythologie germanique, Héphaïstos dans la mythologie grecque). Un conte populaire du Morbihan présente un curieux personnage, nommé le *Gergan*, qui lance du sel sur ses ennemis, comme le fait Pantagruel, fils de Gargantua. Voir J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, p. 25-26.

Les sources

1. Voir J. Markale, *le Roi Arthur et la Société celtique*, Paris, Payot, 1976.

Merlin devant l'histoire

1. Dans les langues gaéliques, le *Qw* indo-européen initial persiste, comme en latin, mais dans les langues brittoniques (gallois, cornique, breton armoricain, et sans doute gaulois), il devient *P*. Ainsi, au latin *quinque* et au gaélique *coic*, correspond le gallois *pymp* et le breton *pemp* (français *cinq*). Le passage de *Cruthni* à *Pretani* est normal. Devons-nous en conclure que les Pictes parlaient une langue gaélique ?
2. Voir plus bas ce qui concerne les Textes parallèles à la légende de Merlin.
3. Jarman, the Legend of Merlin, Cardiff, 1960.
4. A prononcer *Meurzinn*. L'équivalent breton est d'ailleurs *Merzinn*.

Les poèmes atribués à Merlin

1. C'est notamment vrai pour les poèmes attribués à Llywarch-Hen dans le *Livre Rouge*. Certaines formes archaïques ont conduit l'érudit gallois Ifor Williams à reculer la date de leur composition.
2. Ces manuscrits ont été publiés pour la première fois par W. F. Skene sous le titre *Four Ancient Books of Wales*, en 1868 à Edinburgh. Outre les deux manuscrits cités, on y trouve le *Livre d'Aneurin* (Cardiff manuscript n° 1) du XIIIe siècle, contenant le fameux *Gododdin* et toute l'épopée des Bretons du Nord-Est, et le *Livre de Taliesin* (Peniarth, n° 2) du XIIIe siècle, contenant une variété considérable de poèmes attribués à Taliesin, dont quelques-uns semblent authentiques et d'autres sont une création de l'école

néo-bardique de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle. J'ai publié en 1956 une petite anthologie de ces poèmes sous le titre les *Grands Bardes Gallois*, ouvrage réédité depuis par J. Picollec.

3. Roi de Northumbrie, le premier roi saxon à avoir tenté d'envahir le Pays de Galles. Le Gallois Cadwallawn II, fils de Cadvan, allié au roi saxon Penda de Mercie, le repoussa et le tua en 633.

4. L'île d'Anglesey, la *Mona* des textes latins, où se trouvait le plus grand collège druidique de toute la Grande-Bretagne.

5. Les Saxons. Le mot *Lloegr* désigne en gallois le pays conquis par les Anglo-Saxons, et par la suite, l'Angleterre proprement dite. Le mot est passé en français dans les romans de la Table Ronde, sous la forme Logres, et a tendance à désigner le royaume d'Arthur, c'est-à-dire la Grande-Bretagne tout entière.

6. Le mot *Kymry*, dans les textes gallois, désigne les Gallois, et par extension les Bretons. A l'origine, les Bretons de l'île de Bretagne se désignaient sous le nom de *Brython*, et ceux de la péninsule armoricaine les *Letavii*. Ce dernier terme a disparu en Armorique pour laisser place à des dérivés de *Brython (Bretonned, Breizh, Brezhonneg)* tandis qu'il a fait fortune au Pays de Galles où le nom de *Llydaw* désigne la Bretagne armoricaine. C'est entre le VIe et le Xe siècle que les Bretons insulaires ont perdu peu à peu l'emploi de *Brython* au profit de *Cymro*, pluriel *Cymry*, d'un ancien *kom-brogos*, « du même pays », « compatriote ». A l'heure actuelle, le Pays de Galles se dit en langue indigène *Cymru*.

7. Ywerddon est le nom gallois de l'Irlande. Les Gaëls d'Irlande ont fait de nombreuses incursions en territoire breton. Ils ont même établi des dynasties durables en Dyvet (sud du Pays de Galles) et, dans une certaine mesure en Gwynedd (nord-ouest). La mythologie et le légendaire des Bretons se ressentent de l'influence gaélique. Dans la terminologie de certains poèmes gallois, les Gaëls sont souvent appelés *Gwyddyl Ffichti*, c'est-à-dire « Gaëls Pictes », ce qui laisserait supposer qu'il s'agit surtout d'Irlandais installés dans le nord-ouest de l'Écosse.

8. En voici quelques exemples, qui se trouvent dans le *Livre Rouge de Hergest :* « Je suis sur la montagne. Mon esprit guerrier — ne m'entraîne plus. Mes jours seront courts — maintenant, et ma maison est en ruines. — Le vent me mord. Ma vie est une longue pénitence. — La forêt reprend sa parure d'été, — mais je me sens faible et las » (poème 10). « Ô ma béquille, n'est-ce pas le printemps ? — Les coucous volent dans les airs, l'écume de la mer brille. — Je ne suis plus aimé de la jeune fille » (poème 11).

9. Mot à mot « le Scot », mais le mot *scot*, dans les textes du Moyen Âge est souvent synonyme de savant, parce que les Irlandais (les Scots) avaient contribué à développer la culture continentale et se montraient des clercs particulièrement cultivés.

10. Triade 113, J. Loth, *les Mabinogion*, éd. de 1913, p. 301-302.

11. Par exemple, un manuscrit du XVIIIe siècle, en gallois, dû à l'antiquaire Lewis Morys, contient un fragment sans aucun doute d'origine folklorique. Il s'agit d'une visite faite par un jeune homme à Myrddin, lequel vit dans la forêt en compagnie de sa sœur. Le jeune homme demande au prophète son avis sur la femme qu'il devra épouser : Myrddin répond par une vaticination fort ambiguë. Voir Caerwyn Williams, *Llên a Llafar Môn*, Cyngor Gwlad Môn, Llangfeni, 1963.

12. « Île du Miel », nom poétique qu'on retrouve très souvent dans les poèmes gallois du Moyen Âge.

13. Triade 68, J. Loth, *Mabinogion* (édition 1913), II, p. 274.

14. Triade 101, *Mab.*, II, p. 292.

15. Cet « antiquaire » a eu un rôle extraordinaire dans l'évolution du celtisme. Il a collectionné de nombreuses traditions orales de son époque, il a dépouillé des manuscrits dont beaucoup sont perdus aujourd'hui, mais il a *réinventé* une certaine forme de druidisme en se servant de multiples sources invérifiables et en laissant aller son imagination. C'est incontestablement un faussaire, mais son influence a été et est encore très grande.

Les textes parallèles

1. Manuscrit Cotton Titus A XIX. Voir *Romania*, XXII, p. 522.

2. Dans le roman courtois *Meraugis de Portlesguez*, de Raoul de Houdenc, le héros est à la recherche de Gauvain : il arrive devant une haute roche où se trouvent douze sorcières. Il apprend que cette roche est l'*esplumeor Merlin*. Or cet « éplumoir Merlin » est, dans le *Didot-Perceval*, l'habitation construite par Merlin au milieu des bois et où il réside, invisible pour les autres Romains.

3. Manuscrit Cotton Titus A XIX, *Romania*, XXII, p. 514. Voir Edmond Faral, *la Légende arthurienne*, II, p. 348. On notera que les trois façons de mourir constituent un thème traditionnel. Une légende irlandaise présente un épisode semblable : le roi Diarmaid demande à des druides de lui dire comment il mourra. Le premier druide répond : « De meurtre, et c'est de la chemise faite avec une seule graine de lin et un manteau fait de la laine d'un seul mouton que tu porteras la nuit de ta mort. » Mais le second druide dit : « Tu mourras par noyade dans une bière brassée avec un seul grain. » Quant au troisième druide, il ajoute : « Tu mourras de brûlure. » Diarmaid ne croit pas un mot de ce qu'ils racontent, mais il meurt effectivement des trois façons, frappé au moyen de la chemise et du manteau, noyé dans une cuve de bière et brûlé par les Ulates. On voit que Geoffroy, dans la *Vita Merlini*, puisait à des sources traditionnelles. Voir S. O'Grady, *Silva Gadelica*, I, p. 80.

4. C'est un manuscrit du XVIIe siècle, mais les anecdotes et les allusions se réfèrent étroitement au contenu des poèmes du *Livre de*

Taliesin. Si ce n'est pas la légende primitive, c'est du moins une adaptation significative.

5. On peut lire le récit de la quatrième branche du *Mabinogi* dans J. Loth, *Mabinogion,* éd. 1979, p. 59-81. Voir aussi J. Markale, *l'Épopée celtique en Bretagne,* p. 59-76, et pour tout ce qui concerne le personnage de Blodeuwedd, le chapitre intitulé « la Fille-Fleur » dans J. Markale, *la Femme celte.*

6. J'ai publié la version française intégrale du *Cad Goddeu dans les Celtes,* Paris, Payot, 6ᵉ éd. 1979, p. 362-382, avec tous les commentaires qui s'imposent.

7. On pourra lire ce très beau conte dans J. Markale, *Contes populaires de toute la France,* Paris, Stock, 1980, p. 214-217.

8. On peut lire le conte et les commentaires qu'il suscite dans J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine,* p. 219-223.

9. On peut lire le texte entier de ce conte dans J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine,* p. 230-235.

10. On peut lire ce texte dans J. Markale, *Contes populaires de toutes les Bretagne,* Rennes, Ouest-France, 1977, p. 264-269.

11. Livre de Fermoy. Voir Kuno Meyer, *the Voyage of Bran.* La légende de Mongân a beaucoup de rapports avec celle du roi Arthur. Voir J. Markale, *le Roi Arthur,* p. 279-283.

Le couple divin

1. Voir à ce sujet le chapitre « Yseult ou la Dame du Verger » dans J. Markale, *la Femme celte,* 1972.

2. *Artu-* est attesté en gaulois dans le sens d'*ours* (gallois *arth,* breton *arz*). Une seconde racine signifiant « ours », *matu-* se retrouve dans le nom de Math, fils de Mathonwy, lequel, à bien des égards, offre des similitudes avec le personnage d'Arthur. Voir J. Markale, *le Roi Arthur,* p. 294-300.

3. Ce qui expliquerait d'ailleurs le mystérieux « éplumoir » Merlin cité dans le *Didot-Perceval* et dans le roman de Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portzlegvez,* « éplumoir » ayant comme premier sens « endroit où s'opère la mue ».

Viviane ou Gwendydd

1. *Histoire de Merlin,* édition Sommer, p. 209. Pour être juste, il faut noter que dans l'édition du *Merlin* imprimée en 1528 à Paris, on peut relever cette phrase : « Nymanne est ung nom de Caldee qui est à dire en françois *rien nen* feroye. » Or les deux syllabes *Rien Nen* sont ce qui se rapproche le plus du nom gallois *Rhiannon* lu à la française. Hasard, coïncidence ? De toute façon, dans l'esprit des scribes, le nom de Viviane ou de Niniane n'avait rien de français,

puisqu'on se croyait obligé de l'expliquer par une langue étrangère, le chaldéen en l'occurrence.

2. *Speculum*, XX, p. 426 et suivantes.

3. Georges Dottin, *l'Épopée irlandaise*, Paris, les Presses d'Aujourd'hui, nouvelle édition, 1980, p. 75-90.

L'inceste sacré

1. J. Loth, *Mabinogion*, édition 1979, p. 209-210.
2. Voir *les Enfances de Finn*, p. 141-142 et *l'Education de Cûchulainn*, p. 88-95, dans J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande.*
3. B. Malinowski, *la Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Paris, Payot, p. 389-398.
4. J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, p. 76-78.
5. J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, p. 109-132.

L'enserrement du dieu

1. G. Dottin, *l'Épopée irlandaise*, éd. 1980, p. 23-24.
2. L. Loth, *Mabinogion*, éd. 1979, p. 30 et 38, ainsi que p. 221-222.
3. En fait, Glastonbury est un mot saxon *(Glastingabiry)* qui signifie « établissement de Glast », mais la confusion a été possible par la mauvaise coupure du nom, et l'on y a vu le mot anglais *glass*, verre. Guillaume de Malmesbury, dans son *De Antiquitate Glastoniensis ecclesiae*, se fait l'écho de certaines légendes sur l'abbaye et déclare que, du temps des Bretons, l'endroit se nommait *Ynisgwtrin*, c'est-à-dire « Île de Verre ». Il faut dire que Glastonbury, véritable île au milieu des marais, et endroit idéal pour ce genre de légendes, se trouve dans le Somerset, dans une région de densité bretonne très forte autrefois, sur la route qui va du Cornwall-Devon au Pays de Galles par la basse vallée de la Severn, et finalement non loin de la fameuse plaine de Salisbury, où se dresse Stonehenge, et de Cadbury qui est sans doute le Kamaaloth arthurien. Mais il va sans dire que l'ouvrage de Guillaume de Malmesbury a été commandé par les Plantagenêt. En 1184, l'abbaye de Glastonbury avait été à peu près entièrement détruite par le feu, et c'est Henry II qui finança largement sa reconstruction. Les moines, pour asseoir la réputation de leur abbaye et faire plaisir à Henry II qui avait un intérêt politique à prouver la véracité de la légende arthurienne, eurent à cœur de développer les croyances sur Arthur et sur l'île d'Avalon. C'est ainsi qu'en 1190, ils retrouvèrent dans l'abbaye, les tombeaux d'Arthur et de Guénièvre. Voir J. Markale, *le Roi Arthur*, Paris, Payot, 1976, p. 126-136.

L'homme des bois

1. En gallois, le jeu de mot existe entre *Gutrin*, ou *Wydr*, « verre » et *Goed* ou *Gwyd* (de l'ancien celtique *Vidu*) qui signifie « bois », mais il est beaucoup moins marqué que dans les textes en langue française.

La clairière sacrée

1. *La Pharsale*, 452 et suiv.
2. *Id.*, 339 et suiv.
3. *Dissertationes*, III, 8.
4. Mircea Eliade, *le Chamanisme*, Paris, 1968, p. 109-110.
5. Mircea Eliade, *id.* 220.
6. Claude Gaignebet, *le Carnaval*, Paris, 1974, p. 68.
7. Mircea Eliade, *le Chamanisme*, p. 127.
8. *La Pharsale*, III, 399-425.

Le sanctuaire et la source

1. *Yvain*, v. 410 et suivants.
2. J. Loth, *Mabinogion*, éd. 1979, p. 170.
3. G. Dottin, *l'Épopée irlandaise*, éd. 1980, p. 23-24.
4. « Il est... regrettable que les auteurs anciens, et surtout tant de modernes, aient confondu en un même concept vague, entaché de primitivisme, l'*immortalité de l'âme*, et ce qu'ils ont appelé la *métempsycose*, confondant encore sous ce nom la *transmigration, la métamorphose* et la *réincarnation*... Nous devons prendre le mot métempsycose au sens strict qui est le sien : passage d'éléments psychiques d'un corps dans un autre. Force nous est alors de constater d'emblée que la métempsycose est absente du monde celtique » (Françoise Le Roux — Christian-J. Guyonvarch', *les Druides*, 2e éd. 1978, p. 259). Les mêmes auteurs, parlant un peu plus loin du fameux *Cad Goddeu*, qui est le poème sur lequel se basent les partisans de la métempsycose chez les Celtes, font allusion à l'opinion qu'ils en avaient donné dans la première édition de leur livre, lequel, ajoutons-le, est *le seul ouvrage sérieux* sur le sujet des Druides : « Nous-mêmes l'avions passé jadis au compte de la métempsycose » (p. 260). La doctrine druidique est en effet entourée d'un tel brouillard qu'il est parfois difficile d'interpréter les quelques parcelles qui nous en restent. Il n'en reste pas moins vrai que cette doctrine est essentiellement une méditation sur les rapports de l'Homme et de la Nature.

Le rustre et le fou

1. *Yvain*, v. 287 et suiv.
2. J. Loth, *Mabinogion*, éd. 1979, p. 169.
3. J. Markale, l'*Épopée celtique d'Irlande*, p. 114.

L'héritier des Druides

1. G. Dottin, *l'Épopée irlandaise*, éd. 1980, p. 17.
2. *Id.*, p. 35-46.
3. W. Brandt, éd. Seghers, en classique du XVe siècle.
4. *Polybe*, XXXIV, 5.
5. *Hist. Nat.*, IV, 27.
6. Le conte est très long. J'en ai publié une version abrégée dans le tome II de mes *Contes populaires de toute la France* consacré au domaine occitan. La version du Pays Basque, que je n'ai pas retenue porte le titre de *Montagne Noire*.
7. J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, p. 186-191.
8. J. Markale, *l'Épopée celtique en Bretagne*, p. 96-97.
9. *Id.* p. 59-76. Gwyddyon finit par transformer la fille-fleur Blodeuwedd en hibou pour la punir du meurtre de son fils Lleu.
10. *Id.*, p. 210-215.
11. *Méla*, III, 6.
12. J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, p. 46-48.
13. *Celticum*, XVIII, p. 324-325.
14. J. Loth, *Mabinogion*, éd. 1979, p. 222-223.
15. *Oratio*, 49.
16. *De Bello gallico*, VII, 33. La royauté n'existait plus chez les Gaulois du temps de César.
17. Ce texte se trouve dans le célèbre manuscrit intitulé le *Livre Jaune* de Lecan, col. 310. *Revue celtique*, XXIII, p. 396 et suivantes.

Le maître des mondes ou la nature réconciliée

1. J. Loth, *Mabinogion*, éd. 1979, p. 73-74.
2. J. Markale, *Contes populaires de toutes les Bretagne*, p. 30.
3. *Histoire d'Étain*, voir *Celticum*, XV, p. 321.
4. J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, p. 192-195.
5. *Id.*, p. 135. G. Dottin, *l'Épopée irlandaise*, éd. 1980, p. 153-155.
6. *Le Chamanisme*, p. 146.
7. *Yvain*, v. 334 et suivants.
8. J. Loth, *Mabinogion*, éd. 1979, p. 169-170.

9. A Paris, au Musée de Cluny.
10. C. Gaignebet, *le Carnaval*, p. 136.
11. Mircea Eliade, *le Chamanisme*, p. 92-93.
12. G. Dottin, *l'Épopée irlandaise*, éd. 1980, p. 30.
13. Mircea Eliade, *le Chamanisme*, p. 93.
14. *Historia Regum Britanniae, V*.
15. *Strabon*, IV, 4.
16. G. Dottin, *l'Épopée irlandaise*, éd. 1980, p. 31.
17. *Id.*, p. 37-41.
18. *Sur l'autre face de la Lune*, 26.
19. *Id.*, p. 46.

Table

Du même auteur

Aux éditions Albin Michel :

HISTOIRE SECRÈTE DE LA BRETAGNE
MÉMOIRES D'UN CELTE
CONTES DE LA MORT DES PAYS DE FRANCE
MÉLUSINE

Aux éditions Payot :

LES CELTES ET LA CIVILISATION CELTIQUE
L'ÉPOPÉE CELTIQUE D'IRLANDE
L'ÉPOPÉE CELTIQUE EN BRETAGNE
LA FEMME CELTE
LA TRADITION CELTIQUE EN BRETAGNE ARMORICAINE
LE ROI ARTHUR
ALIÉNOR D'AQUITAINE
LA SAGESSE DE LA TERRE (en coll. avec P. J. Hélias)
ISABEAU DE BAVIÈRE
LE DRUIDISME

Aux éditions Pygmalion :

MONTSÉGUR ET L'ÉNIGME CATHARE
GISORS ET L'ENIGME DES TEMPLIERS
LE MONT-SAINT-MICHEL ET L'ÉNIGME DU DRAGON
CHARTRES ET L'ÉNIGME DES DRUIDES
CARNAC ET L'ÉNIGME DE L'ATLANTIDE
BROCÉLIANDE ET L'ÉNIGME DU GRAAL
LA BASTILLE ET L'ÉNIGME DU MASQUE DE FER
RENNES-LE-CHATEAU ET L'ÉNIGME DE L'OR MAUDIT
L'ÉNIGME DU TRIANGLE DES BERMUDES
LES MYSTÈRES DE L'APRÈS-VIE

L'ÉNIGME DES VAMPIRES
LES MYSTÈRES DE LA SORCELLERIE

Aux éditions Imago :

LE CHRISTIANISME CELTIQUE
LANCELOT ET LA CHEVALERIE ARTHURIENNE
CHATEAUBRIAND À TRAVERS LE MIROIR
L'AMOUR COURTOIS OU LE COUPLE INFERNAL

Chez divers éditeurs :

CONTES POPULAIRES DE TOUTES LES BRETAGNES (Ouest-France)
UNE HISTOIRE DE LA BRETAGNE (Ouest-France)
LE GRAAL (Retz)
SIEGFRIED OU L'OR DU RHIN (Retz)
CONTES DE LA MORT DES PAYS DE FRANCE (Ch. de Bartillat)
CONTES POPULAIRES DE TOUTE LA FRANCE (Stock)
CONTES OCCITANS (Stock)
PETIT DICTIONNAIRE DE MYTHOLOGIE CELTIQUE (Entente)
LA CUISINE CELTIQUE (en coll. avec Valérie Jones) (Entente)
ANNE DE BRETAGNE (Hachette)
VERCINGÉTORIX (Hachette)
LE CHÊNE DE LA SAGESSE (Hermé)
LES GRANDS BARDES GALLOIS (Picollec)
LA BRETAGNE EN BANDES DESSINÉES (Larousse)
LES GRANDES BATAILLES DE LA GUERRE DES GAULES (Larousse)
TRADITIONS DE BRETAGNE (Marabout)

« *Espaces libres* »
au format de Poche

1. *Éloge du Silence*, de Marc de SMEDT.
2. *L'Érotisme et le Sacré*, de Philippe CAMBY.
3. *L'Aura : Le corps de lumière*, de David TANSLEY.
4. *La mort est une autre naissance*, collectif avec une préface de Marc ORAISON.
5. *La Magie des plantes*, de Jacques BROSSE.
6. *L'Esprit des jeux*, de Marc de SMEDT, Jean-Michel VARENNE et Zéno BIANU.
7. *Sourates*, de Jacques LACARRIÈRE.
8. *Les Ages de la vie*, de Christiane SINGER.
9. *Je m'appelle toi*, de Jacques SALOMÉ.
10. *Henry Thoreau, l'éveillé du Nouveau Monde*, de Gilles FARCET.
11. *Zen et self-control*, de Taisen DESHIMARU.
12. *Les Médecines sacrées*, de Claudine BRELET-RUEFF.
13. *Le Symbolisme du corps humain*, d'Annick de SOUZENELLE.
14. *Vivre mieux et guérir par les couleurs*, d'Andrée SCHLEMMER.
15. *Sur les pas du Bouddha*, de Marc de SMEDT.
16. *La Guerre et les Religions*, de Pierre CRÉPON.
17. *L'Évangile de la colombe*, d'ORIA.
18. *Alexandra David-Néel*, de Jacques BROSSE.
19. *Aux sources de la présence*, de Daniel PONS.
20. *Le 7e Sens ou le corps spirituel*, de Jeanne GUESNÉ.
21. *Teilhard de Chardin et le mystère de la Terre*, de Jean ONIMUS.
22. *36 preuves de l'existence du Diable*, d'André FROSSARD.
23. *Cantique pour Nathanaël*, d'André CHOURAQUI.
24. *Terre sacrée : l'univers sacré des Indiens d'Amérique du Nord*, de Serge BRAMLY.
25. *Le Retour du courage*, de Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER.
26. *Arnaud Desjardins ou l'aventure de la sagesse*, de Gilles FARCET.
27. *Le Zen et la Bible*, de J. K. KADOWAKI.
28. *Marie-Madeleine, un amour infini*, de Jacqueline KELEN.
29. *Rêves d'hier et d'aujourd'hui*, de Marie-Louise von FRANZ.
30. *Prophètes d'aujourd'hui*, de Rachel et Jean-Pierre CARTIER.
31. *Merlin l'Enchanteur*, de Jean MARKALE.
32. *L'Art de la concentration*, de Pierre FEUGA.
33. *Contes de la mort*, de Jean MARKALE.
34. *Le Destin du Monde d'après la tradition shivaïte*, d'Alain DANIÉLOU.